CHOIX DE PIECES
DU
THÉATRE FRANÇOIS.
CHEF-D'ŒUVRES
DE
DANCOURT.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIII.

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
1794
D3 Z7
1783
t.2

LES

BOURGEOISES A LA MODE,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois le 15 Novembre 1692.

ACTEURS.

Monſieur SIMON, Notaire.

ANGÉLIQUE, femme de Monſieur Simon.

M. GRIFFARD, Commiſſaire.

ARAMINTE, femme de Monſieur Griffard.

MARIANE, fille de M. Simon.

LISETTE, fille de chambre d'Angélique.

Madame AMELIN, Marchande.

LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.

FRONTIN, Intriguant.

M. JOSSE, Orfévre.

JASMIN, Laquais d'Angélique.

La Scene eſt à Paris, dans le Logis de Monſieur Simon.

LES

BOURGEOISES A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

HÉ bien, Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette ?

FRONTIN.

J'arrive comme vous ; je n'ai encore vu perſonne ; mais, j'ai appris en Ville une très-fâcheuſe nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Il faut quitter ce Pays-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raiſon ?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment ?

FRONTIN.

On a fait de mauvais rapports à la Juſtice.

LE CHEVALIER.

A la Juſtice ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux-mille écus qu'il ve-

noit de toucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie....

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il eſt fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle : hé ! qui en doute ?

FRONTIN.

Ce n'eſt pas tout, il a eu l'indiſcrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant-pis pour lui.

FRONTIN.

Tant-pis pour vous ; car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarraſſe point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoutez, vous menez une vie diable ment libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avoue.

FRONTIN.

Nous ſommes furieuſement décriés dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le deſſein que j'ai peut réuſſir, je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a preſque plus que cette maiſon où vous ne ſoyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'eſt bien dit; attrapons encore ces gens-ci, & faiſons grâce au reſte de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de Monſieur le Notaire chez qui nous ſommes, l'aimable & jeune Mariane, eſt un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et ſa belle-mere, Madame la Notaire, une des plus grandes dépenſieres qu'il y ait au monde : il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'eſt une femme de fort bon-ſens, qui aime les plaiſirs, le jeu, la compagnie ; & depuis deux jours je me ſuis aviſé de lui perſuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occaſion d'y venir plus ſouvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendreſſe que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela eſt fort bien imaginé. Mais, Monſieur le Notaire, que dira-t-il de cela ?

LE CHEVALIER.

Lui ? c'eſt un bon-homme, qui n'a preſque pas le ſens-commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais ; il eſt amoureux d'Araminte, comme vous ſavez.

LE CHEVALIER.

De la femme du Commiſſaire ?

FRONTIN.

Juſtement. C'eſt moi qui ſuis le confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voilà pas mal adreſſé ! Araminte & ſa femme ſont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien ; au contraire, ſi elles ont de l'eſprit, elles profiteront de l'aventure. Et pour vous, ſi vous en uſez bien avec moi, (car enfin nous nous connoiſſons, comme vous ſavez; il faut être bon Prince) nous tâcherons de vous faire épouſer Mariane. Voici déjà votre billet que je vais donner à Liſette. Allez cependant ſonger à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une aventure d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

L'HEUREUSE chose que d'être né avec de l'esprit ! Oh ! pour cela, Monsieur le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres, est ce qui lui fait faire figure, & tout son revenu n'est qu'en fonds d'esprit. Patience, je ne dis mot ; mais, ma foi ! s'il ne fait ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

AH, ah ! c'est toi : bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Bon jour, Liſette. Ta Maitreſſe eſt-elle habillée ?

LISETTE.

Oui, mais c'eſt une grande merveille, & nous n'avons pas coutume d'être ſi diligentes.

FRONTIN.

Et ſais-tu bien qu'il eſt près de midi ?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le ſoir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit.

LISETTE.

Oh ! cela va bien changer. Monſieur le Chevalier a conſeillé à Madame d'établir ici avec Araminte de petites parties de plaiſir & de jeu. Nous ne ſortirons plus ſi ſouvent, & dans le fond il y a quelque raiſon. Il vaut mieux re-

cevoir chez ſoi compagnie, que de l'aller chercher en ville.

FRONTIN.

Et le Mari ſait-il quelque choſe de ce deſſein ?

LISETTE.

Non, pas encore. Mais quand cela ſera, ne le verra-t-il pas bien ſans qu'on lui diſe ? c'eſt un homme qui n'eſt pas tout-à-fait le maître, comme tu ſais.

FRONTIN.

Bon ! pour faire la femme de qualité, on dit que ta Maitreſſe le fait quelquefois paſſer pour ſon homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur ! Eſt ce ici la ſeule maiſon de ta connoiſſance où les Maris ne ſont que les premiers domeſtiques de leurs femmes ?

FRONTIN.

Il y a mille Bourgeoiſes dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'eſt rien tel que de mettre les gens ſur un bon pied.

FRONTIN.

Oh, diable! pour bien dresser un Mari, tu es la premiere fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est-ce qui t'amene ici ?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de Monsieur le Chevalier, & de la mienne.

LISETTE.

Comment, de la tienne !

FRONTIN.

Oui, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame ?

FRONTIN.

Oui, vraiment, comme Laquais d'Araminte, j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

LISETTE.

Hé bien ! viens, tu n'as qu'à me ſuivre.

FRONTIN.

Eh ! attends, attends. Comme Valet-de-chambre de Monſieur le Chevalier, j'ai des affaires ſérieuſes à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc ! tu te mêles de bien des affaires, à ce qui me ſemble !

FRONTIN.

Il eſt vrai, je ſuis le garçon de France le plus employé. Valet-de-chambre de l'un, Laquais de l'autre, griſon de celle-ci, eſpion de celle-là. Je fais tout avec une diſcrétion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle, je ſuis preſque toujours pour & contre ; je conduis quelquefois les affaires de la Femme & celles du Mari tout enſemble. Je fais toujours tout, & ne dis jamais rien, & je ne cherche qu'à faire plaiſir à tout le monde.

LISETTE.

Voilà un fort joli caractere : mais dis

vîte ; qu'as-tu à me faire ſavoir de la part du Chevalier ?

FRONTIN.

Qu'il eſt amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane !

FRONTIN.

Oui, d'elle-même ; & il m'a chargé de te la demander en mariage.

LISETTE.

En mariage, à moi !

FRONTIN.

Eſt-ce que tu ne ſais pas que pour épouſer des Filles de Bourgeois, ce n'eſt point aux Peres que de jeunes-gens de condition s'adreſſent à préſent ?

LISETTE.

Non.

FRONTIN.

Non vraiment, cela étoit bon autrefois ; mais aujourd'hui les manieres ſont bien différentes : on prend ſeulement l'aveu de la petite Fille, on tâche d'avoir l'agrément de la Fille-de-chambre ; &

quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le Chevalier a-t-il expliqué son amour ?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris: mais pour rendre la chose plus intelligible, voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bientôt réponse ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais point ; Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere. Monsieur le Notaire, qui est Bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut

pas que ſa fille prenne les manieres de ſa femme, & nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta Maitreſſe.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

IL n'eſt encore venu perſonne ? Ah ! te voilà ; que veux-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Vous rendre un billet d'Araminte.

(*A Liſette.*)

Songe à celui de Monſieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGÉLIQUE, *après avoir lu.*

Voilà qui eſt bien. Puiſqu'elle doit venir, il n'y a point de réponſe, je la lui ferai moi-même.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

LISETTE ?

LISETTE.

Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon Mari eſt amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, Madame ! ſeroit-il poſſible ?

ANGÉLIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée ?

ANGÉLIQUE.

Intriguée ! par quelle raiſon ? Cette femme eſt de mes amies, & tu ſais que je ne ſuis pas jalouſe.

LISETTE.

Vous avez raiſon, la jalouſie eſt une paſſion bourgeoiſe, qu'on ne connoît preſque plus chez les perſonnes de qualité.

ANGÉLIQUE.

Fi ! cela ne mérite pas ſeulement que l'on y faſſe attention. Parlons d'autre choſe. Sais tu bien que je commence à me repentir de m'être laiſſé perſuader de donner à jouer chez moi.

LISETTE.

Et comment donc ! quoi ! vous ne ſavez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie ! vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ne me querelle donc point, je te prie ; tu me mettrois de mauvaiſe humeur.

LISETTE.

Hé! comment ne vous pas quereller ? il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuſe : belle, jeune, bien faite, ſpirituelle, vous êtes aimée de tous ceux qui vous voient, & vous avez le bonheur de n'aimer perſonne que votre Mari, que vous n'aimez guere ; vous êtes ſans aucune paſſion dominante, que celle de vos plaiſirs ; vous avez en moi une fille dévouée à tous vos ſentiments, quelque déraiſonnables qu'ils puiſſent être, & vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie par des inégalités perpétuelles.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu que je te diſe ? je ſuis dans des ſituations qui ne me plaiſent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ?

ANGÉLIQUE.

De quoi je me plains ? N'eſt-ce pas une choſe horrible, que je ne ſois que la femme d'un Notaire ?

LISETTE.

Oui, & d'un Notaire qui s'appelle Monſieur Simon encore : cela eſt chagrinant, je vous l'avoue, & vous n'avez ni l'air, ni les manieres d'une Madame Simon.

ANGÉLIQUE.

N'eſt-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins Marquiſe, Liſette ?

LISETTE.

Aſſurément. Mais auſſi, Madame, ne faites-vous pas comme ſi vous l'étiez ?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, ma pauvre Liſette; je n'ôſe médire de perſonne, je ne puis riſquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaiſent. Je ſuis privée du plaiſir de me moquer de mille ridicules. Enfin, Liſette, quand on a de l'eſprit, il eſt bien fâcheux, faute de rang & de naiſſance, de ne pouvoir le mettre dans tout ſon jour.

LISETTE.

Hé ! pourquoi vous contraindre ?

Qui vous retient ? abandonnez-vous toute à votre génie, commencez par donner à jouer, recevez grand monde ; il y a mille Bourgeoises des plus roturieres qui n'ont point d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! n'en parlons plus, Lisette ; c'en est fait, me voilà déterminée.

LISETTE.

Nous avons déjà dans nos intérêts un Commissaire, Madame, le Mari d'Araminte ; & ce n'est pas peu de chose à Paris, pour des joueuses de profession, que la faveur d'un Commissaire.

ANGÉLIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus, le Mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire, & qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection, moi ; laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que

nous ne ſommes pas bien en argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et que je ne ſais quel tour faire à mon mari pour en attraper ; l'affaire de mon diamant l'a déjà mis dans une colere épouvantable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, & il me ſemble que nous pourrions à préſent riſquer de le vendre.

ANGÉLIQUE.

Point du tout, il a fait courir des billets chez les Orfevres.

LISETTE.

Hé bien! mettons-le en gage, Madame; c'eſt de l'or en barre.

ANGÉLIQUE.

Je ſuis trop laſſe des uſuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-tems affaire.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME Amelin, votre Marchande de modes....

LISETTE.

C'eſt de l'argent qu'elle vous demande.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire ?

ANGÉLIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Liſette : elle eſt fort riche cette Madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter ! vous n'y ſongez pas.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? c'eſt une commiſſion que je te donne.

LISETTE.

'A moi, Madame?

ANGÉLIQUE.

'A toi-même. Voilà ce diamant que mon mari croit perdu; tu as de l'eſprit.

LISETTE.

J'ai de l'eſprit; mais Madame Amelin....

ANGÉLIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

LISETTE.

La voici.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, Madame AMELIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉ! bon jour, Madame Amelin: il y a mille ans que je ne vous ai vue, & cependant je ſuis ſur vos parties.

Madame AMELIN.

Oh! Madame, ce n'eſt pas là ce qui m'amene ici.

LISETTE.

Bon jour, Madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Combien vous dois-je, Madame Amelin?

Madame AMELIN.

J'ai là vos parties, Madame, ſi vous vouliez bien prendre la peine....

ANGÉLIQUE.

Volontiers, je n'aime point à devoir,

Elle lit :

Premierement, pour avoir garni l'épaule gauche de Madame.... Vous vous moquez, Madame Amelin ; ce n'eſt pas là mon mémoire.

Madame AMELIN.

Je vous demande pardon, Madame : c'eſt celui d'une Comteſſe dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ai depuis ſix mois fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moyen que j'en ſois payée.

LISETTE.

Ce ſont pourtant là les choſes qu'on devroit payer comptant, pour ne pas faire crier les Marchands.

Madame AMELIN.

Voilà votre mémoire, Madame.

ANGELIQUE.

Voyons. *Pour l'idée d'une coiffure extraordinaire.* Ah! je me reconnoîs à la coiffure : mais votre mémoire eſt furieuſement long ; vous croyez que je lirai tout cela, Madame Amelin, je ſuis trop pareſſeuſe.

Madame AMELIN.

Voyez ſeulement le total, Madame, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Somme totale, trois-cent-dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois-cent-dix livres ! En vérité, Madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux miſe que les autres.

ANGÉLIQUE.

Liſette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois-cent-dix livres, dépêchez; n'entendez-vous pas ? trois-cent-dix livres, cela eſt-il ſi difficile à comprendre ?

LISETTE.

Non, Madame, je comprends fort bien trois-cent-dix livres.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! puiſque vous comprenez, cela ſuffit, allez vîte.

LISETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, Madame AMELIN.

ANGÉLIQUE.

Le commerce que vous faites, vous donne bien de la peine, Madame Amelin ?

Madame AMELIN.

Oui, Madame, & l'on ne gagne pas grand'-chose, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme ! Vous faites quelquefois des pertes considérables ?

Madame AMELIN.

Il m'est dû plus de dix-mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme ! Vous avez beaucoup d'enfants, Madame Amelin ?

Madame AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je penſe.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ?

Madame AMELIN.

Je ne ſais où il prend de l'argent ; mais il eſt toujours avec de belles Dames : il joue avec de grands Seigneurs, & il dit à tous ceux qui me connoiſſent, que je ne ſuis que ſa mere nourrice.

ANGÉLIQUE.

En vérité voilà un mauvais petit caractere.

Madame AMELIN.

Hélas ! Madame, c'eſt comme tout le monde eſt aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'eſt pas, & c'eſt ce qui perd bien de la Jeuneſſe.

ANGÉLIQUE.

Elle a raiſon.

Madame AMELIN.

A cela près, Janot eſt bon garçon ; & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGÉLIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu, Madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter ; Liſette va vous apporter votre argent.

Madame AMELIN.

Madame, je vous ſuis bien obligée.

SCENE IX.

Madame AMELIN, *ſeule.*

AH ! que voilà une brave Dame ! Ne ſe pas donner ſeulement la peine de lire des parties ! Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bientôt de quoi faire rouler un bon carroſſe.

SCENE X.

LE CHEVALIER, Mad^{e} AMELIN.

LE CHEVALIER.

JE ne fais fi Lifette aura déjà donné à Mariane le billet....

Madame AMELIN.

Miféricorde ! que vois-je ?

LE CHEVALIER.

Ah, Ciel !

Madame AMELIN.

Je ne me trompe point, c'eft Janot. Hé ! mon cher enfant, que viens-tu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Quelle rencontre !

Madame AMELIN.

Comme le voilà brave ! Tu as beau faire, Janot, je fuis ta mere ; & quoique tu fois un méchant enfant, bon fang ne peut mentir, je t'aime toujours, Janot, mon pauvre Janot !

LE CHEVALIER.

Il ne me pouvoit arriver une aventure plus cruelle.

Madame AMELIN.

Qu'il a bonne mine! Mais eſt-il poſſible que j'aie fait ce garçon-là?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

Madame AMELIN.

Comment! quelles affaires, Janot?

LE CHEVALIER.

Hé! ne m'appellez point ici de ce nom, je vous en conjure.

Madame AMELIN.

Quoi! qu'eſt-ce à dire? n'es-tu pas mon enfant? Ne voudrois-tu pas que je t'appellaſſe Monſieur? Ecoute, je ſais les contes que tu fais, tu as honte de m'appeller ta mere.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous reſpecte; mais ſi vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles eſpérances du monde.

Madame AMELIN.

Quelles eſpérances?

LE CHEVALIER.

Un mariage conſidérable.... Nous ne ſommes point en lieu de nous expliquer.

Madame AMELIN.

Mon cher enfant!

LE CHEVALIER.

Hé! de grâce....

Madame AMELIN.

Mais, dis-moi donc...?

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choſes.

Madame AMELIN.

Ah! qu'il y aura de gens fâchés dans le quartier, ſi c'eſt tout de bon que Janot fait fortune!

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, & ne me trahiſſez point, je vous prie.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Mad^e AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HÉ! bon jour, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Comment donc, vous êtes ſeul, Monſieur le Chevalier?

Madame AMELIN, *à part.*

Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne ſachant à qui m'adreſſer, en attendant j'allois faire connoiſſance avec Madame.

Madame AMELIN, *à part.*

Le joli garçon! il eſt effronté comme un Page.

LE CHEVALIER.

Qui eſt cette femme, Liſette?

LISETTE.

C'eſt une eſpece de Marchande, qui fournit des modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t-il donné un billet?

LISETTE.

Oui, mais je n'ai point vu Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah, juſte ciel!

Madame AMELIN, *à part.*

Qu'il entend bien cela!

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir Madame?

LE CHEVALIER.

Ma vie & ma fortune ſont en tes mains, ma chere Liſette.

LISETTE.

Entrez, entrez; je vous en rendrai bon compte.

Madame AMELIN, *à part.*

Comme il les attrape!

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Madame AMELIN.

Monſieur, votre très-humble ſervante.

SCENE XII.

Madame AMELIN, LISETTE.

Madame AMELIN.

VOILA un aimable petit Gentilhomme.

LISETTE.

Il vous revient aſſez, à ce qu'il me ſemble.

Madame AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'eſt mon foible : ils ont toujours de petites manieres qui les diſtinguent ; & l'on fait bien ſon compte avec eux ; n'eſt il pas vrai ?

LISETTE.

Le bon tems eſt paſſé, Madame Amelin ;

lin ; les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reſte. Voilà Madame, par exemple....

Madame AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois-cent-dix livres.

Madame AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien ! il n'y a point de fonds pour vous les payer.

Madame AMELIN.

Qu'eſt-ce à dire, il n'y a point de fonds pour trois-cent dix livres ?

LISETTE.

C'eſt une malice de notre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Madame AMELIN.

La vilaine choſe qu'un homme d'affaires !

LISETTE.

Vous êtes bienheureuſe que ce ne ſoit pas un Intendant; vous attendriez bien davantage.

Madame AMELIN.

Mais, Madame joue quelquefois; & quand elle gagne....

LISETTE.

Oh ! quand elle gagneroit mille piſtoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette : c'eſt une choſe ſacrée que l'argent du jeu; diantre ! ce ſont des fonds pour le plaiſir, où l'on ne touche point pour le néceſſaire.

Madame AMELIN.

Comment ferons-nous ?

LISETTE.

Si vous étiez femme d'accommodement, Madame Amelin.

Madame AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Madame a beſoin de cent louis, elle vous doit trente piſtoles, faites-lui prêter ſix-cents écus, elle vous paiera vos trois cent-dix livres.

Madame AMELIN.

L'accommodement eſt admirable; vous vous moquez de moi, je penſe?

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voilà un diamant de trois-cents piſtoles qu'on vous donneroit pour nantiſſement; voyez ſi le parti vous accommode.

Madame AMELIN.

Un diamant! ah! c'eſt autre choſe. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même, ſi cela ſe peut.

Madame AMELIN.

Paſſez chez moi dans un quart-d'heure, & apportez la bague, vous trouverez votre argent tout compté. Adieu, Mademoiſelle Liſette.

SCENE XIII.

LISETTE, *ſeule.*

ADIEU, Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, & nous donnerons à jouer, Dieu merci. Tout ſe diſpoſe à merveilles pour ma petite fortune. La paſſion du Chevalier, l'humeur de ma Maitreſſe, qui ne ſonge qu'à ruiner ſon mari : elle achete cher, vend à bon marché, met tout en gage ; je ſuis ſon Intendante. Voilà comme les Maitreſſes deviennent Soubrettes, & comme les Soubrettes deviennent quelquefois Maitreſſes à leur tour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

MAIS, quelle diſtraction, Chevalier? vous paroiſſez embarraſſé, vous me répondez ſans faire attention à ce que vous me dites.

LE CHEVALIER.

Je ſonge à la paſſion de Monſieur votre mari pour Araminte, Madame.

ANGÉLIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, & qu'Araminte eût l'eſprit.....

LE CHEVALIER.

Pour l'eſprit d'Araminte, j'ôſe quaſi vous en répondre; & malgré l'avarice

de votre époux, si vous n'étiez point un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire.....

ANGÉLIQUE.

Intéressée dans ses dépenses, moi? Qu'on le ruine, Chevalier, pourvu que j'en profite, je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, vous êtes une femme de bon esprit.

ANGÉLIQUE.

Cela nous mettroit en fonds pour l'établissement du jeu que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Que vous veut Frontin?

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

As-tu quelque chose à me dire?

FRONTIN, *bas au Chevalier.*

L'affaire des deux-mille écus va mal, Monsieur; on décrète.

ANGÉLIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, Madame. Veux-tu parler haut?

FRONTIN.

Monsieur.....

LE CHEVALIER.

Hé bien! Monsieur!

FRONTIN.

Je vous dis, Monsieur, que.....

LE CHEVALIER.

L'impertinent ! Quelqu'un m'attend au logis, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, juſtement ; deux Marquiſes, une Comteſſe, un Partiſan, trois Abbés, autant de fainéans, ce Commis de la Douane, & ce petit Epicier, ſont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraud-là fait toujours myſtere de rien. Ce ſont des gens qui me perſécutent, Madame, pour ſavoir quand on commencera à jouer chez vous.

ANGÉLIQUE.

Allez vîte leur dire que nous ouvrirons demain ſans faute, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame.....

ANGÉLIQUE.

Ne faites point façon de me laiſſer ſeule, je ne ſerai pas long-tems ſans compagnie.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

HOLA, Jaſmin?

JASMIN.

Que vous plaît-il, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Qu'on diſe à Mariane de deſcendre.

JASMIN.

Son Maître de Claveſſin eſt avec elle.

ANGÉLIQUE.

Liſette ne revient point de chez Madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatiguante choſe que le moindre moment d'inquiétude !

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

AH ! te voilà, tu as bien tardé ?

LISETTE.

C'eſt l'impatience d'avoir de l'argent, qui vous a fait trouver le tems ſi long.

ANGÉLIQUE.

M'en apportes-tu ?

LISETTE.

Madame Amelin a pris ſes trois-cent dix livres : voilà ce qui reſte de ſix-cents écus.

ANGÉLIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne ſoupçonne rien de tout ceci, Liſette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame !

ANGÉLIQUE.

Je lui épargne ces ſortes de petits chagrins autant qu'il m'eſt poſſible.

LISETTE.

Et cependant, il ſe plaint encore.

ANGÉLIQUE.

Tous les hommes en ſont logés là, ce ſont des animaux grondans que les maris.

LISETTE.

Que vous les définiſſez bien !

ANGÉLIQUE.

Je les connoîs : le mien me divertit quelquefois avec ſon humeur bourue, & je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me déſennuyer.

LISETTE.

C'eſt un plaiſir qu'il eſt facile de vous faire avoir, & je me charge de cela, moi.

ANGÉLIQUE.

Des coiffes, Liſette, une écharpe,

LISETTE.

Où allez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Je vais dépenſer de l'argent, puiſque j'en ai. J'ai beſoin de mille choſes, de tables, de cornets, de dés & de cartes. Il faut de tout cela dans une maiſon où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjouïr.

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. J'attends Araminte, je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-tems, a voici

SCENE V.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

Hé! bon jour, mon aimable petite.

ANGÉLIQUE.

Ma chere bonne, comment te portes-tu?

ARAMINTE.

Comme une femme qui n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures.

LISETTE.

Vous voilà pourtant bien éveillée.

ANGÉLIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARAMINTE.

Ne t'allarme point; ce n'eſt pas ton mari, je ne l'aime pas au moins.

ANGÉLIQUE.

Tu as fait une belle conquête, & je t'en félicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner; tout ſon bien eſt à mon ſervice.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie! prenez toujours à bon compte; il n'y a point de mal à ruiner un mari, quand ſa femme partage les revenans-bons de l'aventure.

ARAMINTE.

Qu'il ne ſache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Je n'abuſerai point de ton ſecret. A quoi as-tu paſſé la nuit?

ARAMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon mari.

LISETTE.

Voilà un amuſement fort agréable.

ANGÉLIQUE.

Ah! ces idées te font plaiſir, je ne m'étonne plus de te voir un ſi bon viſage.

ARAMINTE.

C'eſt un homme qui perd l'eſprit, & qui me le fait perdre. Il veut & ne veut plus dans le moment même. Tantôt complaiſant juſqu'à l'excès, puis auſſi-tôt brutal à la fureur: quelquefois content d'une choſe qui lui déplaît un quart-d'heure après. Il querelle toujours ſans ſujet; & pour vivre en repos avec lui, on ne ſait jamais quel parti prendre.

ANGÉLIQUE.

Voilà des inégalités impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raiſonnable, & à me venger de ſes caprices.

LISETTE.

Que ce ſoit donc en tout bien & en tout honneur: pour mettre un mari à la raiſon, on s'en écarte quelquefois, &

ces biais-là ne valent jamais rien, quoiqu'ils ſoient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi, je ne ſaurois mieux faire enrager mon bourru, qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas nous ſommes de la partie. Un mari fâcheux & avare eſt un ennemi public, contre qui toutes les femmes ont intérêt de ſe déclarer : çà, voyons, comment faut-il s'y prendre ?

ANGÉLIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as làbas un carroſſe ?

ARAMINTE.

Oui vraiment, où veux-tu aller ?

ANGÉLIQUE.

Je te le dirai, ſortons enſemble.

ARAMINTE.

Que Liſette vienne donc avec nous : tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, j'ai ici les miennes, & vous vous passerez bien de moi.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, & nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan, moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu, Lisette.

SCENE VI.

LISETTE, *seule*.

LES aimables petites personnes! elles vont tenir entr'elles un petit conseil contre leurs maris, & sans cela que feroient-elles? Grâce à l'avarice & à la bisarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'aient les femmes. Mais voici Mariane

ſort à propos ; n'ai-je point perdu le billet du Chevalier ? Non. Sachons un peu ce qu'elle a dans l'âme, avant que de lui parler de cette affaire.

SCENE VII.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Que me veut ma belle-mere, Liſette ? On m'a dit qu'elle me demande,

LISETTE.

Elle vient de ſortir, & apparemment elle ne vouloit rien de fort preſſé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bon jour, & je retourne dans ma chambre,

LISETTE.

Hé ! non, non, je vous veux quelque choſe, moi ; & Madame n'avoit rien de ſi intéreſſant à vous dire.

MARIANE.

Dépêche-toi donc, tu ſais bien que mon pere ne veut pas que je te parle, & qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi, je vous gâte! il eſt bien injuſte de vous donner ces mauvaiſes impreſſions.

MARIANE.

Oh! ne te fâche point, je ne le crois pas; mais ſes remontrances perpétuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Hé! quelles remontrances peut-il faire?

MARIANE.

Je ne ſais; je ne les mérite point, je ne les écoute pas le plus ſouvent, & quand il a bien long-tems parlé, il me ſemble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah! puiſque vous prenez ſi bien les choſes, vous n'êtes pas ſi fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne ſuis pas à plaindre! Eſt-il

agréable à mon âge de vivre éternellement dans la ſolitude? Je n'ai pour toute compagnie que des Maîtres qui ne m'apprennent que des choſes inutiles, la muſique, la fable, l'hiſtoire, la géographie; cela n'eſt-il pas bien divertiſſant?

LISETTE.

Cela vous donne de l'eſprit.

MARIANE.

N'en ai-je pas aſſez? Ma belle-mere ne ſait point toutes ces choſes, & elle vit heureuſe.

LISETTE.

Sa deſtinée vous fait donc envie?

MARIANE.

Oui, je te l'avoue; & ſi elle vouloit, au haſard d'être tous les jours grondée de mon pere, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LISETTE.

Quoi! pas même pour être mariée?

MARIANE.

Oh! c'eſt autre choſe; quand je ſerai mariée, ne ſerai-je pas la maitreſſe, &

ne ferai-je pas, comme elle, tout ce que je voudrai?

LISETTE.

Selon le mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment, ſelon! Oh! je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais, ſi votre pere vous en veut donner un à ſa fantaiſie?

MARIANE.

Je ne le prendrai point, s'il n'eſt à la mienne.

LISETTE.

Fort bien. Et votre belle-mere, ſi elle vous propoſoit....

MARIANE.

Mais, Liſette, un mari de ſa main me conviendroit aſſez, je penſe.

LISETTE.

Et de la mienne, craindriez-vous d'être trompée?

MARIANE.

De la tienne?

LISETTE.

Oui, parlez.

MARIANE.

Hom! je devine ce que tu me veux, Lisette.

LISETTE.

Vous le devinez?

MARIANE.

Oh! que oui, cela n'est pas bien difficile.

LISETTE.

Et que devinez-vous encore?

MARIANE.

Que quelqu'un est amoureux de moi, & qu'on t'a priée de me le dire.

LISETTE.

Cela est admirable.

MARIANE.

Et c'est pour savoir ce que je pense, que tu me parles de mariage.

LISETTE.

Quelle vivacité!

MARIANE.

Oh! je ne ſuis plus une petite fille; & quoique je ne voie pas le monde, quand je ſuis ſeule, je réve à bien des choſes. Mais, dis vîte, qu'as tu à me faire ſavoir?

LISETTE.

Hé! puiſque vous êtes ſi habile, ne pouvez-vous pas deviner le reſte?

MARIANE.

J'aurois trop à rougir, Liſette, ſi mes conjectures n'étoient pas juſtes.

LISETTE.

Oh! pour le coup, je devine à mon tour, & je ne ſuis pas moins pénétrante que vous.

MARIANE.

Hé! que pénetres-tu?

LISETTE.

Que vous êtes amoureuſe.

MARIANE.

Paix ! Lisette.

LISETTE.

Ne craignez rien, personne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Sérieusement, que me veux-tu?

LISETTE.

Vous rendre un petit billet.

MARIANE.

Un billet !

LISETTE.

Oui ; voyez si cela vous accommode.

MARIANE.

S'il n'est pas de Monsieur le Chevalier, je ne le veux point voir, Lisette.

LISETTE.

Hé ! voyez-le, il est de lui-même. L'heureuse chose que la sympathie ! Hé bien ! comment le trouvez-vous, son style?

MARIANE.

MARIANE.

Il écrit comme ſes yeux parlent, ils m'avoient déja dit tout ce qui eſt dans ſa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait de réponſe, & c'eſt une réponſe dont il eſt queſtion.

MARIANE.

Mais, Liſette....

LISETTE.

Quoi, mais? C'eſt un mari de ma main, qu'avez-vous à dire? Allez-vîte écrire, ſeulement.

MARIANE.

Sera-t-il de la bienſéance?....

LISETTE.

Comment, de la bienſéance! On vous aime, vous aimez; on vous écrit, vous faites réponſe; y a-t-il rien là qui ne ſoit dans les formes?

MARIANE.

Ecrire à un homme!

LISETTE.

Le grand malheur ! Ah ! que de façons pour une petite perſonne qui devine ſi juſte ! Ne vous en fiez-vous pas bien à moi ? je ſais les regles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entends quelqu'un.

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Commiſſaire.

MARIANE.

Le mari d'Araminte ?

LISETTE.

Lui-même. Ne perdez point de tems, allez faire réponſe.

SCENE VIII.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

BON jour, ma chere enfant.

LISETTE.

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

M. GRIFFARD.

Ta belle Maitreſſe eſt-elle viſible, & Monſieur le Notaire eſt-il au logis?

LISETTE.

Il n'y a perſonne, Monſieur; depuis le matin Monſieur eſt en ville, & Madame vient de ſortir avec Madame votre épouſe.

M. GRIFFARD.

Le haſard m'eſt bien favorable. Je ſuis ravi de te trouver ſeule, Liſette, & j'ai mille choſes à te dire.

LISETTE.

Me voilà prête à vous écouter. (*A part.*) Voilà un bourru bien radouci, à ce qu'il me ſemble.

M. GRIFFARD.

Comment ton Maître & ta Maitreſſe vivent-ils enſemble, dis?

LISETTE.

Comme un mari & une femme. Ils

ſont toujours fâchés, ſe querellent ſouvent, ſe raccommodent peu, boudent ſans ceſſe, ſe plaignent fort l'un de l'autre, & peut-être ont tous deux raiſon. C'eſt tout comme chez vous, enfin. Hé! n'eſt-ce pas tout de même?

M. GRIFFARD.

Mais quel parti prends-tu dans leurs différends, toi?

LISETTE.

Quel parti, moi? je ſuis pour Madame: & ſi vous voulez que je vous parle net, je ne crois pas qu'un mari puiſſe avoir raiſon.

M. GRIFFARD.

J'en conviens, il y a des gens inſupportables.

LISETTE.

De petits bourrus éternels, par exemple.

M. GRIFFARD.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Qui ne ſont faits que pour damner le genre humain.

M. GRIFFARD.

Et pour ſe tourmenter eux-mêmes.

LISETTE.

Toujours grondans, de mauvaiſe humeur.

M. GRIFFARD.

C'eſt une choſe horrible

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela, je lui ferois voir bien du pays, ſur ma parole.

M. GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conſeils à ta Maitreſſe, Liſette ?

LISETTE.

Et ſi votre femme, qui ne la quitte point, les prenoit pour elle ?

M. GRIFFARD.

Tu me crois donc de ces inſupportables ?

LISETTE.

Hé! vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoiſſe.

M. GRIFFARD.

Si tu ſavois la cauſe de mes caprices, tu ſerois la premiere à les excuſer.

LISETTE.

Cela ſe pourroit ; je ſuis fort humaine, & je voudrois de tout mon cœur que vous euſſiez raiſon.

M. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE, *à part.*

Où ce petit reproche nous menera-t-il ?

M. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir ſur l'eſprit de ta Maitreſſe ?

LISETTE.

Je ne vous entends point.

M. GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela eſt obſcur.

M. GRIFFARD.

Et ſi elle ſavoit combien je m'y intéreſſe, elle ſeroit ſenſible à ceux qu'elle me cauſe.

LISETTE.

C'eſt de l'Hebreu, je n'y comprends rien.

M. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en inſtruire, Liſette; je ne ſerois point ingrat d'un ſi bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

M. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte, ſur ma parole.

LISETTE.

On meurt ſubitement quelquefois.

M. GRIFFARD.

De peur d'accident, voilà ma bourſe que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites. Un Commiſſaire qui

donne ſa bourſe eſt terriblement amoureux !

M. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur ?

LISETTE.

Je comprends votre affaire à merveille, vous dis-je ; vous n'aimez point votre femme.

M. GRIFFARD.

C'eſt une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voiſin vous plaît davantage.

M. GRIFFARD.

N'eſt-elle pas la plus charmante perſonne du monde.

LISETTE.

Aſſurément, c'eſt grand dommage qu'on ne puiſſe troquer de femme. Qu'il y auroit de troqueurs au monde ! Mais comme cela n'eſt pas tout-à-fait permis, prenez garde à vous, Monſieur le Commiſſaire.

M. GRIFFARD.

Ah! pour moi, je ne demande que l'eſtime de ta Maitreſſe.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

M. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puiſſe avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicateſſe dans cette paſſion.

M. GRIFFARD.

Qu'elle diſpoſe abſolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendriſſez trop, Monſieur.

M. GRIFFARD.

Je ſacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

M. GRIFFARD.

Qu'elle ſache tout cela, Liſette.

LISETTE.

Elle le ſaura, je vous en réponds. J'entends ſon mari. Remettez-vous un peu, vous voilà tout hors de vous-même.

M. GRIFFARD.

Je ſuis trop ému, je ne veux point qu'il me voie ; cache-moi dans le cabinet de ta Maitreſſe.

LISETTE.

Dans ſon cabinet ! vous y étoufferiez d'amour.

M. GRIFFARD.

Mais ....

LISETTE.

Mais, deſcendez par ce petit eſcalier, & allez prendre l'air : vous en avez beſoin, ſur ma parole. Ma foi ! l'aventure eſt trop drôle, & voilà de quoi bien divertir nos faiſeuſes d'emplettes.

SCENE IX.

M. SIMON, LISETTE.

M. SIMON.

AH ! te voilà, coquine. Que fait ma femme ?

LISETTE, *à part.*

Le beau début ! (*Haut.*) Elle eſt ſortie.

M. SIMON.

Déja ſortie ! à l'heure qu'il eſt, elle n'eſt pas éveillée le plus ſouvent.

LISETTE.

Il faut apparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus preſſantes que de coutume.

M. SIMON.

Des affaires preſſantes ! Oh ! ſi elle ne change ſes manieres ....

LISETTE.

Hé ! pourquoi les changer, puiſqu'elle s'en trouve bien? Elle n'en fera rien, Monſieur, je vous aſſûre.

M. SIMON.

Elle s'en trouve bien ! mais, je n'en ſuis pas content, moi.

LISETTE.

C'eſt que vous êtes furieuſement difficile ; car enfin, qu'y a-t-il donc de ſi extraordinaire dans ſa conduite ?

M. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire !

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maiſon !

M. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez-vous jamais quereller ?

M. SIMON.

Comment l'entendrois-je ? je ſuis quelquefois quinze jours ſans la voir.

LISETTE.

La grande merveille ! vous dormez quand elle revient, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes

ſorti quand elle s'éveille : le moyen de vous rencontrer !

M. SIMON.

Et c'eſt cela dont je me plains, au-lieu de prendre le ſoin de ſon ménage....

LISETTE.

De ſon ménage, Monſieur ! Eſt-ce que vous voudriez qu'elle s'abaiſſât à ces ſortes de bagatelles ; & eſt-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes ?

M. SIMON.

Aſſurément.

LISETTE.

Bon !

M. SIMON.

Comment bon !

LISETTE.

Hé ! fi, Monſieur : vous êtes Notaire, & vous ne ſavez pas la coutume de Paris.

M. SIMON.

Mais, qu'elle demeure au moins dans ſa maiſon, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voie .... Araminte, par

exemple, c'eſt une femme raiſonnable que celle-là.

LISETTE.

Aſſurément.

M. SIMON.

Je ne lui demande autre choſe que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment, il n'y a rien de plus raiſonnable, il faudra bien qu'elle le faſſe; allons, tâchez de la perſuader.

M. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout, ſi je ne querelle.

LISETTE.

Hé bien! il y a long-tems que vous n'avez querellé, à ce qu'il me ſemble.

M. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant.

LISETTE.

Depuis le diamant! il y a un ſiecle.

M. SIMON.

Auſſi je crève, & l'on ne ſait pas tout ce que je ſouffre.

LISETTE.

Oh! querellez, Monſieur, querellez; cela vous ſoulagera : dès qu'elle ſera venue, j'aurai ſoin de vous faire avertir.

M. SIMON.

N'y manque pas au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine. Je veux vous aider auſſi à la quereller, moi, & je vous réponds quaſi de la réduire.

M. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation!

LISETTE.

Allez vous préparer, Monſieur; allez.

SCENE X.

LISETTE, *ſeule.*

AH ! que les pauvres maris ſont bien nés pour être dupes ! Il va quereller ſa femme pour lui faire faire une choſe qu'elle ſouhaite, & dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pu faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

SI tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'eſt fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'eſt toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la ſuite, c'eſt à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je ſuis toute jeune, & tu as de l'expérience; c'eſt à toi de me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie, quelle innocente!

MARIANE.

Mais, tout de bon, eſt-il vrai qu'il m'aime? Dis, Liſette.

LISETTE.

C'eſt moi qui vous le dis, & vous en doutez !

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dît lui-même.

LISETTE.

On ménagera des moments pour cela.

SCENE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

VOTRE Maître de Géographie vous attend, Mademoiſelle.

MARIANE.

Ah ! que je ſuis laſſe de tous ces Maîtres-là, Liſette !

LISETTE.

On vous en débarraſſera,

MARIANE.

Ne me laisse donc point tromper; c'est tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vîte; voici quelqu'un, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

SCENE III.

LISETTE, Madame AMELIN.

LISETTE.

HÉ, comment! c'est Madame Amelin! hé! qui vous ramene ici, Madame Amelin?

Madame AMELIN.

Ma pauvre Mademoiselle Lisette, e suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc?

Madame AMELIN.

Je ne sais ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi;

me l'avez-vous laiſſé, ma chere enfant?

LISETTE.

Si je vous l'ai laiſſé, Madame Amelin! la queſtion eſt admirable, ſi je vous l'ai laiſſé!

Madame AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chere; & n'en parlez point à Madame, il ſe retrouvera; en tout cas, il n'y aura que moi qui perdrai. C'eſt mon coquin de fils qui aura mis la main deſſus, ſans doute.

LISETTE.

Comment donc votre fils! Vous avez des enfants qui ſe portent au bien comme cela, Madame Amelin?

Madame AMELIN.

Que voulez-vous, c'eſt un enfant gâté que Janot, qui fait quelquefois de petites mièvretés; & dans le fond, pourvu qu'il le mette à bien, je ne m'en ſoucie pas.

LISETTE.

Oh! à ce compte vous avez raiſon; & Monſieur Janot auſſi, Madame Amelin.

Madame AMELIN.

Vous ne ſavez pas tout ce qu'il ſait faire ; c'eſt un petit drôle qui en ſait bien long.

LISETTE, *à part.*

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fût folle.

Madame AMELIN.

Dites-moi un peu ſeulement. Il y a ici une grande fille à marier ?

LISETTE.

Oui. Pourquoi demandez-vous cela, Madame Amelin ?

Madame AMELIN.

Par converſation ſeulement, je n'y prends aucun intérêt, je vous aſſûre ; mais elle ne ſera point mariée que je ne ſois de la noce ; c'eſt moi qui vous le dis, qui ne ſuis que Madame Amelin.

LISETTE.

Vous ſerez de la noce, vous, vous ?

Madame AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à Madame de ſon diamant, il ne ſortira point

de la famille. Adieu, Mademoiſelle Liſette.

SCENE IV.

LISETTE, *ſeule.*

LA bonne Femme a perdu l'eſprit: quel galimatias me vient-elle faire? Notre diamant eſt perdu, ſon fils Janot, une fille à marier, elle ſera de la noce. Je crois, Dieu me pardonne! qu'elle veut demander Mariane à ſon pere pour ce petit mièvre de Janot. La vieille folle!

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HÉ bien? où en ſommes-nous? Mariane a-t-elle fait réponſe? Monſieur le Chevalier eſt dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Hé! que diantre ne vient-il lui-même ?

FRONTIN.

Il eſt avec des jeunes-gens de ſes amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à remonter une Compagnie de Cavalerie.

LISETTE.

A remonter une compagnie ?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, une Compagnie que les trois dés & le lanſquenet ont démontée. Ces Meſſieurs prétendent que ce ſoit Monſieur le Chevalier qui la remonte; il eſt diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane & moi nous étions ici ſeules, & peut-être n'aura-t-il de long-tems une ſi belle occaſion de l'entretenir.

FRONTIN.

Tant-pis pour lui de l'avoir manquée; ce ſont ſes affaires, parlons des nôtres.

nôtres. Je t'aime furieusement au moins, & si tu voulois....

LISETTE.

Tu prends toujours mal ton tems pour parler d'amour; j'ai à présent bien autre chose en tête.

FRONTIN.

Ah, ah! Et quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée?

LISETTE.

Ce sont des affaires où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu! je suis ton fait; de quoi s'agit-il? je ne te demande que la préférence.

LISETTE.

Avant toutes choses, dis-moi; te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme?

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse, mon enfant; & à l'heure

que je te parle, j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

LISETTE.

Hé bien ! va donc vîte porter à Monſieur le Chevalier ce billet de Mariane, & reviens ici, je te dirai la choſe.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît ; je veux la ſavoir avant de te quitter.

LISETTE.

Monſieur le Chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi ; dis vîte.

LISETTE.

Le mari d'Araminte eſt amoureux de ma Maitreſſe.

FRONTIN.

Le mari d'Araminte, Monſieur le Commiſſaire ?

LISETTE.

Oui, te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien ! mon enfant, à bon chat, bon rat. Le mari de ta Maitreſſe eſt amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déjà dit cela ?

FRONTIN.

C'eſt une négociation dont je ſuis chargé ; ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde ? Il y a dix ans que je fais les affaires de Monſieur le Notaire.

LISETTE.

Ces deux Meſſieurs ſont de fort bons ſujets au moins.

FRONTIN.

Aſſurément, & pour peu que les femmes ſoient d'intelligence....

LISETTE.

Elles aiment la dépenſe, & n'ont point d'argent. Laiſſe-moi faire, les voici ; elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

PORTEZ tout cela dans mon cabinet. Ah ! te voilà ; que fais-tu ici, Frontin ?

FRONTIN.

Je n'y ſuis venu qu'en paſſant, Madame ; & quelques petites propoſitions que m'a fait Mademoiſelle Liſette, m'ont arrêté pour vous offrir mes petits ſervices.

ARAMINTE.

Comment ! quelles propoſitions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il quelque choſe de nouveau, Liſette ?

LISETTE.

Oui, Madame, & de fort particulier même.

ANGÉLIQUE.

Dites-nous donc vîte ce que c'eſt.

LISETTE.

Monſieur le Commiſſaire eſt amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi! mon mari, Liſette?

LISETTE.

Oui, votre mari, Madame. Il ne faut point que vous faſſiez tant la fiere; & ſi vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveille.

ANGÉLIQUE.

Tu plaiſantes, peut-être, Liſette?

LISETTE.

Non, Madame, je ne plaiſante point.

FRONTIN.

Voilà les propoſitions qu'elle m'a

faites, & c'eſt là-deſſus que j'attends vos ordres.

ANGÉLIQUE.

Ma chere !

ARAMINTE.

Ma mignonne !

ANGÉLIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

ARAMINTE.

Cela eſt trop plaiſant.

LISETTE.

N'eſt-il pas vrai que cela eſt fort drôle ?

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertiſſant dans la ſuite.

ANGÉLIQUE.

Mais c'eſt une gageure, je penſe.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs, ſi l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions ſouhaiter une meilleure occaſion pour nous venger de l'avarice de ces Meſſieurs-là.

ANGÉLIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le haſard nous préſente.

ARAMINTE.

Frontin nous ſera néceſſaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il eſt tout à votre ſervice, Madame.

ANGÉLIQUE.

Liſette ne nous ſera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi, je te recommande Monſieur mon mari; je ne veux pas que tu lui laiſſes une piſtole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monſieur le Notaire, je les exécuterai fort exactement, je vous aſſûre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ſi tu épargnes ſa bourſe, je ne te le pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais, de quelle maniere traiterons-nous la choſe ?

ANGÉLIQUE.

De quelle maniere ?

FRONTIN.

Oui, Madame, bruſquerons-nous la bourſe de ces Meſſieurs, ou ſi nous la vuiderons tout doucement ?

ARAMINTE.

Non ; bruſquer, bruſquer, c'eſt le plus ſûr. J'ai furieuſement affaire d'argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et moi auſſi ; le plutôt vaut le mieux, aſſurément.

FRONTIN.

C'eſt mon avis ; & le tien, Liſette ?

LISETTE.

J'opine du bonnet ; il faut les expédier dans la regle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, Meſdames, il faudra vous mettre en dépenſe de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, Madame ; mais ſans conſéquence.

ANGÉLIQUE.

Voilà un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Hé ! de quoi vous embarraſſez-vous, puiſque vous êtes toutes deux d'ac-

cord ? n'êtes-vous pas les parties intéressées ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes une extravagante, Lisette.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie ! qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible ?

FRONTIN.

Un regard favorable seulement.

ARAMINTE.

Cela n'est pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGÉLIQUE.

Cela ne coûte pas grand'-chose.

FRONTIN.

Un doux sourire fait à propos.

ARAMINTE.

C'est un air qu'on se donne.

LISETTE.

Un petit billet tendre, peut-être;

ANGÉLIQUE.

Nous en ſerons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laiſſer prendre les mains.

LISETTE.

Ce ſont des choſes qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colere.

LISETTE.

Ce ſeroit manquer de politeſſe.

FRONTIN.

Souffrir par aventure....

ANGÉLIQUE.

Oh ! demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent-là dans un chemin qui mene loin quelquefois, ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc, vous n'y ſongez pas : les plus ſages coquettes ne refuſent

point aujourd'hui ces bagatelles à leurs ſoupirants ; & tout le ſecret ne conſiſte qu'à les faire payer ſi cher, qu'il ne reſte jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Mais vraiment, Frontin ſait le monde, & il a de l'eſprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hazarderons donc rien de nous remettre à ſa conduite ?

LISETTE.

Non, aſſurément.

FRONTIN.

Les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez, & vous en viendrez aux éclairciſſements quand il vous plaira.

LISETTE.

Mais, n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoiſſantes l'une que l'autre ; dans ces ſortes de traités il faut de la bonne-foi, ſur-tout.

ANGÉLIQUE.

Vous devenez inſolente, Liſette.

LISETTE.

Ma foi ! Madame, je dis ce que je penſe. Oh! çà, quand commencerons-nous à travailler, Monſieur Frontin ?

FRONTIN.

Le plutôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monſieur le Chevalier, & je reviens dans le moment même.

ANGÉLIQUE.

Ne lui parle donc point de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, Madame.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

JE veux avoir moi-même le plaiſir de ui conter cette a venture,

ARAMINTE.

Il en ſera ravi, mignonne ; c'eſt le meilleur enfant du monde, que le Chevalier.

ANGÉLIQUE.

Il nous amenera demain bonne compagnie, des Comteſſes, des Abbés, des Marquiſes. Nous ne manquerons point de Joueurs, ſur ma parole ; & ton mari nous ſauvera les amendes.

LISETTE.

Je crois que le voici, Madame ; laiſſez-moi ſeule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCENE VIII.

LISETTE, *ſeule.*

OH, par ma foi! Monſieur le Commiſſaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCENE IX.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

HÉ bien! Lifette, ta Maitreffe eft-elle revenue?

LISETTE.

Oui, Monfieur, & elle eft reffortie même.

M. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chere enfant?

LISETTE.

Ah! vraiment, Monfieur, je me fuis fait de belles affaires.

M. GRIFFARD.

Comment donc?

LISETTE.

Je ne fais pas quel gré vous m'en faurez; mais j'ai été furieufement querellée.

M. GRIFFARD.

Eſt-ce que ?....

LISETTE.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les eſtime, il eſt bien difficile de leur perſuader qu'on n'a pour elles qu'une paſſion déſintéreſſée.

M. GRIFFARD.

Elle s'eſt donc miſe en colere ?

LISETTE.

Oui vraiment, elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente ; mais cependant, je ne la crois pas ſi hétéroclite, que d'être fâchée qu'on l'aime, & je crois que j'ai mal pris mon tems, je vous l'avoue.

M. GRIFFARD.

Oui ?

LISETTE.

Oui, Monſieur : quand on a de certains chagrins, & qu'on ne ſait à qui s'en prendre....

M. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Liſette ?

LISETTE.

Eſt-ce qu'elle eſt jamais ſans cela ?

M. GRIFFARD.

Et de quelle nature ſont ſes chagrins, encore ?

LISETTE.

D'une nature..... d'une nature bien chagrinante, Monſieur.

M. GRIFFARD.

En ſais-tu la cauſe ?

LISETTE.

Je la ſoupçonne ; car avec elle, Monſieur, on ne ſait jamais rien certainement ; elle n'ouvre ſon cœur à perſonne.

M. GRIFFARD.

Mais enfin, que ſoupçonnes-tu ?

LISETTE.

Ah ! Monſieur, que deviendrois-je, ſi elle ſavoit que je vous fiſſe des confidences de la ſorte ? elle ne me le pardonneroit jamais. C'eſt une petite diſſimulée, qui ſeroit au déſeſpoir qu'on ſût les mauvaiſes ſituations où la met-

tent preſque tous les jours ſes extravagances.

M. GRIFFARD.

Je t'entends, elle a beſoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde; n'interprétez pas mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous ſaiſiſſez les choſes, Monſieur!

M. GRIFFARD.

Hé bien! n'en parlons plus; voilà qui eſt fini.

LISETTE.

Madame eſt une femme qui n'a jamais beſoin de rien.

M. GRIFFARD.

J'en ſuis perſuadé.

LISETTE.

Il eſt bien vrai que ſon mari eſt un vilain, qui lui donne fort peu de choſe, & que la fortune des joueuſes eſt ſujette à de petites révolutions quelquefois.

M. GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considérable?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, Monſieur, je vous prie. Je devine fort bien vos deſſeins, vous ſeriez ravi d'avoir occaſion de faire le galant, & d'étaler votre humeur libérale; mais gardez-vous en bien, je vous en avertis, vous perdriez toutes vos affaires.

M. GRIFFARD.

Mais vraiment, cela eſt extraordinaire.

LISETTE.

Qu'il eſt fâcheux d'avoir affaire à de petites perſonnes trop ſcrupuleuſes!

M. GRIFFARD.

Elles ſont ſi rares! Il faut juſtement que j'en trouve une, moi.

LISETTE.

Attendez, Monſieur, tâchons de l'attrapper; il me vient une idée....

M. GRIFFARD.

Hé ! quelle ?

LISETTE.

Elle donnera là-dedans assurément, quelque fine qu'elle puisse être.

M. GRIFFARD.

Hé bien ! dis vîte.

LISETTE.

Supposons qu'elle ait perdu deux-cents pistoles.

M. GRIFFARD.

Deux-cents pistoles ?

LISETTE.

Oui ; cela va bien là, tout au moins.

M. GRIFFARD.

Je les ai fort à son service.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'est-là le difficile. De vous les emprunter, c'est ce qu'elle ne fera pas ; de les prendre à titre de présent, il n'y a point d'apparence ; & pour moi, je ne vois qu'une

façon de reſtitution dont on pût ſe ſervir utilement.

M. GRIFFARD.

Comment ! une façon de reſtitution !

LISETTE.

Oui, Monſieur; les joueurs ſont un peu ſujets à caution, comme vous ſavez, & Madame n'a pas joué toujours avec les plus honnêtes perſonnes du monde. Voulez-vous lui faire plaiſir ſans effaroucher ſa pudeur ?

M. GRIFFARD.

Si je le veux !

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puiſſe recevoir comme d'un remords de conſcience de quelque fripon converti. Il n'y a point de maniere plus ſûre & plus galante que celle-là.

M. GRIFFARD.

Mais, je ſerois bien-aiſe, Liſette ; qu'elle ſût que c'eſt à moi qu'elle en aura l'obligation.

LISETTE.

Hé ! allez, allez Monſieur, elle le ſaura de reſte dans la ſuite ; je me charge de le lui dire, moi.

M. GRIFFARD.

Mais, ſcrupuleuſe comme elle eſt, elle ſera peut-être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie ! trompez-la toujours de même : il y a des affaires où les femmes ſont ravies d'être trompées.

M. GRIFFARD.

Et par qui lui faire tenir cet argent ?

LISETTE.

C'eſt encore une difficulté. De votre part, cela ſeroit ſuſpect, & le métier d'un Commiſſaire n'eſt pas de faire des reſtitutions. Adreſſez-moi la bourſe, j'ajuſterai tout cela.

M. GRIFFARD.

N'eſt-ce pas deux-cents piſtoles que tu dis ?

LISETTE.

Mettez, mettez deux-cents louis neufs, la reſtitution en ſera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vais te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques moments après, pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'eſt fort bien dit; adieu, Liſette.

LISETTE.

Adieu, Monſieur. Ah! que les jolies femmes ſont heureuſes! il ſemble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace; & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aiſément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'ATTENDOIS qu'il fût ſorti. Comment vont les affaires ? As-tu déjà travaillé pour la bourſe commune ?

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une reſtitution de deux-cents piſtoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une reſtitution ?

LISETTE.

Oui, c'eſt une nouvelle maniere de faire des préſents ſans conſéquence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienſéances, que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raiſon : celle qui reçoit ne s'engage à rien, & le donateur eſt pris pour dupe. Où eſt Monſieur le Notaire ?

Notaire ; il faut que je décharge auſſi ſa conſcience de quelque petite reſtitution.

LISETTE.

Ne précipitons rien, donne toi patience : il eſt allé dans ſon cabinet ſe préparer à une querelle que je lui ai conſeillé de faire à Madame, pour autoriſer les petites parties qu'on veut faire ici.

FRONTIN.

Comment donc ?

LISETTE.

C'eſt lui qui veut abſolument que ſa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura point de peine à la perſuader.

LISETTE.

Non vraiment : mais il eſt toujours bon de lui faire valoir les choſes ; &, quelque chagrin qu'il en puiſſe avoir dans la ſuite, il n'aura pas le mot à dire : ce ſera lui qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raiſon. Voici Monſieur le Chevalier.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE j'ai de grâces à te rendre, ma chere Liſette !

LISETTE.

Etes-vous content de la réponſe ?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'eſpérer ; je ſuis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Oui ; mais je crois que vous avez un rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER

Un rival, Lifette !

LISETTE.

Oui vraiment, & des plus dangereux, même.

LE CHEVALIER.

Et quel eft donc ce rival? dis.

LISETTE.

Un petit mièvre de par le monde, qu'on appelle Janot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé.... Cela vous allarme ! vous vous effarouchez de bien peu de chofe.

FRONTIN.

Bon ! fi nous n'avons point d'autre rival à craindre, nous fommes bien, fur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane ?

LISETTE.

Je ne fais, car elle a toujours quel-

qu'un de ses Maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule, & je viendrai vous en avertir.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MA bonne-femme de mere aura dit quelque chose mal-à-propos, Frontin.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gâté encore : mais il faut se hâter de conclurre le mariage ; le billet s'explique-t-il en bons termes ?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puiſqu'il eſt ainſi, ſans façon, Monſieur le Chevalier, (*Frontin ſe couvre.*) commençons par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Hé! que fais-tu, Frontin? veux-tu me perdre?

FRONTIN.

Non, ce n'eſt pas mon intention; mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela ſe paſſe entre vous & moi?

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems choiſis-tu?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahirai. On a déja ouï parler de Monſieur Janot, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux marouſle!

FRONTIN.

Ne vous fâchez point, & ſoyez bon

Prince. Je ſuis votre ſerviteur, votre valet même quelquefois, dont j'enrage. Car enfin, nous avons été camarades d'école, nous étions Clercs chez le même Procureur. On vous mit dehors pour la Maitreſſe : on me chaſſa, moi, pour la Servante ; &, j'en conviens, vous avez eu de tout tems les inclinations plus nobles que les miennes : mais cependant il me déplairoit fort de vous voir Monſieur pour toujours, & d'être pour toujours Frontin, moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! je te jure qu'auſſi-tôt l'affaire terminée . . . .

FRONTIN.

Quand une affaire eſt terminée, elle eſt finie pour tout le monde ; il n'eſt rien tel que de faire marché : compoſons d'avance ; aſſurez-moi ma petite fortune, & je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi ſeulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de ſoixante piſtoles, pour les aller recevoir de ce Commis de la Douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les ſoixante piſtoles, voilà qui eſt fini.

FRONTIN.

Point, Monſieur; il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mere, & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah! Frontin.

FRONTIN.

Ah! Monſieur, point de conteſtations, s'il vous plaît; je n'aime point qu'on me contrediſe, moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage! Hé bien! le diamant te demeurera; ſeras-tu content?

FRONTIN.

Il me faudra du linge, & quelque juſte-au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage ſeulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai ſoin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes, & tout ira bien. J'ai de l'eſprit, vous ſerez pourvu; je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choſes.

FRONTIN, *ôtant ſon chapeau.*

Sur ce pied-là, reprenons la cérémonie; j'oublie l'égalité de nos naiſſances, & je vous regarde comme le Gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et ſi l'affaire ne réuſſit point?

FRONTIN.

En ce cas, j'ai la conſcience bonne, je vous rends tout; il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Frontin; voici Liſette.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

JE vous ai fait attendre; mais j'ai attendu moi-même que le Maître de Géographie fût parti. Ne perdez point de tems, montez par ce petit eſcalier; Frontin ſait les êtres, qu'il vous conduiſe.

FRONTIN.

Hé! qu'ai-je affaire là, moi, s'il te plaît?

LISETTE.

Tu feras le guet, pour aſſurer leur converſation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi, Lisette ?

LISETTE.

Non vraiment, j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons savoir de ma Maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

ENTRONS ici, Monſieur le Chevalier, je ne ſuis point tranquille dans ma chambre, on pourroit nous y ſurprendre, & l'on m'en feroit un crime. Ici, l'on peut penſer que le haſard nous aura fait rencontrer, & que vous ne m'aurez abordée que par civilité. Que Frontin prenne garde ſeulement que perſonne ne nous écoute.

FRONTIN.

Cauſez en repos, je ſuis en ſentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! charmante Mariane, quelle ſera ma deſtinée ?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi ſeule de la rendre heureuſe, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé ! ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur? Je vous adore : ſi vous étiez un peu ſenſible à ma tendreſſe.....

MARIANE.

Tenez, Monſieur le Chevalier, je ne ſais ce que c'eſt que de l'amour ; je ne puis dire que je vous aime, mais je ſuis bien-aiſe que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et conſentirez-vous, ſans répugnance, que je devienne votre époux ?

MARIANE.

Voilà encore une choſe que je ne ſaurois vous dire ; il me ſemble qu'on ne s'aime plus quand on eſt marié.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus! qui vous a dit cela?

MARIANE.

Araminte & ma Belle-mere ne disent tous les jours autre chose: elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent. Moi, je voudrois vous aimer toujours, & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse? ah! je vous jure....

FRONTIN.

Changez de conversation, Monsieur, j'entends quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous, Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non; rapprochez-vous, c'est Lisette,

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

QUOI, vous voilà! je vous croyois là-haut. Que faites-vous donc ici? votre pere va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu, Monſieur le Chevalier.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

DEMEUREZ, Mariane; où allez-vous?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, Madame; j'ai ſu que vous étiez revenue, j'allois me rendre auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! Chevalier, la compagnie qui vous attendoit eſt-elle avertie pour demain?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, Madame; & tout Paris viendra chez vous, ſi-tôt qu'on ſaura qu'on y joue.

LISETTE.

Cela divertira bien votre mari, Madame.

ANGÉLIQUE.

Il faudra bien qu'il en paſſe par où nous voudrons. Je vais le mettre à la raiſon. Lui as-tu dit que j'étois revenue?

LISETTE.

Oui, Madame; & en remontant, on m'a donné ces deux-cents piſtoles que vous ſavez.

ANGÉLIQUE.

Porte-les à Araminte, elles viennent de ſon mari, c'eſt à elle d'en diſpoſer. Et vous, Mariane, allez lui tenir compagnie, pendant que je ſerai obligée d'eſſuyer la fatiguante converſation de votre pere. Vous, ne ſortez pas, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Madame.

ANGÉLIQUE.

Entrez auſſi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une aventure que vous trouverez divertiſſante.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

Et moi, Madame, que deviendrai-je ? Quand vous aurez fait de Monſieur le Notaire, vous me le livrerez, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Va faire un tour, & reviens, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, Madame: je ſuis honteux que Liſette ſoit plus expéditive que moi; mais je réparerai cela par la ſomme.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon mari, ſors vîte.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main!

SCENE V.

ANGELIQUE, M. SIMON.

M. SIMON.

AH! vous voilà donc au logis, Madame? c'eſt une grande merveille, oui.

ANGÉLIQUE.

Bon jour, mon cher petit mari. Li-

ſette dit que vous êtes de mauvaiſe humeur, & que vous voulez gronder; eſt-il vrai? j'ai un mal de tête épouvantable, au moins; je vous en avertis.

M. SIMON.

Hé! le moyen de vous bien porter? Vous devriez être morte, depuis le tems que vous vivez comme vous faites. Ne rougiſſez-vous point de...

ANGÉLIQUE.

Ah! mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau! adouciſſez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment, Madame, vous croyez....

ANGÉLIQUE.

Oh! querellez donc de ſang-froid, je vous prie; je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience!

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long dans vos remontrances, mon fils ?

M. SIMON.

Oui, Madame, & très-long.

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abrégé, Madame ! Et le moyen de renfermer en peu de paroles tous les ſujets de plaintes que vous me donnez tous les jours ?

ANGÉLIQUE.

Moi, je vous donne des ſujets de plaintes, mon fils ?

M. SIMON.

Oh ! que diantre ! mon fils, mon petit mari ! ſupprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît ; trève de douceurs, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, Monſieur ! quelles

manieres ſont les vôtres? Plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur contre moi; en vérité, je n'y comprends rien, & je ſuis fort ſcandaliſée de votre procédé.

M. SIMON.

Hé, morbleu! je ſuis outré du vôtre, moi.

ANGÉLIQUE.

Ah! que les maris ſont incommodes avec leurs biſarreries perpétuelles! Je voudrois bien ſavoir qui peut cauſer vos emportements?

M. SIMON.

Comment donc, mes emportements! Je n'ai que trop de douceur, de par tous les diables!

ANGÉLIQUE.

Ah, juſte Ciel! Toujours dans la bouche des mots à effaroucher les perſonnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu!

ANGÉLIQUE.

Vous jurez, Monſieur, vous jurez!

vous me faites trembler : Lifette ! holà, quelqu'un.

M. SIMON.

Vous perdez l'efprit, Madame.

ANGÉLIQUE.

Lifette !

SCENE VI.

M. SIMON, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ ! à qui diantre en avez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Demeurez auprès de moi, Lifette; Monfieur eft dans une fureur qui ne fe conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il poffible ?

M. SIMON.

Ah ! la méchante femme, Lifette; la méchante femme !

ANGÉLIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi? Ce ſont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences!

LISETTE.

Hé bien! modérez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit? C'eſt un prétexte pour avoir raiſon d'être toujours dehors.

ANGÉLIQUE.

Oui, fort bien, un prétexte! En vérité, Monſieur, vous vous ſervez de termes bien offenſants, & ſi ma famille ſavoit les duretés que vous avez pour moi....

M. SIMON.

Oh! pour le coup, je perds patience.

LISETTE.

Hé! doucement, Monſieur. N'y au-

roit-il pas moyen de vous accommoder? Vous êtes tous deux ſi raiſonnables !

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! je te fais juge de nos différends, Liſette.

LISETTE.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

M. SIMON.

Oui, tu as de l'eſprit, & je te permets de me condamner, ſi j'ai tort.

LISETTE.

Oh ! pour cela, je le ferai, je vous aſſûre : voyons, de quoi vous plaignez-vous premierement ?

M. SIMON.

Ne le ſais-tu pas ?

LISETTE, *à Angélique.*

Que répondez-vous à cela ?

ANGÉLIQUE.

Ignores-tu toutes mes raiſons ?

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie ! que ne parlez-

vous? vous voilà d'accord ; Monſieur n'a qu'à vouloir.

M. SIMON.

Moi !

LISETTE.

Vous-même. Tenez, Monſieur, Madame eſt la femme de France la plus complaiſante : laiſſez-la vivre à ſa fantaiſie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Hébien ! qu'elle faſſe, pourvu qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment, cela eſt trop juſte, Madame. Monſieur eſt le meilleur homme du monde, il aime à vous voir, donnez-lui cette petite ſatisfaction le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! de tout mon cœur, mon enfant ; je ne cherche point à le chagriner. Qu'il ſoit toujours de bonne humeur, je ſerai toujours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, Monſieur, je ne le lui fais pas dire.

M. SIMON.

Hé bien! qu'elle me tienne parole, & je ne querellerai de ma vie.

ANGÉLIQUE

Cela me fera de la peine aſſurément: mais puiſque vous le voulez abſolument, Monſieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma priſon ſupportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme! ſa priſon! vous devez être bien content, Monſieur.

M. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver ſi raiſonnable, je te l'avoue.

LISETTE.

Oh! Monſieur, tôt ou tard, il vient de bons momens aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGÉLIQUE.

Le ſeul plaiſir que je me propoſe, eſt de jouer, & de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle ſe borne !

M. SIMON.

Hé va, va ! tu n'auras pas le tems de t'ennuyer ; il faudra faire en ſorte qu'Araminte ſoit preſque toujours avec toi, premierement.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon cher petit mari, que j'en ſerai contente ! tâchons de l'engager à cela, je vous prie ; c'eſt la plus aimable perſonne du monde, qu'Araminte.

M. SIMON.

N'eſt-il pas vrai ?

LISETTE, *à part.*

Le vieux ſatyre.

M. SIMON.

Nous aurons ſon mari quelquefois, nous verrons ma niece, la Greffiere, qui fait des vers ; ma couſine, l'Avocate ; ſon beau-frere, qui eſt plaiſant ; ſa ſœur,

la Conſeillere ; mon oncle, le Médecin ; ſa femme & ſes enfants : nous nous divertirons à merveille.

LISETTE.

Voilà de quoi bien paſſer ſon tems, Madame.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela, non, mon fils, je vous prie : hors Araminte, qui a les manieres de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Hé bien ! oui, des femmes de robe.

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur, des femmes d'épée. C'eſt mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Hé bien ! ſoit, des femmes d'épée ; tout comme tu voudras.

ANGÉLIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts ici dans ma maison?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon fils; comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous, que vous ne sauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

M. SIMON.

Mais ....

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement; trois autres après-dînées, on jouera quelques reprises d'ombre & de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper; de maniere que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation; nous lirons des ouvrages

d'eſprit; nous débiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous médirons de nos amies; enfin, nous emploierons tous les moments de cette journée à des choſes purement ſpirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monſieur! Elle veut vivre régulierement, comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité!

ANGÉLIQUE.

Et comme cette vie aiſée, douce, agréable, pourroit attirer trop grand monde; pour n'être point accablés de viſites importunes, il faudra que nous ayons un Portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miſéricorde! un Portier chez moi! chez un Notaire, un Portier, Madame!

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur, un Portier chez un Notaire; la grande merveille!

M. SIMON.

Lisette!

LISETTE.

Ne l'obstinez point, Monsieur, elle prendroit un Suisse.

M. SIMON.

Mais, Madame ...

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, je veux un Portier; sans cela, marché nul, je sortirai, & tout-à-l'heure.

LISETTE.

Hé! passez-lui cette bagatelle: faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi; &, d'ailleurs, comment soutenir tant de dépense?

ANGÉLIQUE.

Hé! Monsieur, qui vous demande rien? de quoi vous effarouchez-vous?

M. SIMON.

De quoi je m'effarouche, Madame!

LISETTE.

Allez, Monſieur, qu'il vous ſuffiſe que Madame joue. Les joueuſes ont des reſſources inépuiſables, & les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne ſont pas toujours celles qui en dépenſent le moins.

M. SIMON.

Pour moi, je n'en ſaurois donner, car je n'en ai point.

LISETTE, *à part.*

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGÉLIQUE.

Allez, Monſieur, ne vous mêlez de rien que de me laiſſer faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon cabinet, & ſonger à prendre toutes les meſures imaginables, pour vous donner la ſatisfaction de demeurer au logis ſans m'y ennuyer.

SCENE VII.

M. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

Quelle complaiſance! Vous êtes bienheureux d'avoir une femme ſi bonne & ſi judicieuſe.

M. SIMON.

Je paierai bien cher cette complaiſance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh! point du tout; elle eſt bien revenue de la bagatelle.

M. SIMON.

Il faut en eſſayer, Liſette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans ſon tort.

LISETTE.

Oh! pour cela, Monſieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde.

ANGÉLIQUE, *derriere le théâtre.*
Lifette !

LISETTE.

Madame m'appelle ; adieu, Monfieur, tenez-vous en joie, vous avez bien fujet d'y être.

SCENE VIII.

M. SIMON, *feul.*

Hom ! je ne fais comment tout cela tournera ; mais un honnête-homme eft bien embarraffé quand il eft amoureux, & qu'il a des mefures à prendre avec fa femme.

SCENE IX.

M. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Monſieur, que je vous trouve à propos!

M. SIMON.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter?

M. SIMON.

Non, non, parle; cette ſalle eſt grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vu Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de votre part?

M. SIMON.

Non vraiment. Je ne précipite rien, moi, & je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais, férieufement, Monfieur, en êtes-vous bien amoureux?

M. SIMON.

Plus que je ne faurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine?

M. SIMON.

Comment! renoncer à la voir! qu'y a-t-il donc? qu'eft-il arrivé?

FRONTIN.

Ah! que vous aimez cette femme-là, Monfieur. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

M. SIMON.

Mais à qui en as-tu?

FRONTIN.

Vous ne fauriez croire combien je fuis dans vos intérêts.

M. SIMON.

Je t'en eftime davantage, mais...?

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté, que de vous voir amoureux de cette force-là.

M. SIMON.

Tu me ferois perdre patience. Ne veux-tu pas t'expliquer?

FRONTIN.

Araminte, Monſieur. . . . .

M. SIMON.

Hé bien! Araminte?

FRONTIN.

Elle eſt dans une ſituation la plus fâcheuſe du monde.

M. SIMON.

Comment! quelle ſituation?

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire, & je ne ſais ſi je fais bien de vous en parler.

M. SIMON.

Oui, oui, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne ſoyez aſſez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle ſe trouve.

M. SIMON.

Quoi ? quel embarras ? Si je l'en retirerai ! oh ! je t'en réponds.

FRONTIN.

Ne voilà-t-il pas ! Oh bien ! Monſieur, puiſqu'il eſt ainſi, vous ne ſaurez rien.

M. SIMON.

Mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Non, Monſieur, il ne ſera pas dit que, parce qu'une femme vous eſtimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

M. SIMON.

A me ruiner ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

FRONTIN.

Cela ſignifie que la plupart des jolies femmes ruinent tous ceux qu'elles

eſtiment, Monſieur. C'eſt la regle.

M. SIMON.

C'eſt la regle !

FRONTIN.

Hé ! vraiment oui ; voudriez-vous qu'elles ruinaſſent ceux qu'elles n'eſtiment point ? cela ſeroit bien mal-honnête.

M. SIMON.

Ah, ah ! & eſt-ce une néceſſité de ruiner quelqu'un ?

FRONTIN.

Oui vraiment, cela ne ſe peut pas autrement même. C'eſt une choſe inconcevable que les dépenſes prodigieuſes qu'Araminte fait tous les jours, ſans réflexion, ſans conduite. Elle s'endette de tous côtés, les Marchands crient pour être payés ; ſi cela vient aux oreilles du mari, c'eſt une femme perdue : & pour ſe mettre à couvert de ſes emportemens, elle eſt dans la réſolution de s'aller jetter dans un Couvent, & de n'en ſortir de ſa vie.

M. SIMON.

Dans un Couvent, Frontin !

FRONTIN.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme eſt embarraſſée, & qu'elle ne ſait comment ſortir d'affaire, elle a toujours recours au Couvent; c'eſt encore une regle.

M. SIMON.

Mais voilà une réſolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en réponds; elle m'a méme dit de lui mener un carroſſe, pour y aller tout de ce pas; elle ne veut dire adieu à perſonne.

M. SIMON.

Comment, tout de ce pas! il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh! Monſieur, cela eſt bien difficile; elle doit plus de mille écus, afin que vous le ſachiez.

M. SIMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Oui vraiment, mille écus, valant trois-mille-deux-cent-cinquante livres. Hé ! croyez-moi, laiſſez-la faire, ne mettez point là votre argent, prenez une bonne réſolution de ne la jamais voir.

M. SIMON.

De ne la jamais voir !

FRONTIN.

Oui; vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

M. SIMON.

Je ne l'aime pas ! J'en perdrois l'eſprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité ! perdre l'eſprit, ou donner trois-mille-deux-cent-cinquante livres !

M. SIMON.

Cela eſt chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez, l'eſprit eſt une belle choſe. Adieu, Monſieur, je vais chercher un carroſſe.

M. SIMON.

Attends, Frontin.

FRONTIN.

Ah! que je connoîs de gens à Paris qui voudroient avoir une occaſion comme celle-ci! mais je ne leur en parlerai point. Je ſuis trop de vos amis, pour ne vous pas laiſſer la préférence . . . . Je vais chercher un carroſſe.

M. SIMON.

Attends-moi là, te dis-je, je vais prendre dans mon cabinet un billet payable au porteur que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment, vous-même! Ah! fi, Monſieur, où eſt la politeſſe, de ne ſavoir pas épargner à une femme la confuſion de vous avoir obligation en face? vous la feriez mourir de chagrin.

M. SIMON.

Hé bien! ... Mais, connoîs-tu les gens à qui elle doit?

FRONTIN.

Si je les connoîs !

M. SIMON.

Mene-moi chez eux, je les paierai ſans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela eſt fort bien imaginé.

M. SIMON.

Cela ſera aſſez galant, oui.

FRONTIN.

Aſſurément, il n'y a qu'un petit inconvénient qui s'y rencontre.

M. SIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Ce ſont des gens à qui Madame votre femme doit auſſi de l'argent ; il ne ſeroit pas dans la bienſéance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les ſiennes.

M. SIMON.

Malpeſte ! tu as raiſon ; elle le ſauroit peut-être.

FRONTIN.

Je ſuis prudent, comme vous voyez.

M. SIMON.

Comment ferons-nous donc?

FRONTIN.

Mais, il me ſemble que vous, me donnant le billet, & moi, promettant de vous en faire tenir compte.....

M. SIMON.

Mais, Frontin....

FRONTIN.

Qu'eſt-ce à dire, mais? Ne craignez-vous point que je vous friponne votre billet?

M. SIMON.

Je ne te dis pas cela, mais enfin....

FRONTIN.

Parbleu! Monſieur, je n'y entends point de fineſſe; puiſque vous faites tant de façons, je vous baiſe les mains, je ſuis votre ſerviteur.... Je m'en vais chercher un carroſſe.

M. SIMON.

Que tu as l'eſprit mal tourné! Je

vais chercher le billet; viens-t-en le prendre.

FRONTIN.

Oh! diable, vous faites-là un grand effort! Monſieur eſt amoureux à perdre l'eſprit, on veut le conſerver dans ſon bon-ſens, il en eſt quitte pour mille écus....

M. SIMON.

Voici quelqu'un : veux-tu te taire, & me ſuivre?

FRONTIN.

Tout-à-l'heure ; je vais vous joindre.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER.

AH ! mon pauvre Frontin, je ſuis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Liſette s'eſt aviſée de parler à ſa Maitreſſe, & à Araminte, de la paſſion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Et dans la vue de me faire plaiſir, elles veulent, malgré que j'en aie, propoſer la choſe à ſon pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable ; vous

voilà gâté; on ira aux enquêtes, & la réputation de Monſieur Janot fera tort à Monſieur le Chevalier, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Ah! ne plaiſante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaiſante point; cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté ſur les ſoins de Liſette, ſur la tendreſſe de Mariane; & je me propoſois de terminer la choſe par un enlevement, pour faire conſentir le pere au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la choſe, & il n'y avoit point d'autre biais que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment; mais, quel parti prendre?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pu faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais, il faut pour cela de l'argent comptant; je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh! je vous en prêterai, moi, qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques Orfévres de ma connoissance; & avec le diamant dont je suis nanti, je ne m'embarrasse pas de trouver deux-cents pistoles en un quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais, il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, & allez m'attendre à l'Auberge.

LE CHEVALIER.

Mais.....

FRONTIN.

Mais, allez m'attendre, vous dis-je. Pour être héritier de vos vieilles pratiques, il n'y a rien que je ne ſois capable de faire.

Fin du quatrieme. Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

MA pauvre Lisette, je n'en puis plus, je ne saurois me soutenir, je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous ?

MARIANE.

Mon pere est là-dedans avec Araminte & ma Belle-mere, je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est-là ce qui vous rend si interdite ?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec Monſieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler? tant-pis, on ſe preſſe trop.

MARIANE.

Oh! point, point, Liſette; je ſuis ſortie pour les laiſſer dire: je voudrois déja que cela fût fini.

LISETTE.

Cela eſt trop précipité, vous dis-je; rentrez dans le cabinet pour rompre la converſation.

MARIANE.

Ma chere enfant, je n'en ai pas la force; je ne me connoîs plus, & je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'eſt que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh! pour cela non. Mais, ſi je ſuis ſi tremblante, pendant qu'on en par-

le, comment ſerai-je donc quand on me mariera tout de bon ?

LISETTE.

On vous raſſurera, ne vous mettez pas en peine. Mais, ſi vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que votre pere ne reçoive mal la propoſition.

MARIANE.

C'eſt cette crainte-là, je penſe, qui me met ſi hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle. Nous avons depuis tantôt raiſonné Frontin & moi, & nous avons trouvé un moyen ſûr pour vous marier, quand votre pere ne le voudroit pas ?

MARIANE.

Eſt-il poſſible ?

LISETTE.

Oui; mais, il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais, ce moyen eſt-il infaillible ?

LISETTE.

Je vous en réponds, cela dépendra de vous. Et vous n'y mettrez point d'obſtacle, peut-être ?

MARIANE.

Non, je t'en aſſûre. Oh ! je m'en vais donc vîte les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, & dites tout bas à Madame que j'ai quelque choſe de conſéquence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoyer, laiſſe-moi faire.

SCENE II.

LISETTE, *ſeule.*

LA pauvre petite perſonne ! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Hé ! que ne font point de jeunes filles, pour être mariées ! Oh ! pour moi, je crois, Dieu me pardonne, qu'il y

a un âge où elles ne pensent qu'à cela, & il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCENE III.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

HÉ bien ! ma chere enfant, comment a-t-on reçu la restitution ?

LISETTE.

Le mieux du monde ; cela se reçoit-il autrement ? il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

M. GRIFFARD.

Sait-elle que c'est moi qui....

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque légere idée.

M. GRIFFARD.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien ! elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre-doux, qui m'a fait rengaîner mon compliment. Il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

SCENE IV.

M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. GRIFFARD.

CE n'est pas une petite fortune, Madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGÉLIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sédentaire, Monsieur.

M. GRIFFARD.

Madame.....

LISETTE.

Voilà votre chapeau par terre, prenez garde.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes, de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaiſir, je vous aſſûre.

M. GRIFFARD.

Ah! Madame.....

LISETTE.

Vous marchez ſur vos gants, Monſieur.

ANGÉLIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

M. GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, Madame, ſi j'oſois vous parler de même.....

ANGÉLIQUE.

Je vous ſoupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois, ſi j'en étois bien perſuadée.

M. GRIFFARD.

Oh ! pour cela, Madame, je ne prétends pas que vous m'en ayez obligation.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez, vous avez de l'eſprit, vous donnez un tour galant & délicat à ce que vous faites; mais, ſi vous voulez qu'on vous en ſache bon gré, il faut me laiſſer toujours dans l'incertitude.

M. GRIFFARD.

Oh ! Madame, je vous réponds de....

ANGÉLIQUE.

Je ne ſuis que trop pénétrante, je vous l'avoue ; mais, on ferme quelquefois les yeux, pour ne pas rompre avec ſes amis : une parfaite connoiſſance de la vérité me mettroit ſérieuſement en colere.

M. GRIFFARD.

Il eſt conſtant, Madame, que.....

ANGÉLIQUE.

N'uſons pas cette converſation, de grâce. Il me fâche ſeulement de pen-

ser à ces sortes de choses; passez là-dedans, je vous prie : j'ai quelques ordres à donner à Lisette; vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

QUEL animal ! Il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voilà un mortel bien payé de ses deux-cents pistoles !

ANGÉLIQUE.

Que me veux-tu ? Qu'as-tu à me dire ? Mon mari est là-dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez,

& voilà un billet de mille écus, que Monſieur lui a donné pour Araminte.

ANGÉLIQUE.

Le monſtre ! Mille écus ne lui font point de peine à ſacrifier pour une autre ; il me refuſeroit une piſtole.

LISETTE.

Nous vous vengeons aſſez bien de ſon avarice ; il ne faut pas ſe plaindre.

ANGÉLIQUE.

Mais comment toucher cet argent ? Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir ; il falloit que Frontin....

LISETTE.

Que cela ne vous embarraſſe point ; Madame Amelin négociera la choſe à merveille.

ANGÉLIQUE.

Il faut envoyer chez elle. Holà, Jaſmin !

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Vous ſavez où Madame Amelin demeure ?

JASMIN.

Celle qui eſt venue tantôt ici? Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Allez lui dire que je l'attends, & que j'ai affaire d'elle : qu'elle vienne au plus vîte.

LISETTE.

Avec tout cela, Madame, ce n'eſt pas une connoiſſance inutile que celle de cette Madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eu peine ſans elle, à nous défaire du diamant.

ANGÉLIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre. Mais je m'arrête ici trop long-tems, je vais les rejoindre. Quand Madame Amelin ſera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCENE VII.

LISETTE, M. JOSSE.

LISETTE.

C'EST de l'argent comptant, ou peu s'en faut. Mais que veut cet homme-là? Demandez-vous ici quelque choſe?

M. JOSSE.

Je voudrois bien parler à Monſieur Simon; on m'a dit là-bas, qu'il y étoit.

LISETTE.

Eſt-ce pour quelque affaire un peu longue, quelque Teſtament, quelque Inventaire? Nous en débarraſſerez-vous pour long-tems?

M. JOSSE.

C'eſt pour une choſe que je ne puis dire qu'à lui-même. Qu'on l'avertiſſe, je vous prie.

LISETTE.

Je vais le lui dire ; vous n'avez qu'à attendre.

SCENE VIII.

M. JOSSE, *ſeul.*

VOILA une Soubrette qui me paroît bien alerte ; & elle pourroit bien, ſi je ne me trompe, avoir quelque part à la viſite que je viens rendre à Monſieur le Notaire.

SCENE IX.

M. SIMON, M. JOSSE.

M. SIMON.

AH, ah ! c'eſt Monſieur Joſſe ! Hé ! qui vous amene ici, mon voiſin ?

M. JOSSE.

Monſieur, voilà un diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait ſemblable à celui que vous avez fait recommander. Voyez.

M. SIMON.

C'eſt juſtement le mien, Monſieur Joſſe. Qui vous l'a apporté ? il falloit retenir ces gens-là.

M. JOSSE.

C'eſt un garçon que je connoîs ; qui me connoît auſſi ; & je n'ai même gardé la bague, que ſous prétexte de la faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confreres, que j'ai dit qui ſe connoiſſoit en pierreries

mieux que moi. Il ne faut effaroucher perſonne.

M. SIMON.

Hé! qui eſt-il, s'il vous plaît, Monſieur Joſſe, cet honnête garçon que vous connoiſſez?

M. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine: nous avons la bague; il reviendra.

M. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un Commiſſaire de mes amis; vous n'aurez qu'à nous envoyer avertir.

SCENE X.

M. SIMON, M. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN, *à M. Joſſe.*

Ah! vous voilà? Je viens de repaſſer chez vous. Que faites-vous donc ici, Monſieur Joſſe?

M. JOSSE.

Je faiſois voir à Monſieur ce diamant que vous venez d'apporter chez moi.

M. SIMON.

Quoi ! c'eſt-là celui qui ...

FRONTIN.

Oui ! vous vous mettez dans le goût de la pierrerie. Ah ! je vous en félicite; je vois bien ce que cela ſignifie.

M. SIMON.

Où as-tu pris cela ?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarraſſe point, je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

M. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendart !

FRONTIN.

Comment donc, pendart ! Eſt-ce vous, ou moi, qu'on apoſtrophe, Monſieur Joſſe ?

M. JOSSE.

A votre avis, que vous en ſemble ?

FRONTIN.

Moi! par ma foi, je ne ſais qu'en dire.

M. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infâme!

FRONTIN.

Qu'eſt-ce à dire, un vol? Ho!... que... écoutez... Hé! fi, Monſieur, je n'aime point ces plaiſanteries-là, je vous en avertis. Que diable! ſi le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne ſuis pas embarraſſé de m'en défaire.

M. SIMON.

Oh! tu n'auras pas cette peine-là, ſur mon honneur. Mon cher Monſieur Joſſe, vous pouvez me laiſſer la bague; je paſſerai chez vous, & je reconnoîtrai votre exactitude.

M. JOSSE.

Je vous baiſe les mains, Monſieur.

FRONTIN.

Monſieur, Monſieur Joſſe, oh diable! je n'entends point de raillerie, c'eſt à vous que...

SCENE XI.

M. SIMON, FRONTIN.

M. SIMON.

OH ! ne penſe pas m'échapper, nous avons d'autres comptes encore à vuider enſemble.

FRONTIN.

Monſieur, commençons par vuider celui-là ; rendez-moi la bague, ou, la peſte m'étouffe ! je ferai beau bruit ; & . . . ſi . . .

M. SIMON.

Là, raſſûre-toi, ne t'effraie point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

M. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point ! mais j'en ferai, moi.

M. SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi, je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables !

M. SIMON.

Parlons doucement : comment eſt-elle à toi ? d'où vient-elle ? qui te l'a donnée ?

FRONTIN.

Un Gentilhomme de mes amis.

M. SIMON.

Que tu appelles ?

FRONTIN.

Monſieur Janot ; connoiſſez-vous cela ?

M. SIMON.

Tu es un effronté maraud ! tu as vôlé ce diamant à ma femme, & c'eſt celui qu'elle perdit il y a ſix ſemaines.

FRONTIN, *à part.*

Du diable ! Monſieur Janot auroit-il fait ce tour-là ?

M. SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne ſe peut pas. J'étois tantôt avec lui . . . chez ſa mere . . . cela ne ſe peut pas, encore une fois.

M. SIMON.

Cela eſt; je te ferai pendre, ſi tu diſputes.

FRONTIN.

Je n'y comprends rien.

M. SIMON.

Venons à préſent au reſte.

FRONTIN.

Monſieur, encore un petit mot ſans nous emporter; ou j'ai perdu l'eſprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous-même. Je ne l'ai pas perdu, moi, aſſurément. *Ergò* ...

M. SIMON.

Oui, je l'ai perdu, moi, de t'avoir tantôt ſottement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh! pour cela, Monſieur, je me ſuis fort loyalement acquitté de la commiſſion.

M. SIMON.

Tu es un fripon, paſſé maître.

FRONTIN.

Monſieur . . .

M. SIMON.

Je ne te connoiſſois pas encore.

FRONTIN.

N'embrouillons point l'affaire de la bague.

M. SIMON.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

M. SIMON.

Araminte eſt là-dedans, tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Il faut me le rendre tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le billet, & vous avez la bague.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Oh ! tu me le rendras, ou je t'étranglerai, aſſurément.

FRONTIN.

Au ſecours, miſéricorde !

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, M. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, M. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

ANGÉLIQUE.

Qui te fait crier de la ſorte ?

FRONTIN.

Monſieur votre mari, Madame, qui a la fievre chaude.

M. SIMON.

Bourreau !

MARIANE.

Mon pere !

FRONTIN.

Et une fievre chaude intéreſſée même. Il me dérobe une bague.

ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

M. SIMON.

Cela veut dire que votre diamant eſt retrouvé, ma femme.

ANGÉLIQUE.

Mon diamant!

M. SIMON.

C'eſt ce coquin-là qui l'avoit vôlé.

ARAMINTE.

Frontin, lui?

M. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi! moi! Vous voyez bien le tranſport au cerveau! il n'y a rien de plus clair.

M. SIMON.

Miſérable!

FRONTIN.

La, la, la, la.

M. GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN.

Si l'on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

M. SIMON.

Coquin ! Monsieur le Commissaire, il faut pendre ce fripon là.

M. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma Charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu ? quel dommage !

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGÉLIQUE.

Mais qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites ?

M. SIMON.

Le diamant que voilà, vraiment : me prenez-vous pour un visionnaire ? Il est allé pour le vendre, j'avois fait

courir des billets, comme vous ſavez, l'Orfévre eſt venu m'avertir. Vous n'aurez point de peine à le reconnoître. Voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y de l'apparence à tout ce qu'il dit, & je ſais le contraire.

ANGÉLIQUE, *bas à Liſette.*

Liſette?

LISETTE, *bas à Angélique.*

Ce l'eſt, Madame; il y a là quelque choſe que je ne comprends point.

M. SIMON.

Hé bien! ai-je tort? qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi; vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah! vivat! j'ai gagné ma cauſe: allons, Monſieur le Commiſſaire, faites le dû de votre Charge, faites rendre à Frontin ce qui lui appartient; vous êtes fort pour les reſtitutions, vous.

M. GRIFFARD.

Ouais !

M. SIMON.

Oh bien ! quoi que vous en difiez, je m'en croirai plutôt qu'un autre, & je ne me deffaifirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puifqu'il eft ainfi, moi, je vais faire venir la perfonne à qui il appartient; s'il eft écrit qu'il fera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à fon vrai maître.

SCENE XIII.

M. SIMON, M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, ARAMINTE, Madame AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

Madame AMELIN.

UN de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, Madame;

je ſuis accourue tout au plus vîte.

FRONTIN.

Oh parbleu ! il y a de la fatalité dans tout ceci ; & vous venez tout à propos pour défendre vos droits, Madame Amelin.

Madame AMELIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une bague, elle eſt entre les mains de Monſieur, faites-vous la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'un autre.

Madame AMELIN.

Elle eſt entre les mains de Monſieur ! Le Ciel en ſoit loué, je ne ſuis pas malheureuſe ; & Monſieur eſt trop honnête-homme pour vouloir la retenir.

M. SIMON.

Quoi ! vous me ſoutiendrez que ce diamant vous appartient, Madame ?

Madame AMELIN.

Non, Monſieur; le Ciel m'en préſerve.

LISETTE.

Madame Amelin?

Madame AMELIN.

J'ai ſeulement donné ce matin ſix-cents écus deſſus à Mademoiſelle Liſette, Monſieur.

FRONTIN, *à part.*

Oh! pour celui-là, je ne m'y attendois pas; je ne ſuis qu'une bête.

M. SIMON.

'A Liſette, ſix-cents écus?

Madame AMELIN.

Oui, Monſieur; la voilà qui peut vous le dire?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien à dire; on vous croira de reſte.

Madame AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent, j'ai été bien-aiſe de lui faire plaiſir.

FRONTIN.

Voilà une maudite bague qui caufera quelque révolution.

M. SIMON.

Hé bien ! Madame, que me direz-vous pour excufer une conduite fi blâmable, dont il faut malheureufement que nos meilleurs amis foient les témoins ? Ne rougiffez-vous point.....

ANGÉLIQUE.

Moi ! Je rougis de vos manieres, Monfieur, & j'ai honte pour vous, que l'excès de votre avarice me réduife à mettre en gage mes pierreries ; vous m'auriez épargné cette confufion, en me donnant ce billet de mille écus, dont vous avez fait préfent à Madame.

M. SIMON.

Je fuis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidèlement, comme vous voyez.

M. GRIFFARD.

Comment donc, quoi ! qu'entends-je ? ma femme a reçu un préſent de mille écus ?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colere ; Monſieur ; je ne l'ai pris, je vous aſſûre, que pour vous dédommager des deux-cents louis que vous avez envoyés tantôt à Madame.

M. GRIFFARD.

On ſe moquoit de moi, j'ai ce que je mérite.

M. SIMON.

Vous avez accepté deux-cents louis de Monſieur le Commiſſaire, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je ſavois bien que vous les rendriez à ſa femme, Monſieur.

FRONTIN.

La belle choſe que la prévoyance !

Madame AMELIN.

Voilà bien du tintamarre, à ce qu'il me ſemble ; mais, mes ſix-cents écus.

ſera-ce auſſi Monſieur qui me les rendra, Madame?

M. SIMON

Vos ſix-cents écus, moi?

ANGÉLIQUE.

Oh cà! mon fils, point de rancune; payez Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des mille écus: ne ſuis-je pas bonne perſonne?

M. SIMON.

Madame, Madame, vous allez faire un bon conte de cette aventure; mais.....

LISETTE.

Ma foi, vous n'avez qu'à charier droit, ſi vous ne voulez pas qu'on la ſache.

M. SIMON.

J'enrage: Je crève, & je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Liſette? Voici Monſieur le Chevalier.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, ARAMINTE, MARIANE, Madame AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MADAME, je viens vous dire que.....

Madame AMELIN.

Ah, te voilà donc, bon vaurien! je t'attendois pour te régaler : tu viens m'amuſer avec des contes, & tu me fais de belles affaires, vraiment!

LE CHEVALIER.

Madame!

MARIANE.

Elle lui parle bien familierement, Liſette.

FRONTIN.

Monſieur Janot aura auſſi ſon fait. La maudite bague!

ARAMINTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Madame AMELIN.

Ce que cela ſignifie ? Vous voyez bien ce petit garnement-là, c'eſt mon fils, Madame, afin que vous le ſachiez.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Monſieur le Chevalier...

Madame AMELIN.

C'eſt Janot, Madame, dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGÉLIQUE.

Monſieur le Chevalier, Janot...,

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne ſe peut pas.

Madame AMELIN.

Qu'eſt-ce à dire ? cela ne ſe peut pas. Oſeras-tu dire le contraire, réponds ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous ré-

ponde ? vous avez voulu me perdre, & vous réuſſiſſez à merveille.

Madame AMELIN.

Vraiment oui, te perdre, voilà de beaux myſteres ! Tu ſeras peut-être cauſe que je perdrai ſix-cents écus, toi, & tu crois que je ſonge à des balivernes !

ANGÉLIQUE.

Vous êtes le fils de Madame Amelin ?

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir.

ANGÉLIQUE.

Par où méritoit-elle, Monſieur Janot, que vous vouluſſiez la tromper ?

Madame AMELIN.

Comment donc la tromper ! Tredame, Monſieur Janot, puiſque Monſieur Janot y a, aura, quand je le voudrai, une bonne Charge de vingt-

mille écus que je lui mettrai ſur la tête.

ANGÉLIQUE.

Vingt-mille écus, Madame Amelin?

Madame AMELIN.

Oui, Madame vingt-mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnés encore.

FRONTIN.

Comment diable!

ANGÉLIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt-mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous aſſûre.

LISETTE.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets de trouver les moyens de faire conſentir votre pere à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame !

ARAMINTE.

Trouve donc auſſi le ſecret de faire ma paix avec mon mari.

ANGÉLIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi, nous ſommes plus heureux que ſages.

LISETTE.

Hors les maris, tout le monde ſort toujours bien d'intrigue. Par ma foi, ſi les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépenſent pour leurs Maitreſſes, ils feroient mieux leur compte de toutes manieres.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE TUTEUR,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois le 13 Juillet 1695.

ACTEURS.

Monſieur BERNARD, Tuteur d'Angélique.

LE CHEVALIER, Oncle d'Angélique.

DORANTE, Amant d'Angélique ; & cru Peintre chez M. Bernard.

L'OLIVE, Valet de Dorante, & Jardinier de M. Bernard.

ANGÉLIQUE, Niece du Chevalier.

LISETTE, ſa Suivante.

LUCAS, Fermier de M. Bernard.

MATURINE.

La Scene eſt dans la Maiſon de Campagne de M. Bernard.

LE TUTEUR,

COMÈDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, *ſeul, tenant un papier à la main.*

TATIGUÉ! que c'eſt grand dommage que je ne connoiſſe ni A ni B. Gros & grand comme je ſis, c'eſt une honte que je ne ſache pas encore lire. Ah! que j'aurois de plaiſir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver! Il faut que ce ſoit queuque choſe de biau; car il étoit bien emmailloté : cachets par ici, cachets par y-là.... Si c'étoit queuque bon contrat, queuque bonne lettre de change; que ſait-on? La forteune viant par

fois en dormant; alle m'en veut peut-être. Pourquoi non? je ne ſerois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand Seigneur; ça ſe voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours: & ſi, parſonne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un biau carroſſe, qu'eſt-ce qui croiroit que j'ai été payſan? je ne m'en ſouviendrois peut-être pas moi-même.

SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

QUE fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promene, Mademoiſelle Liſette. Comme j'avons ſoupé de bonne heure, en attendant qu'il ſoit tout-à-fait nuit, je ſuis bian-aiſe de faire un peu digeſtion.

LISETTE.

Mais, tu parlois tout ſeul, je penſe?

LUCAS.

C'eſt que je ſongeois à faire forteune : je ne ſis pas un ſot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le crois bien ; tu as la phyſionomie d'avoir de l'eſprit.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé ; mais, je ne ſais pas lire, c'eſt ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu as raiſon, cela eſt chagrinant ; mais cela n'eſt pas trop néceſſaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué ! ſi fait ; & j'en aurois bon beſoin à l'heure qu'il eſt.

LISETTE.

Comment donc, Lucas ?

LUCAS.

Acoutez, je ſommes pour être mariés enſemble ; car Monſieur Bernard notre maître dit qu'il le veut, je le veux bian itou. Quand vous ne le voudriais

pas, vous, je ſommes deux contre un, à la pluralité des voix je ſerons mari & femme, ne vous en déplaiſe.

LISETTE.

C'eſt une choſe ſûre; mais enfin que les choſes ſe faſſent de bonne grâce, & que je le veuille bien auſſi, c'eſt pour cela que tu veux faire fortune?

LUCAS.

Tout juſtement, vous l'avez deviné. J'aime à être riche, moi; il m'eſt avis que ça eſt bian commode, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Tu as raiſon.

LUCAS.

Oh! bian donc, comme je partagerons notre forteune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je vians de trouver.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LUCAS.

Motus, au moins.

LISETTE.

Eſt-ce quelque diamant ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourſe pleine d'or ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc ?

LUCAS.

Un papier ?

LISETTE.

Quel papier.

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion, c'eſt tout dire, le voilà. Tenez, il fait encore un tantinet jour, vous ſavez lire, voyez ce que c'eſt, car je n'y entends goute, oui ; mais morgué ! liſez donc tout haut, point de trahiſon, au moins.

LISETTE *lit.*

Madame votre mere eſt venue me trou-

ver : vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes, le sujet qui vous y retient, & les moyens qu'il y a de vous rendre service. Je suivrai de près le valet-de-chambre qui vous porte ma lettre : tâchez de plaire, puisque vous l'avez entrepris, & comptez qu'on épargnera rien pour vous rendre heureux.

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon ! c'eſt l'oncle d'Angélique.

LUCAS.

Il n'y a morgué ! pas là de quoi faire forteune. Mais, tatigué ! que les gens ſont ſots d'empaqueter ſi bien ſi peu de choſe !

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier ?

LUCAS.

Auprès de la petite porte du jardin : je n'aurois pargué ! pas pris la peine de le ramaſſer, ſi j'euſſe cru que c'eût été ſi peu de choſe. Vous en ferez votre profit, je vous le bâille.

LISETTE.

Où vas-tu ſi vîte ?

LUCAS.

Je n'ai pas le tems de m'amuſer, je m'en cours dire à Monſieur Bernard queuque choſe que j'ai vu ; car je li dis tout, comme vous ſavez, c'eſt ce qui fait que je ſommes ſi bons amis.

SCENE III.

LISETTE, *ſeule.*

UNE lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adreſſe point à ſa niece ! quelle autre correſpondance peut-il avoir en ce pays-ci ? Ah ! vous voilà le plus à propos du monde.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

As-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir ?

LISETTE.

Cela se pourroit bien ; connoissez-vous l'écriture de votre oncle ?

ANGÉLIQUE.

De mon oncle le Chevalier ? oui, Lisette.

LISETTE.

En est-ce là, voyez.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, cette lettre est de lui ; donne. A qui s'adresse-t-elle ? où l'as-tu trouvée ? qui te l'a rendue ?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hasard qu'elle est entre mes mains ; je ne sais ce qu'elle signifie : mais le

cœur

cœur me dit quelque chose de bon, & je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGÉLIQUE.

Non, Lisette; je suis née malheureuse, & je ne sache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fond, qu'est-ce qui vous manque? ce ne sont pas les soupirans, j'imagine. Vous n'en avez que trop, peut-être, & je ne sais pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognitò*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre, & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours . . .

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent; je m'y connois: ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Que tu es extravagante, Liſette, avec tes idées !

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le tems d'éclaircir mes doutes, & ſelon toutes les apparences nous ne retournerons pas ſi-tôt à Paris. Ce biſarre Monſieur Bernard, que votre pere en mourant s'aviſa pour nos péchés de nommer votre Tuteur en dépit de toute la famille, a ſes raiſons pour demeurer ici; & ſous prétexte d'embellir ſa maiſon de campagne, de faire peindre ſes appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient reléguées depuis ſix mois dans le fond d'un Village, où il y a plus de cinq mois & trois ſemaines que je m'ennuie.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere Liſette.

LISETTE.

J'entends. Vous vous ennuyez auſſi, & de plus d'une maniere, même. L'état de fille vous déplaît autant que

le Village, & franchement vous avez raiſon ; c'eſt une choſe ennuyeuſe. Mais enfin ce qui ſe trouve à Paris, ſe trouve en Province, il y a des épouſeurs par tout pays ; & ſi par haſard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois, moi, de faire paſſer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGÉLIQUE.

Hé ! que me ſerviroit-il, qu'on m'aimât, & même de faire un choix ? les injuſtes caprices de mon Tuteur, qui refuſe touts les partis qui ſe préſentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie ! votre Tuteur ne fait ce qu'il veut : ne ſavez-vous pas ce qu'il vous faut ? Il ne vous le donne point, c'eſt à vous de le prendre.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que me conſeilles-tu ? Les mauvaiſes manieres qu'il a pour moi ne me feront jamais ſortir des égards que je me dois à moi-même ; & quelque paſſion que je puiſſe avoir, elle ſera

toujours ſoumiſe à la raiſon & à la bienſéance.

LISETTE.

Et avec ces beaux ſentiments-là, vous mourrez vieille fille, cela eſt cruel : Monſieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écartera tous les prétendants ; car enfin il n'a point eu juſqu'ici de bonnes raiſons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGÉLIQUE.

C'étoient des partis fort convenables, Liſette.

LISETTE.

Oui : mais cependant pourquoi a-t-il refuſé ce jeune Conſeiller? parce qu'il eſt ignorant, dit-il : la grande merveille ! Hé, mort de ma vie ! ſi pour être de robe il falloit abſolument être habile homme, la plupart des Charges ſeroient à vendre.

ANGÉLIQUE.

Tu as raiſon. Hé ! qu'ai-je affaire auſſi que mon mari ſoit ſavant, Liſette ?

LISETTE.

Bon ! c'eſt quelque choſe de bien néceſſaire pour le mariage que de la ſcience : & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple ; on dit qu'il ſait du latin, celui-là ; du grec ; que ſais-je, moi ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGÉLIQUE.

Oh ! cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avoue.

LISETTE.

Ni à moi non plus, & cependant je vous aurois toujours conſeillé de le prendre en attendant mieux ; mais le mauvais Tuteur l'a-t-il voulu ? Il dit que c'eſt un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, & qui ne ſonge point à ſon Régiment. Le Conſeiller en ſait trop peu pour un Magiſtrat, le Colonel en ſait trop pour un homme d'épée. Ne voilà-t-il pas de bonnes chiennes de raiſons ?

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choſes....

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juſte. Et

comment a-t-il reçu la demande que lui fit, il y a quelque tems, la mere de ce riche Marquis, dont les terres font fi proches d'ici?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai jamais vu ce Marquis, j'en ai ouï dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connoîs pas non plus que vous, & cependant je m'intéreffois pour lui, parce que Madame fa mere eft fi bonne perfonne, outre qu'il eft prefque toujours à la Cour; & l'air de ce pays-là nous conviendroit affez, à ce qu'il me femble.

ANGÉLIQUE.

Je ne faurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avoue.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raifon; ce Marquis, dit-il, eft trop honnête-homme. Il eft franc, généreux, bon ami, fincere. C'eft un Courtifan qui ne fait pas fon métier; Monfieur Bernard veut que tout le monde excelle com-

me lui, dans ce qu'il ſe mêle de faire.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, qu'on excelle comme lui! que veux-tu dire?

LISETTE.

Quoi! vous ne voyez pas comme moi que ſa conduite eſt admirable?

ANGÉLIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il eſt votre Tuteur, il vous refuſe à tout le monde, il vous garde pour lui, peut-être. N'eſt-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille?

ANGÉLIQUE.

Si je croyois qu'il eût cette penſée, il n'y a rien au monde que je ne fuſſe capable de faire, plutôt que d'être expoſée....

LISETTE.

Paix, taiſez-vous; voici ſon eſpion:

il ne faut rien dire devant ce maraud-là.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OH ! palſangué je vous trouve bian à point. Réjouïſſez-vous , Mademoiſelle, vous ne ſerez plus ſi fâchée.

ANGÉLIQUE.

Comment !

LUCAS.

Réjouïſſez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre ; vous ſerez mariée à la fin.

ANGÉLIQUE, *à Liſette.*

Tes conjectures n'étoient pas juſtes, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Elle ſera mariée ! qui te l'a dit ?

LUCAS.

Morgué ! je le ſais bian, il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci, & ſti-là qui la prend n'en aura pas le démenti ; car j'y ons regardé.

ANGÉLIQUE.

Explique-toi donc ! quel homme eſt-ce ?

LUCAS.

Oh ! palſangué, c'eſt une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme, peut-être ?

LUCAS.

Un jeune homme ! fi ! Eſt-ce que ce ſeroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'à c't'heure ?

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce quelque perſonne de qualité ?

LUCAS.

De qualité ! Dieu vous en garde. Ils avont toujours queuque ménage en Ville les gens de qualité, & ils en ſont plus ſoigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce point quelque Financier ?

LUCAS.

Un Financier ! elle ſeroit bian lotie : aujourd'hui Madame, & demain rian, peut-être.

ANGÉLIQUE.

Hé ! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué ! comme vous gobez ça. Je ſis un porteux de bonnes nouvelles, moi, n'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Hé ! de par tous les diantres, acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Eſt-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh ! pour ſti-là je vous en réponds. Hé, pargué ! tenez, v'là Monſieur ; qu'il vous le diſe lui-même.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUCAS, M. BERNARD.

M. BERNARD.

OH! c'eſt vous que je cherche, Angélique : j'allois monter à votre appartement, & je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer ici.

ANGÉLIQUE.

Souhaitez-vous quelque choſe de moi?

M. BERNARD.

Oui; depuis le ſouper on m'a appris des choſes qui ont achevé de me faire prendre des réſolutions dont vous ſerez bien-aiſe, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

M. BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déjà demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'eſt pour moi, ni ſurprenante, ni agréable.

LISETTE.

Oh! cette fois-ci ne ſera pas comme les autres, & de la maniere dont Monſieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. BERNARD.

Les meilleures du monde, Liſette. Tu ſais combien j'ai pris de ſoin pour ſon éducation ?

LISETTE.

Cela eſt vrai.

ANGÉLIQUE.

Je vous en ſuis bien redevable.

M. BERNARD.

Depuis la mort de ſes parens, je n'ai épargné aucune choſe pour la rendre une perſonne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très-bien réuſſi,

M. BERNARD.

Il me ſemble qu'il ne manque plus à l'accompliſſement de mon ouvrage, que de la voir heureuſement mariée.

LISETTE.

Vous avez raiſon, il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. BERNARD.

J'ai peut-étre, ſelon ſon gré, un peu trop différé de le faire; & entre nous, Liſette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGÉLIQUE.

Moi, Monſieur!

LISETTE.

Oh! pour cela oui, je vous l'avoue; nous en murmurions tout-à-l'heure encore.

ANGÉLIQUE.

Tu perds l'eſprit, Liſette.

LISETTE.

Vous rougiſſez : voilà une pudeur bien placée! Hé! allez, allez, en fait de mariage, les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

M. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses intérêts ſont bien entre vos mains.

M. BERNARD.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier inceſſamment ; & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des deſſeins contre ſon honneur.

ANGÉLIQUE.

Hé ! quels deſſeins, Monſieur ?

M. BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGÉLIQUE.

Nous enlever !

M. BERNARD.

Oui ; mais. . . .

LISETTE.

Au remede, Monſieur, vîte, au remede ; on ne peut trop ſe hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaiſes intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'eſt auſſi le parti que je prends.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon eſprit.

M. BERNARD.

Et pour la dérober aux perſécutions & aux pourſuites d'une foule de prétendants qui ne lui conviennent point, j'ai réſolu dès demain d'en faire ma femme; & j'ai pris pour cela....

ANGÉLIQUE.

Comment, Monſieur!

LISETTE, *bas.*

Mes conjectures n'étoient pas fauſſes.

M. BERNARD.

Plaît-il?

ANGÉLIQUE.

Vous avez fait deſſein, dites-vous?...

M. BERNARD.

De vous épouſer dès demain moi-même, & d'ôter ainſi tout eſpoir...

LISETTE, *bas.*

Oh! ſi c'eſt comme cela, qu'il nous laiſſe enlever; cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous? vous voilà toute je ne ſais comment!

ANGÉLIQUE.

Je me trouve mal, Monſieur. Viens auprès de moi, Liſette.

LISETTE.

Madame, Madame! holà donc, Madame!

M. BERNARD.

Ouais! voilà un mal qui lui prend bien bruſquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monſieur; elle eſt ſi fort outrée des mauvais deſſeins que l'on fait contre elle, que le moins qu'elle puiſſe faire, c'eſt de s'évanouïr; je crois que j'en mourrois, moi, ſi j'étois à ſa place.

M. BERNARD.

Oh bien, bien! cela ne ſera rien: qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE, *bas.*

Hom! quel ordre, quel ordre! nous y mettrons un contre-ordre, nous autres.

SCENE VII.

M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Ici, Lucas. Tu as un gros bon-ſens que j'ai toujours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon-ſens & moi, je ſommes à votre ſarvice.

M. BERNARD.

Que penſes-tu de l'évanouïſſement d'Angélique?

LUCAS.

Morgué! je penſe qu'alle ne vous aime point, voyez-vous; alle ſeroit bien-aiſe d'être mariée, mais alle eſt fâchée que ce ſoit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épouſera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Acoutez, Monſieur, ne jurons de rian, & défions-nous de tout, il ſe mitonne queuque manigance, à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais, es-tu bien ſûr de ce que tu m'as dit?

LUCAS.

J'en ſis morgué plus ſûr, que je ne ſis ſûr qui étoit mon pere. Ne vous ai-je pas dit que votre Jardinier va tous les ſoirs au bout de la Sauſſaie? qu'a-t-il affaire là ce Jardinier? Il vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les ſoirs auſſi?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : Le Jardinier & ly ſe promenont, ils parlont, ils geſticulont, ils ſe tourmentont, & puis ils ſe ſéparont : le Monſieur à cheval galoppe d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre. Morgué ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

M. BERNARD.

Tu as raiſon, il y a là-deſſous quelque choſe.

LUCAS.

S'il y a queuque choſe ! je vous en réponds ; mais ce n'eſt pas tout. Mathurine, la ſervante des trois Rois, dit qu'ils avont cheux eux du depuis quatre jours, trois ou quatre Monſieux que votre Jardinier connoît itou : ils ſoupiont tout-à-l'heure enſemble, & ils parliont de vous, de Mademoiſelle Angélique ; ils diſiont qu'il la falloit ôter de vos pattes, & qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que ſais-je, moi ? Mais bref, tant y a, ce ſont vos affaires.

M. BERNARD.

Et le Peintre, ſur quoi le ſoupçonnes-tu d'être de la partie ?

LUCAS.

Sur quoi? Sur ce que le Jardinier & li ſont bons amis ; puiſqu'ils s'aimont tant, ils ne valont pas mieux l'un & l'autre.

M. BERNARD.

Cela pourroit être ; il faut que j'approfondiſſe cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez approfondi, que ferez-vous ?

M. BERNARD.

Je les chaſſerai.

LUCAS.

Hé ! morgué, chaſſez-les ſans approfondiſſement. Faut-il tant de façons ? Je ſommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous voulez que j'aime l'autre ; je le veux bian, moi, pour vous faire plaiſir ; tout coup vaille. Accoutez, mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous

quatre, je ne ferons jaloux de parsonne, & je varrons beau jeu; ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux avant toutes choses pénétrer ce myſtere, te dis-je : je vais faire un tour dans le Village, & tâcher de ſavoir qui ſont ces gens qui logent aux trois Rois.

LUCAS.

Vous ne ſaurez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi, quand je ſerai dehors; prends ſoin de bien roder par-tout, & d'obſerver exactement ce qui ſe paſſera dans le logis.

LUCAS.

V'là qu'eſt bien; vous, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le Jardinier eſt-il rentré?

LUCAS.

Il faut bien qu'il le ſoit, car le v'là lui-même.

SCENE VIII.

M. BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

M. BERNARD.

APPROCHEZ, Monſieur le maraud, approchez.

L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, Monſieur? me voilà prêt à vous obéir.

M. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt, coquin que vous êtes?

L'OLIVE.

Je viens d'ici près, Monſieur.

M. BERNARD.

Vous êtes un pendard.

L'OLIVE.

Monſieur!

M. BERNARD.

Un fripon.

L'OLIVE.

Monſieur!

M. BERNARD.

Un ivrogne, qui ne bougez du cabaret.

L'OLIVE.

Ah, Monſieur! demandez, je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice.

M. BERNARD.

Tu n'y as pas mis les pieds, infâme ! qui ſont ces gens avec qui tu viens de ſouper ?

L'OLIVE.

Oh! pour cela oui, Monſieur, je vous l'avoue, ce ſont de mes amis, des gens de qualité.

M. BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis!

L'OLIVE.

Oui, Monſieur; ils auront l'hon-

neur de vous venir faire la révérence, pour voir vos parterres, vos potagers, vos eſpaliers, vos paliſſades; ce ſont des illuſtres, des Jardiniers de la Cour qui voyagent par curioſité.

(M. Bernard lui donne des coups de bâton.)

Ah, ah, ah! Monſieur.

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

SCENE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

AH, ah, ah! palſangué! cela eſt tout-à-fait drôle. A qui en a-t-il donc de vous roſſer comme ça, ſans dire gare? Queu caprice eſt-ça, Monſieur le Jardinier?

L'OLIVE.

Parbleu! je ne ſais pas; mais, je l'enverrois au diable avec ſes caprices.

LUCAS.

LUCAS.

Eſt-ce que vous prenez ça ſérieuſement ? Il ne vous a baillé que queuques coups de bâton, v'là une belle bagatelle ! ce ſont de petites himeurs qui li prenont comme ça par fois, & il faut un peu excuſer les défauts des parſonnes.

L'OLIVE.

Maugrebleu de ſes défauts ! Mais baſte, j'ai auſſi des défauts à-peu-près pareils ; & ſi les ſiens le reprennent encore, les miens me prendront à coup ſûr, & nos défauts auront querelle enſemble.

LUCAS.

Vous jouez de malheur, d'être tombé le premier ſous ſa patte. Il a du chagrin, il eſt amoureux.

L'OLIVE.

Lui amoureux ! & de qui amoureux ?

LUCAS.

De Mademoiſelle Angélique.

L'OLIVE.

Et depuis quand ?

LUCAS.

Pargué ! depuis toujours ; mais, il ne l'lui a dit que depuis tout-à-l'heure.

L'OLIVE.

Hé bien ?

LUCAS.

Hé bien ! ne jâſez point, au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec parſonne, parce qu'il veut qu'alle ſe marie avec li ; mais elle ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non ?

LUCAS.

Non voirement, c'eſt ce qui le met de mauvaiſe himeur. Il la battroit ſi alle étoit ſa femme; en attendant qu'alle la devienne, afin que les coups qu'alle mérite ne ſoyont pas perdus, il les baille au premier venu, c'eſt ſa magniere. Oh ! pour ça, c'eſt un plaiſant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaiſant, moi; & je n'ai que faire....

LUCAS.

Acoutez, pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bian y avoir un tantinet votre part, à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conſcience, je dis tout ce que je ſais: vos bons amis les Jardiniers de la Cour, hem?

L'OLIVE.

Hé bien?

LUCAS.

Ce ſont eux qui vous avont procuré cette aubeine-là, je vous conſeille de les en remercier. Sarviteur, Monſieur le Jardinier.

SCENE X.

L'OLIVE, *seul.*

VOILA un maroufle qui se moque de moi. La mine est éventée : quel parti prendre ? Il n'y a point à balancer.

SCENE XI.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

TROUVERAI-JE l'occasion de me déclarer ? & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angélique ?

L'OLIVE.

Ma foi ! Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réussir.

DORANTE.

Ah ! te voilà, mon pauvre l'Olive !

L'OLIVE.

N'êtes-vous pas las de ce déguisement, Monsieur ? N'est-il pas tems que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes ?

DORANTE.

Hé ! paix, paix, l'Olive. As-tu résolu de tout perdre ?

L'OLIVE.

Hé, morbleu ! tout est déjà perdu. Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sachiez.

DORANTE.

A toi ?

L'OLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Hé ! paix, paix. Parlons bas.

L'OLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t-il maltraité ?

L'OLIVE.

Il faut qu'il ſoupçonne quelque choſe, ou que ce ſoit par maniere de converſation. Son gros coquin de Fermier dit que c'eſt ſa coutume ; pour ſe déſennuyer, il roſſe tantôt l'un, tantôt l'autre : votre tour viendra peut-être, c'eſt ce qui me conſole. Mais, Monſieur, j'ai bien autre choſe à vous apprendre.

DORANTE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Vous ne regardez ce Monſieur Bernard que comme le Tuteur d'Angélique ?

DORANTE.

Hé bien ?

L'OLIVE.

Il eſt votre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival! Que me dis-tu là?

L'OLIVE.

Ne vous allarmez point, Angélique le haît en perfection; & la crainte qu'elle a d'être à lui, la déterminera plus facilement à se donner à vous.

DORANTE.

Ah! mon pauvre l'Olive, je tremble à lui découvrir qui je suis, ce que je sens pour elle; & je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

L'OLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche! la crainte est bonne! Hé! allez, allez, Monsieur, les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisés; elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, & nous vivons dans un siecle fort aguerri.

DORANTE.

Non, l'Olive; attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle, soit arrivé. Si j'en crois la lettre que son valet-de-chambre m'a

rendue hier au ſoir, il ne doit pas tarder.

L'OLIVE.

Il ne doit pas tarder? Mais il tardera peut-être; croyez-moi, Monſieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le Village qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez, vous, le conſentement de votre Maitreſſe; il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin?

L'OLIVE.

Mais enfin, il faut venir au fait, & tout au plus vîte; nous n'avons point de tems à perdre. Nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre; moi à gâter le jardin de Monſieur Bernard, & vous à défigurer ſes plafonds & ſes cheminées; car vous étes un très-mauvais Peintre, & je ne ſuis pas bon jardinier, moi: ſans contredit la fourberie ſera découverte avant terme, ſi nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la Suivante, laiſſez-moi

un peu causer avec elle ; j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne pas trop à connoître....

L'OLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard, Monsieur Bernard ; votre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très-humble serviteur, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je ſuis votre ſervante, Monſieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous me ſemblez avoir l'eſprit occupé de quelque affaire importante, Mademoiſelle Liſette?

LISETTE.

Oui, j'ai quelque choſe en mouvement dans la cervelle, je vous l'avoue.

L'OLIVE.

J'ai auſſi la tête embarraſſée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on point ſavoir le ſujet de votre embarras?

L'OLIVE.

Refuſeriez-vous de m'apprendre la cauſe de votre mouvement?

LISETTE.

C'eſt notre Monſieur Bernard qui me chagrine.

L'OLIVE.

Cela eſt heureux ; c'eſt auſſi lui à qui j'en veux, juſtement.

LISETTE.

Il forme de petits projets, que je renverſerai s'il m'eſt poſſible.

L'OLIVE.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'eſpere que je mourrai quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de bâton, Monſieur !

L'OLIVE.

Oui, Mademoiſelle ; je ne ſuis pas glorieux, comme vous voyez.

LISETTE.

Vous n'êtes pas glorieux : mais vous êtes vindicatif, peut-être ?

L'OLIVE.

Oh ! pour cela oui ; comme tous les diables. Et s'il ne tient, pour vous le perſuader, qu'à faire piece à Monſieur

Bernard, vous n'avez qu'à parler, je ſuis votre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un ſecret?

L'OLIVE.

Pour gage de ma diſcrétion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intéreſſe pour une petite perſonne qui mérite bien que l'on faſſe quelque choſe pour elle.

L'OLIVE.

Je rends ſervice à un honnête-homme qui n'eſt pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah! je vous entends.

L'OLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face,

L'OLIVE.

Ma phyſionomie vous plaît-elle ?

LISETTE.

Vous n'êtes pas Jardinier, Monſieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous devinez la moitié des choſes.

LISETTE.

Et le Peintre n'eſt pas Peintre, ſur ma parole.

L'OLIVE.

Vous ſavez tout mon ſecret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'eſprit de le deviner ?

L'OLIVE.

Oh que ſi fait ! La petite perſonne pour qui vous vous intéreſſez, eſt Angélique ?

LISETTE.

Juſtement.

L'OLIVE.

Elle eſt amoureuſe de quelqu'un ?

LISETTE.

Non, pas encore : mais elle haît Monſieur Bernard.

L'OLIVE.

C'eſt une grande diſpoſition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monſieur Bernard veut l'épouſer malgré qu'elle en ait.

L'OLIVE.

Voilà d'heureuſes conjonctures ; & ſi vous voulez lui faire entendre que le Peintre eſt mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé bien ?

L'OLIVE.

Je crois que nous n'aurions point de peine à faire ce mariage-là ; qu'en dis-tu ?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

L'OLIVE.

N'eſt-il pas vrai ? Et le nôtre ne ſera pas mal-aiſé à conclurre, je penſe.

LISETTE.

Oh ! que non ; quand les parties ſont une fois d'accord, les affaires ſont bientôt terminées.

L'OLIVE.

Touche donc là, ſans façon, ma chere. Ce ſont de bonnes filles que ces Liſettes : je n'en ai jamais trouvé qui n'aient dit, oui.

LISETTE.

Voici Angélique, va chercher ton maître, & l'amene ici ; il ne faut point que les choſes languiſſent.

L'OLIVE.

J'y cours, & je te le livre tout-à-l'heure. Ah ! qu'on eſt heureux en amour de trouver des filles ſi expéditives.

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me laiſſes-tu ſeule, Liſette ? Dans l'accablement où je ſuis, tu m'abandonnes à mes chagrins, & depuis que tu es ſortie de ma chambre, j'ai fait les plus cruelles réflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuſe.

ANGÉLIQUE.

Tu cauſois avec le Jardinier: que te diſoit-il?

LISETTE.

Vivat, Madame! la fortune & l'amour ſont pour la Jeuneſſe, & le Tuteur eſt pris pour dupe.

ANGÉLIQUE.

Comment?

LISETTE.

Je m'en étois toujours bien doutée, que le Peintre étoit un faux Peintre.

ANGÉLIQUE.

En as-tu quelque certitude?

LISETTE.

C'eſt un de vos amans, qui s'eſt déguiſé pour s'introduire auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Que me dis-tu?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGÉLIQUE.

Un de mes amans! Il y a quinze jours qu'il eſt ici, il ne m'a point encore parlé. Qu'il eſt indolent, ou timide! Et dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de ſecours à attendre d'une tendreſſe comme la ſienne!

LISETTE.

Oui, vous aimez la vivacité dans un amant, vous avez le goût bon; &

le Peintre en aura, ne vous mettez point en peine. Le voici.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, LISETTE, DORANTE, L'OLIVE.

ANGÉLIQUE.

AH ! Lifette, que fa préfence me caufe de trouble, je n'ai jamais fenti ce que je fens.

LISETTE.

Ce font les effets de la fympathie. Allons, mort de ma vie ! il ne faut pas être rebelle à la deftinée.

L'OLIVE.

Hé ! allons donc, Monfieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, l'Olive.

L'OLIVE.

Ira-t-il ?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGÉLIQUE.

Qu'osera-t-il donc entreprendre, pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi ?

DORANTE.

J'oserai tout, belle Angélique, si vous souffrez que je vous aime, & si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah ! le voilà en mouvement, enfin. Tout ira bien.

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois de ma vie. J'ai fait parler à votre Tuteur ma mere elle-même.

LISETTE.

Madame, c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh ! par ma foi ! Monsieur Bernard, nous nous

mariérons; mais vous ne ſignerez point au Contrat.

DORANTE.

Oui, c'eſt moi, charmante Angélique, qui brûle d'unir ma deſtinée à la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes le Marquis, Monſieur; j'ai reçu tant de témoignages de tendreſſe de Madame votre mere, quand elle vint ici....

L'OLIVE.

Je me donne au diable! Madame ſa mere eſt auſſi folle de vous que le fils; c'eſt beaucoup.

LISETTE.

Ah! Madame, par reconnoiſſance pour l'une, vous ne pouvez vous diſpenſer d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angélique, que, pour vous délivrer des perſécutions d'un Tuteur biſarre, vous vous jettiez aveuglément entre mes bras, moins par tendreſſe, peut-

être, que par déſeſpoir; c'eſt l'amour qui me fait faire le perſonnage que je fais ici. Mais l'aveu de votre famille l'autoriſera, ſans doute. Votre oncle le Chevalier....

LISETTE.

Hé vîte, hé vîte! éloignez-vous, j'entends touſſer de loin ce gros coquin de Lucas; il vient de ce côté-ci, peut-être: il ne faut pas qu'il nous trouve enſemble.

ANGÉLIQUE.

Ah, Liſette!

L'OLIVE.

Sauvons-nous, Monſieur.

DORANTE.

Un mot, avant que je vous quitte.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous diſe?

LISETTE.

Hé! retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas: quand elle ſera tout-à-fait obſcure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience !

L'OLIVE.

Nous voyagerons, Monſieur, apparemment, & la partie ſera quarrée ; elles ſont à nous, ſur ma parole.

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ bien ! que dites-vous de tout ceci ? Votre cœur eſt plus agité que le mien, je gage.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur eſt agité, je te l'avoue, & mon eſprit embarraſſé.

LISETTE.

Il faut pourtant ſe hâter de prendre parti ; & voici une aventure qu'il faut bruſquer, ſi vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGÉLIQUE.

Mais, comment la finir ſans conſentir à un enlevement?

LISETTE.

Ce ne ſera pas un enlevement, le Ciel nous en préſerve. Il faudra faire la choſe par maniere de promenade.

ANGÉLIQUE.

Mais la médiſance?....

LISETTE.

Bon, bon! c'eſt une bonne carogne que la médiſance; elle eſt elle-même ſi fort décriée, que perſonne ne s'embarraſſe de ce qu'elle peut dire.

ANGÉLIQUE.

Quel éclat feroit mon Tuteur!

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Qui va-là ?

LISETTE.

Le voilà, Madame; nous ſommes perdues.

ANGÉLIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées.

M. BERNARD.

Qui va-là, encore une fois ?

LUCAS, *entrant de l'autre côté du Théâtre.*

Palſangué ! qui va-là, toi-même ?

M. BERNARD.

Lucas ?

LUCAS.

Monſieur ?

M. BERNARD.

Eſt-ce toi?

LUCAS.

Hé! voirement oui, qui pourroit-ce être? Vous m'avez baillé ordre de rôder par tout; & je rôde, comme vous voyez, mais je ne trouve rian.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGÉLIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont venir: comment ferons-nous?

M. BERNARD.

Hem! que murmures-tu entre tes dents?

LUCAS.

Tatigué! comme vous vous gauſſez! c'eſt vous, qui jâſez tout ſeul, je penſe.

M. BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon?

M. BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS.

Oh bien morgué! je ſommes donc ici plus de deux; il y a de la trahiſon, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, ſauvons nous.

LUCAS.

Morgué! je tiens queuque choſe que je ne laiſſerai pas aller.

ANGÉLIQUE.

Doucement, Lucas.

M. BERNARD.

Je penſe que c'eſt la voix d'Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur; c'eſt moi qui me promene avec Liſette.

M. BERNARD.

Ah, ah!

LUCAS.

Les mâles ſe ſont envôlés, Mon-

ſieu; je n'avons déniché que les femelles.

M. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin!

LISETTE.

Pour diſſiper un grand mal de tête qui lui eſt reſté de ſon évanouïſſement de tantôt, je lui ai conſeillé de faire un tour de promenade.

M. BERNARD.

C'eſt fort bien fait: mais l'heure de la promenade eſt un peu paſſée; l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGÉLIQUE.

L'air me fait du bien, au contraire; & je continuerai, s'il vous plaît, de me promener avec Liſette.

M. BERNARD.

Non, non; puiſque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je ſuis ce ſoir auſſi dans le goût de la promenade; allons, venez.

ANGÉLIQUE.

Liſette ?

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarraſſer.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiſelle Liſette, que je nous promenions itou par enſemble ?

SCENE XVII.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

L'OLIVE ?

L'OLIVE.

Monſieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher ? ce ſont elles, ſans doute.

L'OLIVE.

Non, Monſieur, je n'ai rien enten-

du ; il n'y a encore perſonne, nous revenons de trop bonne heure ; &, quoique la nuit ſoit des plus obſcures, elle ne l'eſt point aſſez à ma fantaiſie.

DORANTE.

Que veux-tu ? Les momens me durent des ſiecles, abſent d'Angélique ; & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la premiere fois, où j'eſpere la trouver ſenſible à ce que je ſouffre pour elle.

L'OLIVE.

Cela eſt bien tendre : mais, dites-moi un peu, Monſieur ; ſi par aventure les belles conſentent au voyage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la Juſtice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver, elle s'en mêlera, ſans doute.

L'OLIVE.

Tant-pis, je voudrois bien que cela ſe fît ſans elle.

DORANTE.

Pourquoi ?

L'OLIVE.

Elle eſt tracaſſiere, la Juſtice ; elle ſera des informations, des pourſuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaire ; cela s'accommodera.

L'OLIVE.

Oui, cela s'accommodera pour vous : mais je ſerai peut-être pendu par accommodement, moi ; ce ſera un des articles. Ce Monſieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te réponds de tout, ne te mets pas en peine. Angélique ne vient pas encore !

L'OLIVE.

Elle ne viendra peut-être pas, Monſieur. Si c'étoit une baie qu'elle vous eût donnée !

DORANTE.

Paix, paix ! j'entends quelqu'un.

SCENE XVIII.

DORANTE, L'OLIVE, ANGÉLIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

ANGÉLIQUE, *en rentrant dans le fond du Théâtre.*

Nous revenons inſenſiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée ſombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre?

DORANTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Oui, c'eſt elle, vous avez raiſon : mais elle eſt en compagnie; retirons-nous, Monſieur : la place eſt priſe.

(*Angélique s'avance d'un côté avec*

Monsieur Bernard qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas ; de maniere que Dorante & l'Olive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Monsieur Bernard & Lucas dans les deux côtés du Théâtre.)

M. BERNARD.

Mais, Mignonne, n'êtes vous point lasse de vous promener, & ne serions-nous pas mieux dans la maison?

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison: un peu de complaisance une fois en votre vie ; y a-t-il du mal à se promener?

(Ici Lisette, en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, etend sa main, & le prend par le collet, & dans le mêmè tems Angelique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.)

L'OLIVE, *à voix très-basse.*

Je suis pris, Monsieur.

DORANTE.

Et moi auſſi.

LISETTE.

Eſt-ce toi ?

L'OLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Ne faites point de bruit.

M. BERNARD.

Hem ! Comment ? Quoi ? Que dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je dis, Monſieur, que, ſi vous voulez rentrer abſolument, nous acheverons, Liſette & moi, notre caprice de promenade.

M. BERNARD.

Non ; je ne ſuis point preſſé, Mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGÉLIQUE.

Quelle peine !

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, & emmene Monſieur.

LUCAS.

Oh non, tatigué! je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi! parle donc, hé! marouſle?

M. BERNARD.

Mais, Mignonne, cette paſſion de vous promener ainſi toute la nuit me paroît bien nouvelle & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle ſoit ſans fondement, je vous l'avoue.

ANGÉLIQUE.

Et moi, Monſieur, je vous avoue naturellement que vous croyez juſte. Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours.....

DORANTE.

Ah! Madame, vous me perdez.

M. BERNARD.

Hé bien! ce Peintre, qu'a-t-il fait?

ANGÉLIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il eſt amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué! je vous l'avois bian dit, Monſieu, que le Jardinier & li étiont deux fripons.

ANGÉLIQUE.

Je ſuis bien malheureuſe, ma pauvre Liſette, d'être expoſée.....

LISETTE.

Hem! que vous êtes bonne, Madame! C'eſt par ordre de Monſieur que tout cela ſe fait, il veut nous éprouver; & cela n'eſt ni beau, ni honnête, de ſoupçonner ainſi de pauvres innocentes comme nous, & de faire ſonder notre pudeur par un Peintre, & par un maraud de Jardinier.

L'OLIVE.

Hom! maſque.

M. BERNARD.

Quoi! le Peintre & le Jardinier?

ANGÉLIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette & à moi un rendez-vous cette nuit.

M. BERNARD.

Un rendez-vous !

LISETTE.

Oui vraiment, un rendez-vous, & nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, Monsieur.

M. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. BERNARD.

Comment oui?

LISETTE.

Que voulez-vous ? Les filles sont curieuses ; on est bien-aise de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure à-peu-près, Monsieur : si vous vouliez nous irions par curiosité encore.

M. BERNARD.

Qu'eſt-ce à dire par curioſité?

LUCAS.

Tatigué! que cette Liſette eſt curieuſe! je n'aime pas ça.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, Monſieur, je ne veux pas être la dupe de cette affaire, s'il vous plaît; je démêlerai l'aventure, & vous me vengerez de ces inſolens.

LISETTE.

Mort de ma vie! il les faut faire expirer ſous le bâton, Madame.

L'OLIVE.

Si tu ne me laiſſes aller, je crierai.

ANGÉLIQUE.

Oh! je ſaurai bien me venger de vous, s'il eſt vrai, comme je le penſe, que ce ſoit vous, qui, par ſoupçon de ma conduite, me faſſiez faire cette mauvaiſe plaiſanterie.

M. BERNARD.

Moi! je ne ſais ce que c'eſt, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe!

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader?

M. BERNARD.

Oh! de tout mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces marronniers d'inde; il faut que vous y alliez à ma place.

M. BERNARD.

Oui, j'irai; je vous en réponds.

ANGÉLIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette & moi, nous cacher derriere la palissade pour entendre la conversation, & savoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh! je le veux bien, vous me rendez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne auſſi ma place, Madame?

LUCAS.

Volontiers: morgué, que ce era drôle!

M. BERNARD.

Ne perdons point de tems. Allons, viens, Lucas.

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur; ce n'eſt point ainſi qu'il faut y aller.

M. BERNARD.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons nous affaire? on n'y voit goute.

LUCAS.

On n'y voit goute! mais on tâte, Monſieu. Ça eſt bian penſé, des habits de femmes.

M. BERNARD.

Hé bien! ſoit, voyons la fin de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Vous trouverez un déshabillé pour vous, & une coiffure ſur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajuſtement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué! je n'avons pas beſoin de tant de parure.

ANGÉLIQUE.

Allez vîte, & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je ſerons bientôt fagotés. Morgué, que j'allons rire!

SCENE XIX.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

MAINTENANT, Monſieur le Jardinier.

L'OLIVE.

La peſte! que tu as la ſerre bonne!

ANGÉLIQUE.

Je ne tiens pas mal auſſi ce qui me tombe en partage ; & quelques efforts que vous ayez faits pour m'échapper.....

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous : mais le commencement de votre converſation....

L'OLIVE.

Je me donne au diable ! j'ai eu belle peur; j'ai cru d'abord que vous étiez traitreſſe, Madame.

ANGÉLIQUE.

Cette converſation s'eſt terminée plus heureuſement que vous ne penſiez.

DORANTE.

Elle vous a débarraſſée de vos ſurveillans; nous ſommes ſeuls, charmante Angélique, quelles réſolutions ſont les vôtres?

ANGÉLIQUE.

Que vous alliez tout au plus vîte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah! de grâce, parlons ſérieuſement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle ſérieuſement auſſi, il faut y aller.

L'OLIVE.

Pour moi, je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angélique, profitons d'une occaſion ſi favorable: il s'agit de me

désespérer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGÉLIQUE.

Non, pour le parti de la fuite, ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons votre fortune & ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre : écrivez à votre famille, j'attends des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je en attendant, moi, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le tems de me le persuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à votre Tuteur, il ne faut pas que le jour me trouve chez lui, ni dans le Village.

ANGÉLIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame !

LISETTE.

Oui, ſa confiance. Vous avez de l'eſprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conſeille ?

L'OLIVE.

Il faut que j'aie plus d'eſprit que mon maître aſſurément ; car je comprends la choſe à merveille, moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc ?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, ſuivez-moi ſeulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglément, Madame : quel prix recevrai-je de ma ſoumiſſion ?

LISETTE.

Hé, mort de ma vie ! dépêchez-vous ; on vous dira cela, quand vous ſerez revenu.

SCENE XX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

LA plaiſanterie devient peut-être un peu trop forte, Liſette ; & Monſieur Bernard.....

LISETTE.

Hé ! allez, allez, Madame, c'eſt un bon-homme qui le mérite bien. Comment ! on ne ſauroit ſe défaire de ce petit importun-là !

ANGÉLIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'eſt venue bien à propos pour nous en débarraſſer.

LISETTE.

Avouez que je ne vous ai pas mal ſecondée : nous ſommes vives nous autres dans l'occaſion ; nos ſoupirans en ont tremblé.

ANGÉLIQUE.

Cette aventure produira des effets admirables, Lifette.

LISETTE.

Affurément. Le Tuteur, convaincu de notre bonne-foi, ne fera plus défiant, & nous ferons un peu moins gênées. Par ma foi! voilà une jolie maniere de guérir les foupçons d'un jaloux!

M. BERNARD & LUCAS, *derriere le Théâtre.*

Haye, haye, haye! à l'aide!

ANGÉLIQUE.

J'entends du bruit, Lifette!

LISETTE.

Oui, Madame; on applique le remede, il faut lui donner le tems d'opérer: rentrons dans le logis.

M. BERNARD.

Au fecours, au fecours!

LUCAS.

A l'aide, à l'aide!

SCENE XXI.

DORANTE, M. BERNARD, ANGÉLIQUE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

Vous prétendez en vain m'échapper : je veux vous mener moi-même à Monſieur Bernard, & le rendre témoin de votre trahiſon ; comment, malheureuſe ! vous trompez un ſi honnête-homme ! ah, perfide !

M. BERNARD.

Voilà un brave garçon ! je ne l'aurois pas cru.

LUCAS.

Hé ! je ſuis tout moulu de coups ; miſéricorde !

L'OLIVE.

Oh ! tu as beau fuir, tu ne m'échapperas pas. Trahir un ſi bon maître que le tien, carogne de Liſette !

LUCAS.

Oh, tatigué! tenez-vous donc. Si c'eſt Liſette à qui vous en voulez, je ne ſuis pas elle, je ſuis Lucas.

L'OLIVE.

Comment, Lucas!

LUCAS.

Oui, palſangué! regardez-y plutôt; voici tout à propos de la lumiere.

SCENE XXII.

DORANTE, M. BERNARD, ANGÉLIQUE, LISETTE, MATURINE, LUCAS, L'OLIVE.

MATURINE, *avec un flambeau.*

HÉ! quel vacarme eſt-ce là? A qui en avez-vous donc? Quel bruit vous faites!

DORANTE.

Lucas en habit de femme! que veut dire ceci?

LUCAS.

LUCAS.

Ça veut dire que je croyons vous attrapper, & que je sommes attrappés, nous. C'est notte Monsieu qui est la Damoiselle que vous avez si bian épousſtée.

DORANTE.

Quoi! Monsieur?

M. BERNARD.

Oui, mon cher enfant; c'est moi-même.

DORANTE.

Je suis au désespoir, Monsieur, des coups de bâton....

M. BERNARD.

Ne me fais point d'excuses, je te prie; ne me fais point d'excuses. Je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zele & de ton affection.

DORANTE.

Monsieur!....

L'OLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Ho ! non, non, diable ! Hé bien ! Lucas, te voilà avec tes ſoupçons ; tu es detrompé maintenant, dis ; n'eſt-il pas vrai ?

LUCAS.

Détrompé, non ; mais je ſis battu.

M. BERNARD.

Approchez. Où êtes-vous, Angélique ? venez embraſſer cet honnête-garçon-là : voilà la perle des domeſtiques. Hé bien ! étois-je d'intelligence avec eux, qu'en dites-vous ? Vous me rendez juſtice à l'heure qu'il eſt.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela oui, Monſieur, je vous en réponds : & voici mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver, qui vous la rendra bien davantage encore.

M. BERNARD.

Votre oncle ! & que vient-il faire ici à l'heure qu'il eſt ?

ANGÉLIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre : c'eſt quelque affaire preſſée, apparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole; tout va bien, l'Olive.

LUCAS.

Morgué! Monſieur, ne nous montrons pas comme ça, on ſe gauſſeroit de nous.

SCENE DERNIERE.

M. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, DORANTE, L'OLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Tenez, Monſieur, c'eſt Monſieur Bernard à qui vous en voulez; le voilà en deshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monſieur Bernard!

M. BERNARD.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même. Il faut vous dire.....

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage! donnez-vous le bal ici, Monſieur? Ma niece, y en a-t-il quelqu'un dans le village?

M. BERNARD.

Ce n'eſt point une maſcarade, Monſieur; je vais vous expliquer...

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'eſprit depuis quelque tems; il nous le faut veiller toutes les nuits.

M. BERNARD.

Comment, inſolente!

L'OLIVE.

Il ne court encore que dans le jardin; mais il courra bientôt les champs, ſi je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, l'Olive.

L'OLIVE.

Vous voyez, Monſieur, chacun à ſa folie dans cette maiſon-ci: la mienne eſt d'être Jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sais l'aventure.

L'OLIVE.

Et voilà aussi un autre fou de votre connoissance, qui s'est mis dans la tête...

LE CHEVALIER.

Je connoîs sa folie; je viens ici pour la guérir. Et quelle figure est-ce encore-là?

LISETTE.

C'est le Fermier de Monsieur Bernard, qui a la même folie que son maître; ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué! ça n'est pas vrai, je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance, & j'aimerois mieux être loup-garou.

M. BERNARD.

Ouais! tout ceci commence à me déplaire; qu'est-ce donc que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Vous êtes là, ma niece, en bien mauvaise compagnie.

ANGÉLIQUE.

Je m'y déplaîs beaucoup, mon oncle; je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien; ce ſont les Petites-Maiſons que cette maiſon-ci : il faut en ſortir au plus vîte.

M. BERNARD.

On ſe moque ici de moi, je penſe.

ANGÉLIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce ſont des eſpeces de fous aſſez agréables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma niece.

L'OLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voyage, Monſieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carroſſe; allons, venez.

M. BERNARD.

L'on prétend ainſi malgré moi...

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plaît, Monſieur Bernard; votre folie me paroît dangereuſe, vous demeurerez tout ſeul: mais je vous ferai garder à vue, en attendant qu'on vous enferme, ou que votre bon-ſens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi, Angélique !

ANGÉLIQUE.

Adieu, Monſieur; je ſuis bien fâchée de votre accident; nous nous reverrons, quand vous ſerez plus ſage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Liſette ! empêche que...

LISETTE.

Juſqu'au revoir, Monſieur. Quand ſa folie le prendra, recommandez qu'on ne le batte point ; il vient d'en avoir aſſez, je vous en aſſûre.

M. BERNARD.

Quoi ! tout le monde m'abandonne ?

DORANTE.

Vous êtes perſuadé de mon zele &

de ma fidélité, Monſieur; je vais ſuivre votre maitreſſe, & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons ſentiments qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom! je creve.

L'OLIVE.

Je laiſſe votre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie; ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers; ces marauds-là ſavent les rendre.

M. BERNARD.

Ah! mon pauvre Lucas, je perds Angélique, que deviendrai-je?

LUCAS.

Bon! Palſangué! que voulez-vous faire? Ils ont biau dire, je ne ſommes pas fous, je ſommes les ſots; & ſi j'avions épouſé ces deux carognes-là, je l'aurions été bian davantage.

FIN.

LES VENDANGES DE SURESNE,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois le 15 Octobre 1695.

ACTEURS.

Monſieur THOMASSEAU.

MARIANE, ſa fille.

THIBAUT, Jardinier de M. Thomaſſeau.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

Madame DESMARTINS, Tante de Clitandre & d'Angélique.

ANGÉLIQUE, Sœur de Clitandre.

Madame DUBUISSON, Couſine de Thibaut.

M. VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, ſon Couſin.

LORANGE, Ami de Madame Dubuiſſon.

Vendangeurs & Vendangeuſes.

La Scene eſt à Sureſne.

LES VENDANGES DE SURESNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.

OH çà ! mon pauvre Thibaut, aies un peu l'œil à tout, mon enfant, & prends garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais palsangué ! Monsieu, comment l'entendez-vous donc ? Vous n'avez qu'un arpent de veigne à Suresne, pour tout potage, & je crois, Dieu me par-

donne, que la moitié de Paris viendra cheux vous en vendange. Sur ce pied-là, je n'avons que faire d'aller au pressoir, & j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix! tais-toi; j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, & je suis à la veille de conclurre une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh! je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de votre maison de si bon courage; car vous êtes un tantinet ladre, de votre naturel : mais baste! il n'est chere que de vilain, comme on dit; & quand vous vous y boutez une fois, tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier, Thibaut?

THIBAUT.

Vous remarier, Monsieur! bon! queu conte.

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gauſſez, Monſieu ; ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela eſt, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué! tant-pis ; vous êtes donc bian incorrigible ¿

M. THOMASSEAU.

Comment! que veux-tu dire ?

THIBAUT.

Vous avez déjà eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La premiere étoit diableſſe, parce qu'alle avoit trop de vartu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas aſſez. Queulle eſpece de femmes voulez-vous encore prendre ?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie perſonne du monde ; douce, honnête, ſpirituelle.

THIBAUT.

Hom ! je crois bian que vous le

voudriais : mais c'eſt un animal bian rare, qu'une femme comme ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait point queuqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de ſentiment, ſi tu avois vu celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-la moi voir avant que de la prendre, je vous en dirai ce qui en ſera, tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres Payſans des environs de Paris, je nous connoiſſons mieux en femmes que parſonne ; j'en voyons tant de toutes les façons. C'eſt morgué ! une marchandiſe bian trompeuſe.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras ; & dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entends bian, c'eſt pour elle que la fête ſe fait.

M. THOMASSEAU.

Juſtement.

THIBAUT.

Je boute dabord le nez deſſus, n'eſt-ce pas ? Mais s'il vous plaît, Monſieu, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez-vous point de ſti-là de votre fille : alle eſt en âge d'être mariée ; & quand une poire eſt mûre, ſi on ne la cueille, alle tombe d'alle-même, comme vous ſavez.

M. THOMASSEAU.

Je ſonge auſſi à marier ma fille, & le mari que je lui deſtine devroit étre ici ; je l'attends de jour en jour.

THIBAUT.

Et quel acabit de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît ? S'il n'eſt pas à ſa fantaiſie, alle en prendra queuque autre avec ſti-là ; & s'ils ſe trouvont deux maris pour un, hem ! ça fera du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Mariane eſt une fille bien élevée,

qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle eſt une fille bian élevée, mais alle eſt une fille; & j'ai queuque opignion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaiſie.

M. THOMASSEAU.

Hé! qui t'a fait prendre cette opinion-là?

THIBAUT.

Oh! je ſis un fûté compere, voyez-vous! il viant rôder ici, depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'eſt pour ma fille?

THIBAUT.

Hé! pargué oui! c'eſt d'alle ou de moi qu'il eſt amoureux.

M. THOMASSEAU.

Comment, amoureux de toi?

THIBAUT.

Drès qu'il me voit, il ne ſait ſur quel pied danſer; il me fait des meines,

plus de contorſions, plus de révérences qu'à alle-même.

M. THOMASSEAU.

Tu ne ſais ce que tu dis, tu perds l'eſprit.

THIBAUT.

Je ne pards point l'eſprit: acoutez, comme je ſis dans la maiſon, il ne cherche peut-être qu'à faire connoiſſance: car pour avec Mademoiſelle Marianne, la connoiſſance eſt déja faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoiſſance avec ma fille?

THIBAUT.

Oh! palſangué oui! ils l'avont commencée drès Paris, je gage; & ils la continuont ici par-deſſus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-deſſus les murailles?

THIBAUT.

Il eſt toutes les nuits comme un hibou, dans la petite ruelle, au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Et Mademoiſelle Mariane grimpe comme une chate, tout le long du treillis de la paliſſade.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian ! alle s'accôte ſur le haut de la muraille, & la chate & le hibou jâſont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Eſt-il poſſible ?

THIBAUT.

Il faut bian qu'il ſoit poſſible, car je les ai vus.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh que ſi fait !

M. THOMASSEAU.

Et que diſent-ils ?

THIBAUT.

Tatigué ! de jolies choſes ! Allez, allez, ils avont la langue bian pendue. Et ſi par aventure le jeune drôle vient à grimper auſſi de ſon côté .... enfin, que ſait-on, la poire eſt mûre, & les enfans de Paris aimont bian le fruit, prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raiſon, je ne puis trop me hâter de la marier, pour rompre le cours de cette intrigue. Je m'en vais lui parler un peu, & ſavoir d'elle....

THIBAUT.

Bon ! eſt-ce que vous croyez les filles aſſez ſottes pour conter à leurs peres leurs petites fredaines ? Elles ne ſont pargué ! pas ſi mal appriſes : laiſſez-moi tout doucement li tirer les vars du nez, je la ferai bian donner dans le panniau, & je vous dirai tout ; ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, & me rends un compte bien exact. C'eſt aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maitreſſe ; je vais, en me promenant, au-devant d'elle juſqu'au bois de Boulogne. Toi, va faire un tour aux vignes, & vois ſi nos Vendangeurs.....

THIBAUT.

Allez, allez, allez, Monſieur ; & laiſſez-moi faire ſeul. Je ne ſais ce que ça veut dire, mais il m'eſt avis que j'ai plus d'eſprit que Monſieu Thomaſſeau : Oh ! pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne ſis pourtant qu'un payſan, mais il y a vingt ans que je le ſers, & que je me moque de li, & il ne m'en feroit morgué ! pas accroire ſeulement un quart-d'heure.

SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

VIVRAI-JE encore long-tems dans la contrainte où je ſuis depuis quelques jours ?

THIBAUT.

Voilà notre amoureux.

CLITANDRE.

Eſt-il poſſible que la liberté de la Campagne, & l'occaſion des Vendanges ne me fourniront point les moyens de m'introduire dans la maiſon de Mariane ?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourſe, & notre connoiſſance pourroit avoir de bonnes ſuites.

CLITANDRE.

Si le Jardinier, encore, étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'eſt un marouſle.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà, lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh ! s'il s'en tient aux révérences, il n'y a rien à faire ; je n'entends point les meines.

CLITANDRE.

Je ſuis votre ſerviteur, Monſieur le Jardinier.

THIBAUT.

Je vous baiſe les mains, Monſieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je ſuis découvert, tout eſt perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? N'êtes-vous

point enrhumé ? Le vent de biſe a ſoufflé cette nuit, & ça ne vaut rian, ni pour la veigne, ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la biſe m'incommoderoit un peu moins, Monſieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entends votre affaire ; je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y cauſeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous ſeriez un homme adorable, d'être un peu dans mes intérêts.

THIBAUT.

N'eſt-il pas vrai ?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Oui-dà : d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

SCENE III.

CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence, d'où dépend absolument ....

THIBAUT.

Ah! vous v'là, je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoi! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici! Si l'on vous voit dans le Village ...

CLITANDRE.

Ne craignez rien; la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde ....

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la

la meine ceux qui auront paſſé la nuit au clair de la leune.

MARIANE.

Ah, Thibaut!

THIBAUT.

Je ſavons de vos fredaines, comme vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de votre peu de ménagement; je ne ſavois pas que votre indiſcrétion ...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane ...

THIBAUT.

Oh, parguenne! il ne m'a rien dit: mais j'ai vu; & quand il ſeroit un tantinet jaſeux, v'là une belle affaire!

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le diſpoſer à nous rendre ſervice, & de chercher les moyens de vous voir plus ſouvent?

THIBAUT.

Et plus à ſon aiſe. Il n'eſt morgué pas

ſot! il aime ſes commodités, voyez-vous; & il n'a pas tort: il vaut bien mieux faire l'amour de plain-pied dans la maiſon, que de haut en bas par-deſſus la paliſſade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon ſens.

MARIANE.

Oui; mais n'avions-nous pas réſolu que vous iriez paſſer les jours à Paris?

CLITANDRE.

C'eſt l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que vous engageriez à force d'argent le maître du bac à être diſcret?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous aſſûre.

THIBAUT.

Oh! il ne ſonnera mot, il eſt bon-homme; mais pour ce qui eſt de moi, je ſis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurés d'accord que je parlerois à Thibaut de la paſſion que nous avons l'un pour l'autre ?

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité, je vous l'avoue; je ſongeois à vous prévenir.

MARIANE.

N'étions - nous pas convenus auſſi qu'il vous laiſſeroit entrer dans le logis ?

CLITANDRE.

Oui.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans ſa chambre ?

CLITANDRE.

Vous avez raiſon.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere ?

CLITANDRE.

Il eſt vrai, nous ſommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oui; mais morgué! de quoi eſt-ce que je ſis convenu, moi?

MARIANE.

De rien encore; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choſes que nous.

THIBAUT.

Non, palſangué! je n'en ferai rian.

CLITANDRE.

Ce ſont des meſures que nous avons priſes.

THIBAUT.

J'entends bian: mais je ſis plus mal aiſé à gouvarner que le maître du bac, je vous en avartis.

MARIANE.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non, tatigué! je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc?

THIBAUT.

Quand il y a queuques frais à faire en amour, il faut que ce ſoit le Monſieu qui paie, à moins que la Madame ne ſoit vieille. Dans les Villages d'autour de Paris, je ſavons les regles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut eſt un homme d'eſprit. Tiens, voilà une bourſe; il y a dedans vingt piſtoles, tu n'as qu'à l'ouvrir, & y prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh! Monſieu.

CLITANDRE.

Comment?

THIBAUT.

Il n'y a point de néceſſité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il eſt homme d'eſprit, vous avez raiſon.

THIBAUT.

Nous v'là donc d'accord à préſent, je ſerons trois têtes dans le méme bonnet. Acoutez, vous n'avez pas mal fait d'y fourrer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter ſur ton zele, & ſur ta diſcrétion ?

THIBAUT.

Oh ! pour cela oui ; la peſte m'étouffe ! je ne dis jamais rian : v'là votre pere qui va ſe remarier, par exemple : il viant de me le dire ; eſt-ce que je vous en ai parlé ?

MARIANE.

Mon pere va ſe remarier ?

THIBAUT.

Que cela ne vous chagraine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui ſon gendre & ſa maitreſſe.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là ?

THIBAUT.

Pargué ! ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous avois averti, Clitandre; vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre pere vous fît époufer un homme que vous n'avez jamais vu; qu'il ne connoît pas lui-même!

MARIANE.

C'eft le fils d'un de fes anciens amis, le Bailli de Gifors; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, & voilà fes menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit pour bian faire, que vous époufiffiez fti-ci, & que vous n'époufiffiez point fti-là.

MARIANE.

Oui, juftement.

THIBAUT.

Acoutez, ça eſt difficile : mais pourtant ça n'eſt pas impoſſible.

CLITANDRE.

Ne pourrois tu point nous aider à trouver quelque moyen ?

THIBAUT.

Oh ! pour ça non, je n'y entends goute : mais, attendez . . . Hé ! oui . . . juſtement v'là vote affaire.

MARIANE.

Quoi ?

THIBAUT.

Oh, palſangué ! vous êtes plus heureux que ſages ; j'ai une couſeine dans le Village, qui ſera bian notre ſait.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

C'eſt une groſſe Madame, au moins, & ce ſont les mariages qui avont fait ſa forteune. Alle en a tant fait, tant fait, & ça ſans Curé, ni Tabellion ; alle n'y

charche point tant de façons, auſſi alle a la preſſe.

MARIANE.

Il extravague, avec ſa couſine.

THIBAUT.

Non morgué! je n'extravâſe point: rentrez dans la maiſon ſeulement, j'allons enſemble charcher la couſeine, & mettre les fers au feu; ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, & ſongez que mon bonheur dépend entierement du vôtre.

SCENE IV.

THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TATIGUÉ! v'là un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de tems, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Hé! pargué la v'là; c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici, j'aurons bonne issue.

SCENE V.

Madame DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

COMMENT! & c'est Madame Dubuisson, je pense?

THIBAUT.

Oui, justement; c'est son nom de Paris que sti-là; & la grosse Cato, c'est son nom de Village.

Madame DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre?

CLITANDRE.

Ma chere Dubuiſſon, que je t'embraſſe.

THIBAUT.

Cette couſeine-là connoît tout le monde.

Madame DUBUISSON.

Bon jour, couſin.

THIBAUT.

Votre valet, couſeine.

CLITANDRE.

Que je ſuis heureux de te rencontrer en ce pays-ci, ma chere enfant!

Madame DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque ſervice?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça, je vous l'amenois, & je ne ſavois pas que vous fuſſiais ſi bons amis.

Madame DUBUISSON.

Hé! vraiment, c'eſt le neveu de Madame Deſmartins,

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a été tout ce printems cheux vous ?

CLITANDRE.

Ma tante a paſſé le printems chez toi ?

Madame DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois ſemaines à prendre du lait, Monſieur.

THIBAUT.

Bon ! palſangué du lait ! vous vous gauſſez de nous : alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monſieux apportiont de Varſailles. A la vérité drès que ſon mari la venoit voir, alle étoit toujours malade ; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle ſe portoit bian ! Oh ! je ne m'étonne plus que vous ſoyais ſi fort amoureux, vous êtes de bonne race.

Madame DUBUISSON.

C'eſt un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce ſont les affaires de mon oncle,

Madame Dubuiſſon : ce ne ſont pas les miennes.

THIBAUT.

C'eſt bian dit, je ne ſommes pas ici pour ça, j'y ſommes pour notre compte.

Madame DUBUISSON.

Ce ne ſont pas les Vendanges qui vous attirent à Sureſne, c'eſt l'amour qui vous y amene apparemment ?

CLITANDRE.

Oui, ma chere Madame Dubuiſſon, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

Madame DUBUISSON.

N'eſt-ce point Mademoiſelle Thomaſſeau à qui vous en voulez?

THIBAUT.

Ça n'eſt pas mal-aiſié à deviner, puiſque je ſommes enſemble.

CLITANDRE.

C'eſt elle-même que j'adore.

Madame DUBUISSON.

Vous n'êtes pas ſeul ici pour elle; il

y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux?

Madame DUBUISSON.

Et qui vient pour l'époufer même; il en a parole de fon pere.

CLITANDRE.

C'eft l'homme en queftion, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça fe pourroit bian, il faut que ce foit li-même.

CLITANDRE.

Ah! ma chere Dubuiffon, je fuis perdu, fi nous ne trouvons moyen de romprece mariage.

Madame DUBUISSON.

Que faire pour cela? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies, & je ne connoîs point ce nigaud-là; c'eft un Provincial que la maitreffe des Coches m'a adreffé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez

ſon beau pere; il ne l'a jamais vu, non plus que ſa maitreſſe.

THIBAUT.

Je ſavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous pas berner ce faquin là?

Madame DUBUISSON.

C'eſt une figure aſſez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de ſon mariage, dégoûter de lui Monſieur Thomaſſeau, & le renvoyer à Giſors avec les étrivieres?

THIBAUT.

Morgué! que ça eſt bian penſé.

Madame DUBUISSON.

L'exécution eſt difficile. Votre l'Olive n'eſt-il point ici?

CLITANDRE.

Non, je ſuis ſeul, & je n'ai perſonne.

Madame DUBUISSON.

Mort de ma vie! nous aurions bon beſoin de lui: c'eſt un joli homme; &

notre Provincial entre ſes mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon, morgué! faut-il tant de façons! Vous dites que c'eſt un nigaud, n'eſt-ce pas? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à ſe divartir; ils avont des Muſiciens, des Ménétriers: ce ſont de bons enfans, qui avont la meine d'aimer à rire: lâchons-les après ce benêt-là; ils le feront déſarter, ſur ma parole.

Madame DUBUISSON.

Cela n'eſt pas mal imaginé: mais cela ne ſuffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vais toujours leux en parler, tout coup vaille: ſi cela vous duit, je les mettrons en beſogne. Et venez-vous-y-en, Monſieu; vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te ſuivre, tu n'as qu'à attendre.

SCENE VI.

Madame DUBUISSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

OH çà, ma chere Dubuiſſon, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde, depuis quelque tems, que par un excès de ſavoir-faire; les affaires de ma famille ſont t rriblement dérangées; ce mariage-ci peut les rétablir. J'aime Mariane; elle eſt riche, l'affaire eſt ſérieuſe, il ne faut pas la manquer; tu ſeras contente.

Madame DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en uſage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial, & gagnons du tems.

Madame DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe

qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh! par ma foi, vous êtes né coîffé, en voici un que le hasard nous adresse le plus à propos du monde.

SCENE VII.

CLITANDRE, LORANGE, Madame DUBUISSON.

CLITANDRE.

Hé, comment! c'est Monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris!

LORANGE.

Hé! serviteur, Monsieur Clitandre: Hé! comment vous en va?

Madame DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé! que diantre viens-tu faire ici?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? Je ne le dirois pas à d'autres; mais à ma commere & à vous...

Madame DUBUISSON.

Il amene quelque petite Grifette en Vendange à Surefne, je gage?

LORANGE.

Non, par ma foi; je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surefne?

LORANGE.

Oui, parbleu! nous fommes plus de trente à Paris, qui tirons nos vins de Champagne de ce pays-ci, & nous allons chercher les vins de Bourgogne par de-là Étampes.

Madame DUBUISSON.

Mon compere Lorange eft de bonne-foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un effronté maroufle.

LORANGE.

Oh! ne vous fâchez point; vous ne buvez point de ces bons vins-là, vous autres; on n'en donne qu'à ceux qui les paient le mieux, & qui s'y connoissent le moins : à de petits-maîtres de Paris, par exemple; à des filles de qualité de leur connoissance; à des enfans de famille qui prennent crédit; à des Abbés qui font porter des soupers en ville: faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année derniere à ce petit-homme-là....

LORANGE.

Qui?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit chez toi, & qui donne à présent des audiences dans l'amphithéâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sais qui vous voulez dire.

Madame DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le

monde, que Monſieur de Lorange ne peut pas ſe ſouvenir qui c'eſt.

CLITANDRE.

Hé ! comment gouvernes-tu ce grand inutile, qui a l'air ſi déterminé ; qui attend que la paix ſoit faite pour ſe mettre dans les Mouſquetaires.

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il ſe déniaiſe. La peſte ! il ſoupe quelquefois chez la veuve d'un Partiſan qui a arrêté ſes parties.

Madame DUBUISSON.

Cela eſt heureux, des parties arrêtées !

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'aventures, vous vous acquitterez de la même maniere, de huit-cents francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi ! je ne t'en paierai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Sureſne.

Madame DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, ce feroit confcience.

Madame DUBUISSON.

Qu'il vous aide à faire réuffir votre affaire feulement, vous ferez bientôt quittes, fur ma parole.

LORANGE.

Parbleu! de tout mon cœur. De quoi s'agit-il?

Madame DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de berner un fot.

CLITANDRE.

De me faire époufer une fille riche & jolie, & d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne faffe, vous n'avez qu'à dire.

Madame DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut; vous avez tous trois de l'eſprit, vous concerterez enſemble ce qu'il faudra faire; & pour moi, je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puiſſiez lui tendre.

SCENE VIII.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

ALLONS, Baſtien, ne me quittez pas, & marchez bien derriere moi; vous êtes mon laquais, au moins.

BASTIEN.

Aga! votre laquais, Monſieur Vivien, j'ſis votre couſin, ne vous en déplaiſe; & quoique je ſois rouge vétu.....

VIVIEN.

Oui, vous êtes mon coufin à Gifors; mais à Paris, & chez le beau-pere, vous ferez mon laquais, entendez-vous?

BASTIEN.

Oui, mon coufin.

VIVIEN.

Oui, mon coufin! Il faut dire: oui, Monfieur: ce benêt-là!

BASTIEN.

Hé bien! oui, Monfieur: je le dirai, mon coufin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque affront, il vaut mieux que j'aille fans laquais chez le beau-pere. Rentrez, & ne fortez point que je ne fois revenu.

BASTIEN.

Non, non; je m'en vais tant feulement panfer nos cavales, & je les menerai boire, mon coufin Vivien.

SCENE

SCENE IX.

Madame DUBUISSON, VIVIEN.

Madame DUBUISSON.

VRAIMENT, Monſieur, vous avez-là un petit domeſtique bien affectionné, & qui a bien ſoin de vos montures.

VIVIEN.

Ah! bon jour, Madame. C'eſt un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiſer ſeulement.

Madame DUBUISSON.

Cela eſt bien louable, d'avoir ainſi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh! il n'eſt mon parent que de fort loin. C'eſt le petit fils de la fille d'un bâtard, qui étoit le fils d'une bâtarde de notre famille.

Madame DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie!

VIVIEN.

Vous voyez bien qu'il n'eſt mon couſin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

Madame DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIEN.

C'eſt pour m'empêcher de peupler comme ça, que mon pere m'envoie à Paris, qu'il me marie de ſi bonne heure; car je n'ai encore que trente-huit ans, afin que vous le ſachiez.

Madame DUBUISSON.

C'eſt le bel âge pour ſe mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maiſon de la Chaponnardiere, on veut ſe dépêcher d'avoir de la race.

Madame DUBUISSON.

On a bien raiſon de ne pas laiſſer périr une ſi belle famille.

VIVIEN.

C'eſt une des bonnes de la Province, voyez-vous ! nous avons eu tout de ſuite quatre Baillis de Giſors, autant de Médecins, tous de pere en fils. Cela eſt beau, Madame !

Madame DUBUISSON.

Comment, beau ! je ne ſache rien de plus noble. Monſieur Thomaſſeau ſera bienheureux, d'avoir pour gendre Monſieur Vivien de la Chaponnardiere.

VIVIEN.

Sa fille eſt-elle jolie, Madame ? j'aime les jolies filles.

Madame DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle eſt ſage, au moins ? Car à Paris, on dit que les filles ſont diablement égrillardes.

Madame DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

SCENE X.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, *en naine.*

LORANGE.

BON jour, Madame Dubuiſſon.

VIVIEN.

Voilà une figure aſſez drôle.

Madame DUBUISSON, *à part.*

C'eſt Lorange, je penſe.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Giſors étoit chez vous, Madame Dubuiſſon. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir cet animal-là? Voilà un plaiſant ſot! Oh! que je m'en vais lui apprendre à vivre!

Madame DUBUISSON.

Allons, Monſieur, voilà votre Maitreſſe; ſaluez-la donc.

VIVIEN.

Comment, Madame!

Madame DUBUISSON.

C'eſt Mademoiſelle Thomaſſeau, que vous venez épouſer.

VIVIEN.

Quoi! ce l'eſt-là?

Madame DUBUISSON.

Elle-même; abordez-la donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moi.

LORANGE.

Qui eſt cet original-là, Madame Dubuiſſon?

Madame DUBUISSON.

C'eſt votre petit mari de Giſors, Monſieur Vivien de la Chaponnardiere que je vous préſente.

LORANGE.

Ah, le plaiſant viſage! Il faut donc que j'épouſe ce gobin-là? Quel animal! Quel brutal! a-t-il une langue? Sait-il parler, ce pauvre benêt?

VIVIEN.

Elle eſt folle, Madame ; comme elle me traite !

Madame DUBUISSON.

Les filles de Paris ſont vives, comme vous voyez ; & c'eſt bien autre choſe quand elles ſont femmes.

LORANGE.

Hé bien ! me fera-t-il honnêteté ? Me fera-t-il compliment ? C'eſt une buche, je penſe : je ne veux point d'un mari comme celui-là : il ne remue non plus qu'une ſouche.

Madame DUBUISSON

Elle a raiſon : démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui diſe ? à deux de jeu ; ſi elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, Mademoiſelle Thomaſſeau. Holà, hé, Baſtien ! bride nos bêtes.

LORANGE.

Non, Monſieur de Giſors, non,

vous ne partirez pas comme cela, il faut que vous voyez mon papa Thomaſſeau auparavant: votre mine le réjouira, car elle eſt fort drôle !

VIVIEN.

Parbleu! la vôtre eſt plus ridicule que la mienne; je n'ai ni ſuros, ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu-boſſu: mais on vous redreſſera, ce n'eſt pas une affaire.

VIVIEN.

Redreſſez-vous vous-même le corps & l'eſprit, avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redreſſe, moi! moi! que je me redreſſe! Que veut-il dire, cet impertinent-là, Madame Dubuiſſon ? Je lui pourrois bien donner de mon bâton ſur les oreilles.

Madame DUBUISSON.

Hé! Mademoiſelle, ne vous emportez pas, c'eſt un Provincial qui ne ſait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience! qu'il m'épouſe, je le frotterai bien quand je ſerai ſa femme.

VIVIEN.

Oh! par ma foi, je lui permets de m'aſſommer, ſi cela arrive.

SCENE XI.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, THIBAUT, *boiteux, avec un manteau noir, & une emplâtre ſur l'œil.*

LORANGE.

AH! vous voilà, papa Thomaſſeau, venez vous-en un peu morigener votre gendre, il perd le reſpect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il eſt arrivé, & il m'eſt avis qu'il devroit être cheux nous.

LORANGE.

C'eſt un petit impoli qui ne ſait pas vivre ; ſes groſſieretés me font quitter la place. Votre ſervante, Madame Dubuiſſon ; juſqu'au revoir, Monſieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle eſt un peu mièvre, parce qu'alle eſt jeune : mais en grandiſſant, ça changera. Votre valet, notre gendre.

VIVIEN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur. Quoi, Madame, c'eſt-là Monſieur Thomaſſeau ? ce l'eſt-là ?

Madame DUBUISSON.

Oui, lui-même, votre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foi ! voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Hé bian ! qu'eſt-ce, à qui en a-vous donc ? Comment ſe porte le bon homme de pere ? eſt-il toujours auſſi libartin, auſſi ivrogne que de couteume ?

VIVIEN.

Mon pere, ivrogne!

THIBAUT.

Vous li reſſemblez comme deux gouttes d'iau, & nan dit que vous ne valez pas mieux que li. Mais ma fille eſt une diableſſe qui vous rangera, ne vous boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprends rien, c'eſt une eſpece de Payſan, que le beau-pere.

Madame DUBUISSON.

Oh! dame! la maiſon de Thomaſſeau n'eſt pas ſi noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Ouais!

THIBAUT.

Le gendre n'eſt morgué pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'eſt point avec ces gens-là que mon pere a conclu mon mariage aſſû-

rément, il y a quelqu'autre Thomaſſeau, Madame.

Madame DUBUISSON.

S'il y en a, c'eſt donc comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomaſſeau, en ligne directe, ſont de Suresne ; je n'en connois point d'autres.

SCENE XII.

M^me^ DUBUISSON, CLITANDRE, *en breteur*; THIBAUT, VIVIEN, LORANGE, *encore en naine.*

LORANGE.

VOILA mon couſin l'Officier que j'amene voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien fait, & de bonne mine ; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mouſquet dans notre Compagnie ; jarnibleu, que vous ſçavez bien choiſir, mon oncle ! Serviteur, couſin.

VIVIEN.

Coufin... Je vous baiſe les mains, Monſieur. Eſt-ce encore là un Thomaſſeau, Madame?

Madame DUBUISSON.

Comment! C'eſt le Chevalier Thomaſſeau, ce fameux, brave Officier aux gardes, de ſon métier? Anſpeſſade de la Colonelle, qui tue régulierement deux hommes toutes les ſemaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les ſemaines!

Madame DUBUISSON.

Oui, tout au moins; cela va bien là, l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miſéricorde! Où mon pere m'a-t-il envoyé? La vilaine famille!

CLITANDRE.

Parbleu! mon oncle; il faut que j'enivre le couſin pour faire connoiſſance.

THIBAUT.

Oui-dà, il faut bian commencer par queuque chose.

CLITANDRE.

Allons! vantrebleu! cousin, allons boire emsemble.

VIVIEN.

Monsieur, je vous remercie: mais....

CLITANDRE.

Oh! par la sambleu, vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monsieur.

CLITANDRE.

Mais, vous fumez quelquefois, du moins?

VIVIEN.

Oh, point du tout, je vous assûre.

CLITANDRE.

Maugrebleu! voilà un sot animal de cousin, il ne sait rien faire.

LORANGE.

C'est un nigaud, qui est frais émou-

lu de la Province; mais vous me le dégourdirez, coufin.

CLITANDRE.

Ah! ah! palfambleu! je vous en réponds. Vous ne prétendez pas faire fi-tôt la nôce, mon oncle?

THIBAUT.

Non, palfangué! rian ne preffe.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il faffe trois ou quatre campagnes dans notre Régiment: ne vous mettez pas en peine, je le ferai affommer, ou j'en ferai quelque chofe.

VIVIEN.

Trois ou quatre campagnes, moi! ma chere Madame.

Madame DUBUISSON.

Voilà comme le Chevalier Thomaffeau fait des recrues.

CLITANDRE.

Allons. Hé! marchez à moi, coufin.

VIVIEN.

Au fecours! A moi, Baftien, Miféricorde!

CLITANDRE.

Comment, palſambleu ! vous faites rébellion !

VIVIEN.

Ma chere Madame, revanchez-moi.

Madame DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez pas en colere ; il n'a encore tué perſonne, & voilà bientôt la fin de la ſemaine.

VIVIEN.

Ah ! le maudit pays, le maudit pays !

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari, ne vous faites point tirer l'oreille.

Madame DUBUISSON, *à Clitandre.*

Voilà Monſieur Thomaſſeau, tout eſt perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma ſœur ſont avec lui. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Madame DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-

vous-en : qu'elles ne vous voient point dans cet équipage.

SCENE XIII.

Madame DUBUISSON; Madame DESMARTINS, M. THOMASSEAU, ANGELIQUE.

Madame DESMARTINS.

HÉ ! te voilà, Madame Dubuiſſon : j'ai fait mettre mon carroſſe chez toi.

Madame DUBUISSON.

Apparemment, Madame, Monſieur Thomaſſeau m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement ?

Madame DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuiſſon ; j'ai paſſé tout le Printems chez toi, je viens paſſer chez Monſieur Thomaſſeau les Vendanges avec ma niece, & en équipage de Vendangeuſes, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites, Madame, & vous ſerez toujours la maitreſſe de tout ce qui dépendra de moi.

Madame DESMARTINS.

Il faut avouer que Monſieur Thomaſſeau eſt la politeſſe & la galanterie même.

M. THOMASSEAU.

Ah ! Madame.

Madame DUBUISSON.

Il a aſſez vécu pour ſavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune perſonne eſt donc votre niece ?

Madame DESMARTINS.

Oui, ma chere. Allons ma niece, ſaluez Madame Dubuiſſon, c'eſt une bonne perſonne que vous ne ſerez pas fâchée de connoître dans la ſuite.

ANGÉLIQUE.

Il ſuffit qu'elle ſoit de vos amies, pour me donner bonne opinion de ſon mérite.

M. THOMASSEAU.

N'eſt-ce pas là un aimable enfant, Madame Dubuiſſon.

Madame DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

M. THOMASSEAU.

N'eſt-il pas vrai? Oh çà! Meſdames, voilà la maiſon de votre petit ſerviteur, nous y ſerons plus commodément qu'ici.

ANGÉLIQUE.

Je meurs d'impatience d'embraſſer Mademoiſelle votre fille.

M. THOMASSEAU.

Elle ſera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

Madame DESMARTINS.

Nous nous verrons, Madame Dubuiſſon.

Madame DUBUISSON.

Votre ſervante, Madame.

M. THOMASSEAU.

Attends-moi ici, ma voiſine, j'ai quelque choſe à te dire.

SCENE XIV.

Madame DUBUISSON, *ſeule.*

LE pauvre Monſieur Thomaſſeau eſt en aſſez bonne main. Madame Deſmartins, & ſa petite niece le meneront loin, s'il veut les ſuivre : elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci : mais il eſt bon Prince. Son rival & ſon amour l'occupent trop pour lui laiſſer le tems de ſonger à troubler la fête. Mais voici déjà le bon-homme, quelle confidence me veut-il faire ?

SCENE XV.

M. THOMASSEAU, Madame DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

OH çà ! ma chere voiſine; tu connoîs les Dames qui ſont chez moi ?

Madame DUBUISSON

Oui, Monſieur. Madame Deſmartins, c'eſt la plus vertueuſe perſonne du monde, ſage, honnête, douce, complaiſante, l'eſprit bien fait, l'humeur enjouée, les manieres engageantes. Je ne ſais pas où vous avez pêché cette connoiſſance-là : mais vous avez fait-là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choiſis bien mes gens, dis, n'eſt-il pas vrai ? Et la petite niece, qu'en dis-tu ?

Madame DUBUISSON.

Je ne la connoiſſois pas : mais j'en ai ouï parler mille fois à ſa tante. C'eſt un petit modele de perfection, c'eſt la ſageſſe en mignature, une fille élevée comme une Princeſſe ; un cœur de Reine. Elle poſſede elle ſeule aſſez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuiſſon, de m'en parler de cette maniere.

Madame DUBUISSON.

Comment donc, Monſieur; quel intérêt prenez-vous....

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la nôce, Madame Dubuiſſon.

Madame DUBUISSON.

Quoi! vous épouſez la petite niece?

M. THOMASSEAU.

Oui, mon enfant, ne ſuis-je pas bien heureux?

Madame DUBUISSON

Ah! que ce parti-là vous convient bien, Monſieur! & que vous allez paſſer agréablement le reſte de vos jours!

M. THOMASSEAU.

Je t'en réponds. Je me défais de ma fille, & je l'envoie dans le fond de la Province.

Madame DUBUISSON.

Quelle conduite!

SCENE XVI.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, M. THOMASSEAU.

VIVIEN, *derriere le Théâtre.*

A l'aide! au ſecours! à la force!

M. THOMASSEAU.

Quel bruit confus eſt-ce là?

Madame DUBUISSON, *à part.*

Ah! Monſieur de la Chaponnardiere eſt échappé; nous allons voir de belles affaires.

VIVIEN.

Hé! par charité, Monſieur, Madame, ayez pitié de moi!

M. THOMASSEAU.

Qu'eſt ce qu'il y a, Monſieur, à qui en avez-vous?

VIVIEN.

Ah! je n'en puis plus.

Madame DUBUISSON, *à part.*

Voilà le gendre & le beau-pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentiments où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.

SCENE XVII.

M. THOMASSEAU, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

Que vous a-t-on fait? Qui êtes-vous, Monsieur?

VIVIEN.

Je suis un honnête-homme de Normandie, Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie?

VIVIEN.

Oui, Monsieur; & pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomas-

ſeau, qui eſt le plus grand coquin, le plus grand maraud....

M. THOMASSEAU.

Comment donc, Monſieur! prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'eſt la vérité, Monſieur, il a une fille qui eſt la créature la plus mauſſade, & la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monſieur...

VIVIEN.

Et un coquin de couſin qui eſt un homme à pendre; c'eſt bien la plus déteſtable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon, & un inſolent, de parler de gens d'honneur comme vous faites; & je vous donnerai mille coups de bâton, afin que vous le ſachiez.

VIVIEN.

Que la peſte m'étouffe, ſi je ne vous dis vrai. Vous ne connoiſſez point ces gens-

gens-là, Monſieur, ſi vous les aviez vus ſeulement.

M. THOMASSEAU.

Et ſavez-vous bien que je ſuis Monſieur Thomaſſeau, moi qui vous parle!

VIVIEN.

Non, non, Monſieur; ce n'eſt pas vous, je viens de le quitter; il eſt aux trois Rois avec ſa fille & des Soldats-aux-Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'eſprit, ou qui vient ici pour m'inſulter.

VIVIEN.

Tenez, il eſt borgne & boiteux, Monſieur Thomaſſeau; je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque choſe que je ne comprends point.

VIVIEN.

Et ſa fille a le viſage de travers; elle eſt boſſue, naine & boiteuſe.

M. THOMASSEAU.

C'eſt une piece qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnête-homme, Monſieur, je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oui, je vous l'accorde, c'eſt quelque plaiſanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, Monſieur, je ſuis ſans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh! çà, c'eſt moi qui ſuis Monſieur Thomaſſeau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, Monſieur Vivien de la Chaponnardiere.

M. THOMASSEAU.

Ma fille eſt jeune & belle, & n'eſt ni naine, ni boſſue.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre, & voilà une lettre de mon pere.

M. THOMASSEAU.

Je reconnoîs ſon ſeing & ſon écriture.

SCENE XVIII.

Madame DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, CLITANDRE.

Madame DUBUISSON, *à Clitandre.*

CELA eſt comme je vous le dis, entrez dans ce logis, votre tante & votre ſœur y ſont, & vous ne riſquez rien.

CLITANDRE.

Mais ſi ce gendre malotru...

Madame DUBUISSON.

Il ne le ſera pas, je vous en réponds : le voilà encore avec Monſieur Thomaſſeau ; entrez, vous dis-je, & nous laiſſez faire.

SCENE XIX.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, M. THOMASSEAU.

Madame DUBUISSON.

HÉ bien ! avez-vous ſu ce qu'avoit cet honnête Monſieur, pour faire tant de bruit ?

M. THOMASSEAU.

C'eſt le fils d'un de mes amis, ma voiſine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le diſois bien, moi, que

le Thomaſſeau de tantôt n'étoit pas le véritable, & qu'il y en avoit quelqu'autre.

Madame DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois cru pourtant... Ecoutez, je crois que vous êtes une friponne, Madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomaſſeau que je vous ai dits.

Madame DUBUISSON.

Votre gendre eſt un peu fou, Monſieur; il eſt bon de vous en avertir.

SCENE XX.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, M. THOMASSEAU, THIBAUT.

THIBAUT.

AH! vous v'là, Monſieu : n'avez-vous point vu par haſard une Madame de Paris qui vous charche?

M. THOMASSEAU.

Une Dame de Paris! que me veut-elle?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque choſe, qu'alle dit qui eſt de conſéquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra, nous ſaurons ce que c'eſt.

THIBAUT, *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah!

VIVIEN, *en se retournant pour voir de quoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense?

THIBAUT.

Tatigué! que v'là un drôle de corps! Ah, ah, ah, ah!

M. THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraud? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah! comme il se gausse, cousine!

Madame DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi! c'est-là ce mari qu'ous avez fait venir exprès pour Mademoiselle Mariane?

M. THOMASSEAU.

Oui, lui-même, qu'en veux-tu dire?

THIBAUT.

Morgué! votre fille choisit mieux que vous; je me donne au diable! le

gars de la petite ruelle vaut trente maris comme ſti-là; je vous l'avois bian dit qu'ils ſe trouveriont deux. Je m'en vais vous l'amener, vous varrez vous-même.

M. THOMASSEAU.

Madame Dubuiſſon, vous avez un couſin qui devient bien inſolent; je le mettrai dehors, ſi cela continue.

SCENE XXI.

M. THOMASSEAU, VIVIEN, Madame DUBUISSON.

VIVIEN.

TENEZ, beau-pere, j'ai dans la penſée que ce payſan-là eſt le Thomaſſeau de tantôt, hors qu'il n'eſt plus borgne.

M. THOMASSEAU.

Lui! point du tout, c'eſt mon Jardinier.

SCENE XXII.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, M. THOMASSEAU, THIBAUT, LORANGE.

THIBAUT.

PARGUÉ! je revians ſur mes pas, & je m'en retourne de même; v'là cette Madame de Paris qui vous demande.

LORANGE, *en Demoiſelle.*

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

M. THOMASSEAU.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'eſt pas mal faite.

Madame DUBUISSON.

Hé! comment, c'eſt Mademoiſelle Duhaſard, ſi je ne me trompe?

LORANGE.

Oui, ma chere Madame Dubuiſſon, c'eſt moi-même.

M. THOMASSEAU.

Tu connoîs cette perſonne-là, mà voiſine ?

Madame DUBUISSON.

Vraiment ! c'eſt une de nos amies, une fort honnéte fille, qui poſtule pour chanter *gratis* à l'Opéra, afin de ſe faire connoître. Hé ! qui vous amene en ce pays-ci, Mademoiſelle ?

LORANGE.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis m'ont engagée d'y venir en Vendanges ; & comme j'ai ſu par occaſion que Monſieur Vivien de la Chaponnardiere y étoit pour épouſer la fille de Monſieur, j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage ! & de quel droit, Madame ?

LORANGE.

Comment ! de quel droit, petit perfide ?

M. THOMASSEAU

Que veut dire ceci, mon gendre?

VIVIEN.

Le Diable m'emporte, ſi j'en ſais rien; je ne connoîs point cette créature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point, traître ! je te déviſagerai, ſi on me laiſſe faire.

Madame DUBUISSON.

Hé ! ne vous emportez pas de la ſorte.

LORANGE.

Tu ne me connoîs pas ! n'eſt-ce pas toi qui m'a miſe dans mes meubles?

VIVIEN.

Moi?

M. THOMASSEAU.

Mon gendre?

LORANGE.

Avant que je connuſſe ce libertin-là, ma réputation flairoit comme baume dans tout le quartier du Palais Royal.

Madame DUBUISSON.

Je vous le diſois bien, elle a toujours paſſé pour une fille fort ſage.

LORANGE.

Si vous ſaviez, Monſieur, comme il m'a attrappée.

M. THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre; voilà de mauvaiſes manieres.

VIVIEN.

Je vous proteſte, Monſieur Thomaſſeau....

LORANGE.

Tenez, Monſieur; il venoit quelquefois chez une honnête Marquiſe qui donne à jouer; il me vit, je lui plus; je le vis, il me plut.

Madame DUBUISSON.

Il vous propoſa quelques parties de plaiſir?

LORANGE.

Vraiment, nous ſoupâmes enſemble dès le ſoir même; il me fit boire tant de ratafiat, & tant manger de truffes. Oh! pour cela, l'argent ne lui coûte rien, il fait bien les choſes.

Madame DUBUISSON.

Cet homme-là eſt d'une grande dépenſe, au moins.

M. THOMASSEAU.

Oui; cela n'accommode point un ménage.

Madame DUBUISSON.

Il ne faut pas demander ſi le lendemain il alla vous rendre viſite?

LORANGE.

Oui, Madame; & deux jours après il m'envoya une tapiſſerie de brocatelle, un petit lit de damas feuille morte, avec la petite oie.

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas! cela eſt violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vu cette coquine-là,

ſi je ſais ce que c'eſt que tout ce qu'elle dit....

LORANGE.

Oh ! tu as beau nier, il faut que tu m'épouſes, ou que tu ſois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouſerai, moi ?

LORANGE.

Oui par la ventrebleu ! tu m'épouſeras.

Madame DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiſelle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah ! je veux que cinq-cents diables me tordent le cou, Madame, ſi....

VIVIEN.

Voilà, une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, Monſieur; vous devriez mourir de honte de faire des préſents à des filles qui jurent comme cela.

SCENE XXIII.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, M. THOMASSEAU, THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TENEZ, Monſieur ; v'là le mari que votre fille a fait venir de Paris, & v'là ſti-là que vous avez fait venir de campagne. Alle veut ſti-ci, & ne veut point ſti-là, eſt-ce qu'alle a tort ? Regardez-les bian, queu comparaiſon !

SCENE DERNIERE.

Madame DUBUISSON, VIVIEN, M. THOMASSEAU, MARIANE, Mme DESMARTINS, THIBAUT, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, LORANGE.

M. THOMASSEAU.

APPROCHEZ, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vos genoux, pour vous conjurer inſtamment de ne me pas forcer....

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille ; l'affaire eſt conclue dans ma tête.

MARIANE.

Ah ! mon pere !

M. THOMASSEAU.

Votre mariage eſt déja rompu avec Monſieur, c'eſt une affaire faite ; je

ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi! vous croyez, Monſieur Thomaſſeau.....

M. THOMASSEAU.

Voilà qui eſt fini, vous dis-je, j'écrirai à votre pere.

CLITANDRE.

Oſerois-je me flatter, Monſieur...?

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque choſe avec vous, Monſieur, il faut ſavoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne ſera pas mal-aiſé de vous en inſtruire, voilà ma tante & ma ſœur....

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable perſonne?

Madame DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le deſſein d'épouſer ma niece, il faut conſentir

au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là, c'est une affaire faite, & nous serons bientôt d'accord.

VIVIEN.

Hé! qu'est-ce donc? me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi!

LORANGE.

Consolez-vous, Monsieur; jeune & nigaud comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

(On entend un bruit de hautbois & de musettes.)

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est cela?

Madame DUBUISSON.

C'est un petit bal de campagne que Mademoiselle Duhasard a préparé pour Monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc?

Madame DUBUISSON.

Comme fille poſtulante d'Opéra, il faut bien qu'elle donne un plat de ſon métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée de bois, ſi vous voulez, je ferai le feſtin des deux mariages.

M. THOMASSEAU.

Mademoiſelle Duhaſard eſt un Cabaretier?

LORANGE.

Fort à votre ſervice.

VIVIEN.

Je vous le diſois bien, moi, qu'on me faiſoit piece.

LORANGE.

Sans rancune, Monſieur Vivien; nous vous avons empêché de vous marier, ce n'eſt pas vous rendre un mauvais office. Allons, gai, Meſſieurs de la ſymphonie: honneur à Monſieur Vivien, & à nos Vendanges.

DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses, précédés de quelques Hautbois & d'une Musette, entrent en dansant.)

PREMIER VENDANGEUR.

AMIS Vendangeux;
Ayons le cœur joyeux,
J'avons des Vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles;
Nargue du vin vieux.
Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHŒUR *répete.*

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Rousseau, Fitte & Foreste,
En avont dans l'aîle
Avec leur vin vieux.
Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHŒUR *répete.*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à Monſieur Vivien
De la Chaponnardiere.

(Tous les Acteurs & Actrices de la Comédie & du Divertiſſement ſont la révérence à Monſieur Vivien, en répétant :)

Serviteur à Monſieur Vivien
De la Chaponnardiere.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il eſt docile ! & qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire !
Serviteur à Monſieur Vivien
De la Chaponnardiere.

LE CHŒUR *répete.*

Serviteur à Monſieur Vivien
De la Chaponnardiere.

(Deux Vendangeurs & deux Vendangeuſes danſent une Entrée groteſque.)

SECOND VENDANGEUR.

Morgué ! morgué ! point de mélancolie,
J'ons bon vin & femme jolie,
N'eſt-ce pas pour vivre contens ?
Tout ce qui peut me chagriner l'âme,
J'ons du vin nouviau tous les ans :
Mais j'ons toujours la même femme.

(*Entrée d'un Sabotier ſeul.*)

Madame DESMARTINS, *vétue en Vendangeuſe, chante.*

Amans, qui venez en Vendange,
L'Amour ne trouve point étrange
Qu'au Dieu du vin vous faſſiez votre cour.
Dans une heureuſe intelligence
Ces Dieux ſe ſervent tour-à-tour :
L'Amour aide à Bacchus, & par reconnoiſſance,
Bien ſouvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.

(*Un Payſan danſe une entrée comique avec Angélique, qui eſt vétue en Vendangeuſe.*)

SECOND VENDANGEUR.

Les plus habiles Vendangeuſes,
Quoi qu'ordonne le Dieu du Vin,
Ne ſont jamais aſſez ſoigneuſes
Pour bien cueillir tout le raiſin.

Mais aux Vendanges de Suresne,
Avec les Jeux & les Ris,
Le Dieu des Amours amene
Des grapilleuses de Paris.

(Un grand benêt de Paysan danse seul d'une maniere niaise : quand il a fini, Madame Desmartins s'avance au bord du Théâtre, au milieu des deux Vendangeurs. Ils chantent les couplets suivants, que tous les Acteurs & Actrices de la Comédie & du Divertissement répetent en chantant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Profitez bien, jeunes fillettes,
Des moments faits pour les amours;
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

Madame DESMARTINS.

Cachez bien les faveurs secrettes,
Amans, dont vous êtes comblés.
Si-tôt que vous les révelez,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

SECOND VENDANGEUR.

Il faut savoir en amourettes
Se saisir des tendres moments:

Pour les trop timides Amants,
Adieu panniers, Vendanges ſont faites.

PREMIER VENDANGEUR.

Faites bien vos marchés, Griſettes,
Avant qu'aimer les grands Seigneurs :
Si-tôt qu'ils ont eu vos faveurs,
Adieu panniers, Vendanges ſont faites.

(Tous les Acteurs & Actrices rentrent en danſant & en chantant ; Madame Deſmartins, qui demeure ſeule ſur le Théâtre, adreſſe à l'Aſſemblée ce dernier couplet.)

Défiez-vous de ces coquettes,
Qui n'en veulent qu'à vos écus:
Si-tôt que vous n'en aurez plus,
Adieu panniers, Vendanges ſont faites.

FIN.

LE MOULIN DE JAVELLE,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois le 19 Janvier 1696.

ACTEURS.

BERTRAND, Maître de Javelle.
Madame BERTRAND, femme de Bertrand.
MAROTTE, Niece de Madame Bertrand.
LE CHEVALIER.
LA COMTESSE.
M. GANIVET, Amant de la Comteſſe.
FINETTE, Suivante de la Comteſſe.
LOLIVE, Valet du Chevalier.
M. SIMONNEAU, Procureur.
Madame SIMONNEAU.
M. DU ROLLET, Procureur.
Madame DU ROLLET.
M. GRIMAUDIN, Ami de Madame Du Rollet.
DORANTE, Ami de Madame Simonneau.
NICOLAS, Garçon de Cabaret.
JASMIN, Laquais de la Comteſſe.
LA FLEUR, Laquais de M. Grimaudin.
Un COCHER, *ivre.*

La Scene eſt au Moulin de Javelle.

LE MOULIN DE JAVELLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FINETTE, JASMIN.

LA COMTESSE.

HÉ! Jaſmin, laquais, petit laquais!

JASMIN.

Plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Que ce cocher ſe range à cent pas

de la maiſon ; là, ſur le bord de l'eau, & qu'il nous attende.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE COCHER, FINETTE.

LE COCHER, *ivre.*

QU'EST-CE à dire que je vous attende? Je me donne au diable ſi je vous attends, à moins que je ne ſois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Hé! ſi on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

Ça ſe pourra bien. Quand je ſerai payé, je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Hé! comment veux-tu qu'on s'en retourne?

LE COCHER.

Bon! qu'on s'en retourne ! Eſt-ce que ça vous embarraſſe ? Vous êtes jolie, je vous amene au Moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ah ! quel diſcours, Madame! Quel inſolent !

LA COMTESSE.

C'eſt un maraud à qui il faut donner les étrivieres.

LE COCHER.

Oui ! les étrivieres ! Oh ! écoutez-donc, point tant de fierté : je vous ai priſes dans la rue de Seine ; je vous déshonorerai, prenez-y garde.

FINETTE.

Par ma foi! Madame, cela n'eſt point joli ; un coquin de Fiacre parler de la ſorte !

LE COCHER.

Fiacre ! Oh ! Fiacre vous-même ; point tant de bruit, vous dis-je, & de l'argent. Autrement......

LA COMTESSE.

Ecoute, nous voici près de la maison; si j'appelle quelqu'un, tu seras rossé.

LE COCHER.

Oh palsambleu ! appellez, nous sommes faits à cela; je serai rossé: mais je serai payé, ou je ferai beau bruit. Je n'ai pas la langue morte, non; quoique je l'aie un peu embarrassée.

FINETTE.

Je m'en vais renvoyer ce gueux-là; Madame, il faut le payer: mais je le reconnoîtrai, sur ma parole.

LE COCHER.

Bon, tant mieux; je vous reconnoîtrai aussi, moi. Vous autres & nous autres, nous ne saurions nous passer les uns des autres.

LA COMTESSE.

Quand ces misérables-là ont affaire à des femmes.....

LE COCHER.

Nous connoissons un peu notre monde, n'est-il pas vrai?

FINETTE.

Tiens, voilà un écu : mais je t'aſſûre...

LE COCHER.

Ah ! ma Princeſſe, vous ne voudriez pas ; une perſonne de qualité comme vous, un écu ! fi donc !

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre, & nous ramener, on t'en donnera encore autant.

LE COCHER.

Oh ! vrai, comme voilà le jour qui nous éclaire, ma Reine, cela ne ſe peut pas; j'ai une fiacrée de Bourgeois de village à voiturer, un lendemain de noces. Eſt-ce que vous voudriez que je perdiſſe cela ? Si vous couchiez ici, encore......

FINETTE.

Coucher ici, Madame ! coucher ici !

LA COMTESSE.

Pour qui ce marouſle-là nous prend-il donc ?

LE COCHER.

Je vous demande pardon, je ſais bien qu'il n'y a point de lits au Moulin de Javelle, on n'y loge pas; mais cela n'empêche point qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire?

LE COCHER.

Oh! par la morbleu, je ſais bien ce que je dis; je ſuis grec là-deſſus. Oh çà! il n'y a donc rien pour boire à votre ſanté? Je n'en ſuis mordié! pas moins votre ſerviteur, & je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérités. Juſqu'au revoir, mes adorables.

SCENE III.

LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

VOILA une jolie partie de plaiſir! Venir ainſi vous & moi, tête-à-tête, au Moulin de Javelle dans un mauvais

fiacre ! Par ma foi ! Madame, il faut être auſſi bonne que je le ſuis, pour vous paſſer toutes vos folies.

LA COMTESSE.

J'ai toujours eu tant de complaiſance pour les tiennes.

FINETTE.

Moi, Madame ! je n'ai encore eu que des folies de bon ſens ; j'ai aimé quelquefois : mais de jolis gens, des gens de mérite ; & graces à ma raiſon, aucun magot ne m'a jamais fait courir les rues.

LA COMTESSE.

Je ſuis donc de bien mauvais goût, à ton compte ?

FINETTE.

Oh ! pour cela oui, Madame. Monſieur Georges Ganivet ! le plus bourgeois, & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne ville de Paris, ſans contredit.

LA COMTESSE.

Hé bien ! d'acord, c'eſt un Bourgeois : mais il a de quoi vivre en

homme de qualité ; il eſt fort riche, & je n'ai point de bien ; il eſt très-ridicule, j'en conviens : mais enfin.....

FINETTE.

Mais, mais, vous l'aimez tel qu'il eſt, n'eſt-ce pas ?

LA COMTESSE.

Je l'aime, moi ! moi, je l'aime ! Au contraire, je veux l'épouſer ; il eſt trop fat pour un amant, je prétends en faire un mari. Que trouves-tu là d'incompatible ?

FINETTE.

Rien du tout, vraiment ! au contraire ; & ſur ce pied là, vous pourriez bien avoir moins de tort que je ne penſe. Mais le Chevalier, que deviendra t-il ? vous l'aimiez, il vous aime auſſi.

LA COMTESSE.

Point, Finette : nous avons cru d'abord que nous nous aimions ; mais nous ne voulions que nous tromper tous deux, je t'aſſûre.

FINETTE.

Quoi, Madame !.......

LA COMTESSE.

Oui, te dis-je ; nous en ſommes venus aux éclairciſſements, nous ne nous eſtimons preſque pas même.

FINETTE.

Et vous êtes de ſi bonne intelligence? Sait-il les vues que vous avez pour Monſieur Ganivet?

LA COMTESSE.

S'il les ſait ? Il a beſoin d'argent pour faire ſa campagne : j'ai beſoin de mari, moi, pour paſſer l'été: Monſieur Ganivet fera notre affaire à l'un & à l'autre.

FINETTE.

Cela ſera bien commode.

LA COMTESSE.

Il me donne ce ſoir à ſouper ici, le Chevalier s'y trouvera, & nous prendrons enſemble des meſures.

FINETTE.

Voici la maitreſſe de la maiſon.

LA COMTESSE.

Hé! bon-jour, ma bonne Madame Bertrand.

SCENE IV.

Madame BERTRAND, LA COMTESSE, FINETTE.

Madame BERTRAND.

MESDAMES, votre très-humble ſervante. Hé! c'eſt un petit miracle de vous voir. Vous nous avez bien abandonnés, d'où vient donc cela?

LA COMTESSE.

Tout le monde eſt à l'armée, ma chere enfant; les parties de plaiſir ſont ſupprimées, ce ne ſont preſque plus que des parties d'ennui que celle qu'on fait à préſent.

Madame BERTRAND.

Eſt-ce que vous vous êtes miſe dans l'épée? Je vous ai vue ſi fort dans la robe,

FINETTE.

Bon, dans l'épée ! nous ſommes baiſſées d'un cran, Madame Bertrand ; nous donnons dans le bas Bourgeois. A l'heure qu'il eſt, on ſe prend où l'on peut : en été c'eſt une ſaiſon morte.

LA COMTESSE.

Tais-toi donc, folle.

Madame BERTRAND.

Hé ! allez, allez, Madame, nous ſavons cela mieux que perſonne, & je ne ſais combien de Dames qui ſont ici tout l'hiver avec des Ducs & des Marquis, n'y viennent preſque, l'été, qu'avec des Procureurs & des petits-Maîtres du quartier S. Honoré : encore ne ſont-ce pas les plus mal partagées.

LA COMTESSE.

As-tu aujourd'hui beaucoup de ces compagnies-là chez toi, Madame Bertrand ?

Madame BERTRAND.

Il n'y a pas encore grand monde : mais nous attendons un lendemain de noces.

LA COMTESSE.

Un lendemain de noces?

Madame BERTRAND.

Oui, Madame, un Bourgeois de Vaugirard qui marie ſa fille au garçon du Boulanger de Meudon ; ils ont envoyé retenir notre grande chambre.

FINETTE.

Un lendemain de noces au Moulin de Javelle ! cela eſt d'un mauvais pronoſtic pour les ſuites du mariage.

Madame BERTRAND.

Vous attendez compagnie, apparemment ; & vous ne voulez pas entrer encore ?

LA COMTESSE.

Nous ferons un tour dans ton jardin. Si le Chevalier vient, dis-lui que nous y ſommes.

Madame BERTRAND.

Je vous l'enverrai ſi-tôt qu'il ſera venu, ne vous mettez pas en peine.

LA COMTESSE.

Allons, viens, Finette.

FINETTE.

Allons, Madame.

SCENE V.

Madame BERTRAND, *seule.*

L'AIMABLE Dame que voilà ! ce que c'eſt que d'avoir de l'eſprit & du bonheur ! Ce n'eſt que la fille d'une Blanchiſſeuſe de la Grenouillere, & cependant la voilà Comteſſe. Oh ! il n'y a qu'à Paris où on faſſe de ces fortunes-là. Holà, hé, Nicolas ?

SCENE VI.

Madame BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

QU'EST-CE qu'il y a, Maitreſſe ?

Madame BERTRAND.

As-tu porté du vin & de la glace à

ces deux Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevisses ?

NICOLAS.

Oui, Maitresse.

Madame BERTRAND.

Voilà qui est bien : fais-moi venir Marotte.

NICOLAS.

Çà, Maitresse. Hé, Marotte, Marotte ?

Madame BERTRAND.

Le gros butor ! Est-ce que je n'appellerois pas aussi bien que toi, si je voulois appeller ?

NICOLAS.

Pargué ! vous n'appelleriez pas mieux, du moins ; car la v'là venue.

SCENE VII.

Madame BERTRAND, MAROTTE.

MAROTTE.

Est-ce que vous me voulez quelque chofe, ma tante?

Madame BERTRAND.

Oui. Tenez, allez dire à la groffe Thomaffe qu'elle vous donne un demi-cent d'écreviffes.

MAROTTE.

Oui, ma Tante.

Madame BERTRAND.

Choififfez les plus petites, au moins.

MAROTTE.

J'entends bien, c'eft pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur, n'eft-ce pas ?

Madame BERTRAND.

Oui. Ecoutez, petite fille, c'eft Monfieur Simonneau qui eft là haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a ſait tant de careſſes?

Madame BERTRAND.

Juſtement. S'il vous queſtionnoit tantôt, par haſard, ne vous aviſez pas d'aller dire que ſa femme ſoupa hier ici avec ce jeune Conſeiller & ce vieux Muſicien.

MAROTTE.

Oh! que je ne ſuis pas ſi mal appriſe! Pourquoi me dites vous cela? eſt-ce que vous me prenez pour une jaſeuſe?

Madame BERTRAND.

Non, mais......

MAROTTE.

Et quand vous me menez à Paris avec vous chercher de la proviſion, & que nous déjeunons avec ce grand Clerc, ou avec ce gros Suiſſe, eſt-ce que j'en dis quelque choſe à mon oncle?

Madame BERTRAND.

Je ne me plains pas de cela, tu es bonne fille.

MAROTTE.

Si on ne ſavoit un peu ſe taire, dans une maiſon comme celle-ci; ce ſeroit belle pitié ! nous mettrions toute la ville en déſordre.

Madame BERTRAND.

Oui, il eſt de conſéquence de ne point parler.

MAROTTE.

Oh ! toute petite que je ſuis, je vois bien cela. Tenez, ma Tante, tous ces Meſſieurs qui viennent ici avec des femmes, ne voudroient pas que leurs femmes y vinſſent avec des Meſſieurs, non.

Madame BERTRAND.

Cela eſt vrai.

MAROTTE.

Ah ! que ce vieux Médecin étoit fâché l'autre jour, quand il trouva là-haut ſa femme qui mangeoit une matelotte avec ce garçon Apothicaire !

Madame BERTRAND.

Et cependant il étoit avec une petite Lingere du Palais, lui.

MAROTTE.

Je n'ai jamais ouï tant jurer pour un Médecin. Il a bien dit qu'il se vengeroit ; & le garçon Apothicaire ne sera jamais Maître.

SCENE VIII.

Madame BERTRAND, NICOLAS, MAROTTE.

NICOLAS, *pleurant.*

OH ! palsangué, Maitresse, je m'en vais cette fois-ci.

Madame BERTRAND.

Tu t'en vas ?

NICOLAS.

Oui, morgué ! je m'en irai.

MAROTTE.

A qui en a-t-il donc ?

Madame BERTRAND.

Va vîte où je t'envoie, Marotte ; & reviens de même.

SCENE IX.

Madame BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

JARNONCE!

Madame BERTRAND.

Mais, parle donc, garçon, quelle mouche te pique? Es-tu devenu fou?

NICOLAS.

Jarniguié! v'là encore ces Madames qui m'avont fait darnierement tant de niches.

Madame BERTRAND.

Quelles Madames?

NICOLAS.

Hé! ces Madames de qualité, qui fesont comme si alles n'en étiaient pas. Alles se promenont le long de l'iau; & alles viandront ici, je gage.

Madame BERTRAND.

Hé-bien! laisse-les venir; qu'est-ce que ça te fait?

NICOLAS.

Hé, ventregué ! Maitreſſe, alles me voulont débaucher. Vous ne ſavez pas ſti-là, peut-être.

Madame BERTRAND.

Comment, te débaucher ?

NICOLAS.

Alles me voulont mettre à mal, vous dis-je : mais tatigué ! je m'enfuirai plutôt ; je ſis honnête garçon, & vous le ſavez bian.

Madame BERTRAND.

Tu es un ſot, va ; va-t-en à la maiſon.

NICOLAS.

'Aga, donc ! comme vous me chaſſez ! à cauſe que v'là votre mari : mais......

Madame BERTRAND.

Ote-toi de-là, te dis-je.

SCENE X.

Mme BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

PALSANGUOI ! Jeanne, t'es toujours à l'entour de ces garçons; j'ai biau les prendre tortus, boſſus, borgnes & boiteux, ça n'y fait rian. Dame ! acoute donc, je ne ſis pas jaloux : mais ſi je m'y boute, je ſais bian comme je les prendrai pour empêcher ça.

Madame BERTRAND.

Plaît-il ? Hem ? Quoi ? Qu'eſt-ce ? Que voulez-vous dire, avec vos contes ?

BERTRAND.

Oh ! ne te fâche donc pas, Jeanne, je ſais bian d'où viant ça, & c'eſt ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui couront après des Monſieux, tu t'imagines qu'il faut faire de même ; raye ça de tes papiers. Alles ſont de Paris, ces Ma-

dames-là, c'eſt à elles à faire; & quoique je ſoyons dans la Banlieue, je prétends qu'il y ait de la différence.

Madame BERTRAND.

Vous mériteriez bien......

BERTRAND.

Hé, morgué! doucement, t'es toujours en colere. Çà, parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monſieur Simonneau le Procureur eſt là-haut avec un autre homme de Juſtice.

Madame BERTRAND.

Je le ſais bien, je viens de leur envoyer chercher par Marotte des écreviſſes qu'ils ont demandées.

BERTRAND.

Oui; mais j'ai dans la penſée qu'ils ne venont pas ici pour des écreviſſes, & qu'il y a queuque anguille ſous roche.

Madame BERTRAND.

Comment donc?

BERTRAND.

BERTRAND.

Sa femme ſoupeit hier ici, à Monſieur Simonneau.

Madame BERTRAND.

Hé bien?

BERTRAND.

Hé bian! ils parliont de mauvaiſe conduite, de faire enfarmer queuqu'un; j'ai opignion qu'ils la voulont mettre à Saint-Lazare.

Madame BERTRAND.

Une femme à Saint-Lazare!

BERTRAND.

Oui, m'eſt avis que j'ai entendu ce mot-là, & ils m'avont bian enchargé de ne pas dire qu'ils ſont ici; ils y demeureront peut-être juſqu'à demain. Si alle viant ce ſoir, comment feronsje?

Madame BERTRAND.

Si elle vient, elle viendra; ce ſont ſes affaires.

SCENE XI.

Madame BERTRAND, LOLIVE, BERTRAND.

LOLIVE.

Serviteur, Monſieur Bertrand.

BERTRAND.

Ah! votre valet, Monſieur de Lolive.

LOLIVE.

Je baiſe les mains à Madame Bertrand ; comment ſe porte-t-elle ?

Madame BERTRAND.

Fort bien, ſi vous m'apportez de l'argent.

LOLIVE.

De l'argent, Madame Bertrand ! vous allez d'abord aux invectives. Monſieur Bertrand eſt plus poli que vous, &......

BERTRAND.

Moi ? point du tout. Eſt-ce que

votre maître ſe moque de moi ? on va dix fois cheux li pour un méchant repas de trois piſtoles : on li reporte ſa tabatiere.....

LOLIVE.

Hé ! paix, Monſieur Bertrand, vous me faites rougir.

BERTRAND.

Acoutez, ſi vous ne nous payez, votre maître & vous.....

LOLIVE.

Sans colere, Monſieur Bertrand, je ne viens ici que pour cela, & pour quelqu'autre petite choſe.

BERTRAND.

Oh ! bian, commençons toujours par-là, & je finirons par l'autre petite choſe.

LOLIVE.

Cela eſt trop juſte. Tenez, voilà déjà les trois louis d'or de la tabatiere, & en voilà un pour mon compte ; nous reprendrons ce ſoir nos nipes.

BERTRAND.

Ah ! quand il vous plaira, tout eſt

à votre ſarvice, Monſieur de Lolive.

LOLIVE.

Cela eſt bien honnête ! Oh çà ! il me reſte encore dix piſtoles, dont mon maître m'a dit de ſaire préſent à Madame Bertrand, ſi elle veut lui rendre un petit ſervice.

Madame BERTRAND.

Oui-dà ! volontiers. Quel ſervice ? De quoi eſt-il queſtion ?

LOLIVE.

Il m'avoit commandé de ne vous en pas parler devant votre mari, mais....

BERTRAND.

Oh ! ne craignez rian, je ne ſis point babillard.

Madame BERTRAND.

Oh ! pour ça non, Bertrand eſt bon-homme : dites vîte.

LOLIVE.

Mon maître eſt amoureux, Madame Bertrand.

BERTRAND.

De ma femme? Oh ! acoute, Jean-

ne ; je ne ſis pas ſi bon que tu penſes, au moins.

Madame BERTRAND.

Hon ! que vous êtes nigaud, Monſieur Bertrand !

LOLIVE.

Vous rêvez, je penſe : mon maître eſt amoureux de votre femme !

BERTRAND.

Pourquoi non ? Il y a bian eu des groſſes Madames qui m'en avont voulu conter, à moi. Oh dame ! Jeanne & moi, je ſommes des biautés de caprice, & les parſonnes de qualité avont par fois des fantaiſies.

LOLIVE.

Oh bien ! le caprice de mon maître ne va point juſques-là ; ne vous inquiètez point. C'eſt une petite bourgeoiſe de Vaugirard qui lui donne dans la vue ; & ſi Madame Bertrand vouloit...

Madame BERTRAND.

Oh ! pour cela non, nous ne nous mêlons point de ces choſes-là : nous

ſommes gens de bien, Monſieur de Lolive.

LOLIVE.

Mais, il s'agit ſeulement.....

Madame BERTRAND.

Tenez, quand des perſonnes ſont d'accord, & que leurs amitiés ſont une fois commencées, on vient quelquefois chez nous mettre ces amitiés là dans leur perfection; on ne peut pas empêcher cela, on s'en doute, & on n'y prend pas garde, ce ſont leurs affaires; mais pour ce qui eſt d'entrer là-dedans, nous n'en faiſons rien, nous avons trop l'honneur en recommandation.

BERTRAND.

Je ſis pis qu'un ſatan là-deſſus, moi.

LOLIVE.

Quoi, vous vous feriez un ſcrupule de rendre ſeulement un billet à une jeune fille?

Madame BERTRAND.

Un billet ſeulement, Bertrand?

BERTRAND.

Acoute, dix piſtoles ſont bonnes à gagner, Jeanne.

LOLIVE.

Trouveriez-vous qu'il y eût grand mal à lui dire que mon maître l'attend ici ; & que comme nous n'oſerions aller à Vaugirard, par ménagement pour elle, elle court moins de riſque à nous venir trouver?

Madame BERTRAND.

Qu'en dis tu, Bertrand?

BERTRAND.

Mais, il m'eſt avis qu'en bonne conſcience, il n'y a pas de mal à ça; ſi tu ne le fais pas, un autre le fera : la petite fille ne viendra pas moins, & tu n'auras pas les dix piſtoles.

LOLIVE.

Monſieur Bertrand eſt homme de bon-ſens & de bon conſeil.

BERTRAND.

N'eſt-il pas vrai?

Madame BERTRAND.

Et qui eſt la petite fille ? Comment ſe nomme-t-elle ?

LOLIVE.

Angélique.

Madame BERTRAND.

Angélique, dites-vous ?

LOLIVE.

Oui, elle demeure à l'entrée du Village, là, à main gauche.

Madame BERTRAND.

Oh ! je ſais bien où elle demeure: mais il n'y a rien à faire ; cette fille-là eſt devenue femme, Monſieur de Lolive.

BERTRAND.

Oh ! palſanguenne oui, alle fut hier mariée, & je faiſons aujourd'hui ſon lendemain de noce.

LOLIVE.

Quoi ! tout de bon ?

BERTRAND.

Oui, la peſte m'étouffe !

LOLIVE.

Cela fâchera mon maître.

Madame BERTRAND.

Si vous voulez, pourtant, on lui rendra toujours votre billet, tout coup vaille.

LOLIVE.

Oh diable ! non, c'eſt un billet pour fille ; en faut un pour femme, à préſent. Je vais porter cette nouvelle à mon maître, & cela ne nous empêchera pas de danſer à la noce.

SCENE XII.

Mme BERTRAND, BERTRAND.

Madame BERTRAND.

LE Mitron a bien fait de hâter ſon mariage, Bertrand ; on lui auroit ſoufflé ſa maitreſſe.

BERTRAND.

Hé morgué ! on lui ſoufflera ſa

femme, peut-être; ce ſera bien pis encore.

Madame BERTRAND.

A qui en veut ce laquais?

SCENE XIII.

Mme BERTRAND, BERTRAND, LA FLEUR.

Madame BERTRAND.

DEMANDEZ-VOUS quelque choſe, mon enfant?

LA FLEUR.

C'eſt Monſieur Grimaudin, Madame, qui envoie ſavoir s'il n'y a ici perſonne de ſa connoiſſance, & s'il y peut venir ſouper avec deux Dames de ſes parentes?

Madame BERTRAND.

Oui, qu'il vienne: mais qu'il ſe dépêche.

BERTRAND.

Tatigué! Jeanne, c'eſt une bonne pratique que ce Monſieur Grimaudin; on ne diroit pas qu'il y touche devant le monde; mais je le voyons pourtant bian ſouvent cheux nous, à ce qu'il me ſemble.

Madame BERTRAND.

Oh! c'eſt un fort honnête-homme, bien reglé, d'une bonne conduite.

BERTRAND.

Et d'une grande famille, n'eſt-ce pas? Morgué! toutes les jolies femmes de Paris ſont ſes couſines à ſti-là.

Madame BERTRAND.

Paix, tais-toi; les voilà, je penſe.

BERTRAND.

Pargué! Madame Simonneau eſt avec li, elle eſt itou ſa couſine, je gage.

SCENE XIV.

M^me BERTRAND, BERTRAND, M. GRIMAUDIN, DORANTE, Madame SIMONNEAU, Madame DU ROLLET.

Madame SIMONNEAU.

JE ne bouge de chez toi, Madame Bertrand : j'y ſoupois encore hier au ſoir, j'y reviens aujourd'hui ; je prendrai quelque jour le parti d'y faire apporter des meubles.

Madame BERTRAND.

Je ne vous conſeillerois pas de vous emménager aujourd'hui. Votre mari eſt là-haut, je vous en avertis.

Madame SIMONNEAU.

Mon mari !

M. GRIMAUDIN.

Que nous dis-tu là ?

BERTRAND.

Alle vous dit vrai.

Madame DU ROLLET.

Le fâcheux contretemps! nous nous étions tant propoſé de nous bien réjouir!

DORANTE.

Allons, Meſdames, évitons l'éclat, remontons en carroſſe.

Madame SIMONNEAU.

Mais tu te trompes, Madame Bertrand; cela n'eſt pas poſſible.

Madame BERTRAND.

Cela eſt comme je vous le dis, je ne me trompe point.

Madame DU ROLLET.

Oh! pour cela c'eſt une choſe ridicule! Vous ne devriez point recevoir de maris chez vous, vous autres.

M. SIMONNEAU, *frappant ſur une table derriere le Théâtre.*

Holà, quelqu'un? qu'on monte donc, hé!

BERTRAND.

Hé bien ! tenez, vous l'entendez. Le v'là qui appelle.

Madame SIMONNEAU.

Ils ont vraiment raiſon, c'eſt lui-même.

M. GRIMAUDIN.

Allons-nous-en ſouper à Paſſy, Meſdames; il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Madame DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

Madame SIMONNEAU

Ah ! que cela eſt chagrinant ! je ſuis au déſeſpoir, quand quelque choſe me dérange.

Madame BERTRAND.

Oh ! par ma foi, le voilà lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

SCENE XV.

Mme BERTRAND, BERTRAND, M. & Madame SIMONNEAU, M. GRIMAUDIN, DORANTE, Madame DU ROLLET.

M. SIMONNEAU.

HÉ! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, Madame Bertrand? on ne ſauroit être ſervi chez vous! il y a une heure que nous avons démandé une matelotte & des écreviſſes.

Madame SIMONNEAU.

Oui, Monſieur mon mari! une matelotte & des écreviſſes! c'eſt donc ainſi que vous venez manger votre bien au Cabaret?

M. SIMONNEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle! Qu'eſt-ce que cela veut dire?

Madame SIMONNEAU.

Tu ne m'y attendois pas, ivrogne,

Ah ! je ſavois bien que je t'y attrapperois ; il y a long-tems que je te guette.

BERTRAND.

Il eſt bon ſur ce ton-là : morgué, l'habile femme !

M. SIMONNEAU.

Ecoutez, Madame Simonneau, je ne ſais pas comment vous l'entendez : mais pour moi ſérieuſement.....

Madame BERTRAND.

Nous n'avons pas dit que vous étiez là-haut, Monſieur ; ſi vous n'étiez pas deſcendu vous-même....

M. SIMONNEAU.

Il n'eſt pas queſtion de cela, Madame Bertrand ; je n'ai point à rendre compte.....

BERTRAND.

Il y a morgué ! du temps qu'alle vous garde ça ; car alle viant ici trois ou quatre fois la ſemaine.

Madame SIMONNEAU.

Je ſuis bien malheureuſe de voir ainſi diſſiper le bien que mes parens....

DORANTE.

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame : une bonne ſéparation.....

M. GRIMAUDIN.

Oui. N'avez-vous pas les voies de la Juſtice pour empêcher.....

M. SIMONNEAU.

Meſſieurs, Madame Simonneau, encore une fois, je n'entends point raillerie.

Madame DU ROLLET.

Allez, Monſieur, vous devriez mourir de honte, de paſſer ainſi votre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme.......

M. SIMONNEAU.

Madame du Rollet, ce ne ſont point ici vos affaires, mêlez-vous, je vous prie......

Madame SIMONNEAU.

Il vous battra, Madame, il vous battra ; il eſt déja ivre.

Madame DU ROLLET.

Oui, il put le vin : que cela eſt horrible !

M. SIMONNEAU.

Madame Bertrand, vous ſavez bien que.....

Madame BERTRAND.

Ce ſont des femmes, Monſieur, ne prenez pas garde à cela, laiſſez-les dire.

M. SIMONNEAU.

Comment ! que je n'y prenne pas garde !

BERTRAND.

Oui, faites-li excuſe ; alle eſt bonne parſonne, alle vous pardonnera pour cette fois-ci peut-être.

M. SIMONNEAU.

Ouais ! mais voici qui eſt admirable ! Oh ! je lui ferai bien voir.....

Madame SIMONNEAU.

Il me menace, Meſſieurs, il me menace : remarquez bien cela, je vous prie.

DORANTE & M. GRIMAUDIN.

Oui, Madame.

M. SIMONNEAU.

Comment, carogne !

Madame SIMONNEAU.

Quelle infamie ! vous entendez comme il me traite !

BERTRAND.

Hé morgué ! Monſieur Simonneau, vous n'y ſongez pas.

M. SIMONNEAU.

C'eſt une coquine qui ne croyoit pas me trouver ici.

Madame SIMONNEAU.

Oui, une coquine, fort bien ! ah ! je n'y puis plus tenir, je creve : qu'on me remene au plus vîte à Paris, je veux faire mes plaintes, & vous me ſervirez de témoins, Meſſieurs, s'il vous plaît.

M. SIMONNEAU.

Comment donc des plaintes ! Je vous le conſeille ! (*à M. Grimaudin.*) Au moins, Monſieur, vous voyez bien...

M. GRIMAUDIN.

Vous avez tort, Monſieur, je dirai ce que j'ai vu, je ne puis m'en défendre. Mettre la main ſur une femme!

M. SIMONNEAU.

J'ai mis la main ſur elle, moi? (*à Dorante.*) Vous êtes honnête-homme, vous, Monſieur, je vous demande en grâce......

DORANTE.

Oh! pour moi, je ſuis votre ſerviteur: mais je dépoſerai auſſi contre vous, Monſieur Simonneau, je vous en avertis.

Madame BERTRAND.

Voilà un pauvre diable de mari en bonnes mains!

Madame DU ROLLET.

Hom! que j'en dirai de belles auſſi, moi! je vous en réponds.

SCENE XVI.

M. SIMONNEAU, BERTRAND, Madame BERTRAND.

M. SIMONNEAU.

AH ! Madame Bertrand, je n'en puis plus, je tombe des nues, je n'ai pas la force de me remuer ſeulement. Par ma foi, c'eſt un méchant animal qu'une femme !

Madame BERTRAND.

Vous avez tort, dans le fond ; pourquoi la quereller ?

BERTRAND.

Morgué ! ſi vous aviais voulu, ça ſe ſeroit paſſé tout doucement.

SCENE XVII.

M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET, BERTRAND, Mme BETRAND.

M. DU ROLLET.

HÉ ! à quoi vous amuſez-vous donc? Vous me laiſſez là-haut tout ſeul à croquer le marmot.

M. SIMONNEAU.

Ah ! mon pauvre ami, je ſuis au déſeſpoir.

M. DU ROLLET.

Comment donc ! qu'eſt-il arrivé ?

M. SIMONNEAU.

Je ne viens ici, comme vous ſavez, que pour y attrapper en quelque débauche mon coquin de neveu, qui eſt un vagabond, qui mange tout ſon fait.

M. DU ROLLET.

Hé bien ?

M. SIMONNEAU.

Et j'y trouve ma femme en partie quarrée.

M. DU ROLLET, *riant.*

Votre femme en partie quarrée! Ah, ah, ah! cela eſt trop drôle. Et avec qui donc, s'il vous plaît?

M. SIMONNEAU.

Oui, cela eſt fort plaiſant; avec la vôtre, Monſieur du Rollet, avec la vôtre.

M. DU ROLLET.

Avec la mienne?

Madame BERTRAND.

Vous êtes bienheureux, vraiment, de n'être point deſcendu le premier, il n'y aura pas de plainte contre vous.

M. DU ROLLET.

Comment, de plainte contre moi! qu'eſt-ce que cela ſignifie?

BERTRAND.

Vous ne comprenez pas! Alles venions pour ſouper ici, alles trouvent la place priſe; alles vont s'en plaindre:

mais je ne pouvons pas mais de ça, nous autres.

Madame BERTRAND.

Bertrand a raison, ce n'est pas notre faute.

M. DU ROLLET.

Mais cela est fort joli, vraiment! Et qui est avec elles?

Madame BERTRAND.

Deux Messieurs qui les remenent à Paris.

M. DU ROLLET.

Il faut suivre cette affaire-là, Monsieur Simonneau.

M. SIMONNEAU.

Vous avez raison; si cela se fait, on se moquera de nous encore. Allons, nos perruques, nos chapeaux, nos cannes.

BERTRAND.

Je m'en vais querir toutes vos affaires.

SCENE XVIII.

Madame BERTRAND, M. DU ROLLET, M. SIMONNEAU.

Madame BERTRAND.

EST-CE que vous ne voulez pas qu'on vous ſerve vos écreviſſes & votre matelotte, Meſſieurs ?

M. SIMONNEAU.

Maugrebleu des matelottes ! ſi j'en viens manger de ma vie ....

M. DU ROLLET.

Nous méritons bien cela, Monſieur Simonneau : des maris de bon-ſens ne doivent jamais aller où ils peuvent rencontrer leurs femmes.

SCENE XIX.

M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET, BERTRAND, M^me^ BERTRAND.

BERTRAND.

TENEZ, Meſſieurs, v'là tout votre attirail. Je ſis fâché que vous ſoyez fâchés: mais....

M. SIMONNEAU.

Cela n'eſt rien. Qu'eſt-ce qu'il vous faut?

BERTRAND.

Tout ce qu'il vous plaira, Meſſieux. Qu'eſt ce qu'il y a, Jeanne?

Madame BERTRAND.

Hélas! preſque rien. Six francs de matelotte, cent ſols d'écreviſſes, & quatre francs pour le reſte; ce ſont quinze livres.

M. DU ROLLET.

Mais votre matelotte, & vos écre-

viſſes que l'on ne nous a pas ſeulement ſervies....

BERTRAND.

Ça n'y fait rian; vous les avez commandées. Je ne ſommes pas cauſe que vos femmes ſont venues.

M. SIMONNEAU.

Oui, mais....

BERTRAND.

Tenez, point de mais avec nous, Monſieur Simonneau, ou bian je dépoſerons contre vous; choiſiſſez.

M. DU ROLLET.

Hé! donnons-leur ce qu'ils demandent, & allons-nous en; je ſuis ſur des épines.

M. SIMONNEAU.

Voilà mon demi-louis d'or: donnez le vôtre.

M. DU ROLLET.

Le voilà, vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAND.

Il faut bien ſe contenter de ça, je ne

rançonnons parſonne; une autrefois je gagnerons davantage.

M. DU ROLLET.

Hom ! ſi l'on me retient ici . . . .

Madame BERTRAND.

Juſqu'au revoir, Meſſieux, bon voyage.

SCENE XX.

Mme BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

Tatigué ! v'là deux bourgeois qui ſe ſont bian divartis pour leur argent; n'eſt-il pas vrai, Jeanne ?

Madame BERTRAND.

C'eſt bien employé. Eſt-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à ſe trouver ſur leurs briſées ? Ne doivent-ils pas ſavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne ſont pas faits pour eux ?

SCENE XXI.

Madame BERTRAND, NICOLAS, BERTRAND.

NICOLAS.

OH dame! Maitresse, venez donc à la maison parler à ces gens-là.

Madame BERTRAND.

Comment, quelles gens?

NICOLAS.

Hé ! les Ménétriers de cette noce qui sont venus devant; ils juront comme tout, parce qu'ils n'avont pas encore de vin.

Madame BERTRAND.

Ils sont bien pressés; qu'ils attendent leur monde.

NICOLAS.

Voirement oui, qu'ils attendent; ils disont comme ça que par faute de boire leur musique deviendra enragée, & que ça fera tantôt enrager tout le mon-

de. Acoutez, il ſe faut bailler de garde de ça, je vous en avartis; ils demandont le Maître ou la Maitreſſe.

Madame BERTRAND.

Je m'en vais leur parler.

BERTRAND.

Hé, palſangué! baille-leur du vin, Jeanne; je ſerons bian payés de tout ça, ne te boute pas en peine.

SCENE XXII.

BERTRAND, *ſeul.*

TATIGUÉ! il faut que ce ſoit un métier bian échauffant que celui de Ménétrier, car c'eſt une engeance bian altérée.

SCENE XXIII.

BERTRAND, M^me SIMONNEAU, Madame DU ROLLET.

BERTRAND.

COMMENT morgué! vous rev'là, Mesdames! je vous croyois effarouchées pour plus de huit jours.

Madame SIMONNEAU.

Je ne m'effarouche pas si aisément; & nous serons ce soir ici mieux qu'en lieu du monde. Monsieur mon mari ne nous soupçonnera pas d'y être si-tôt revenues. Est-il allé rejoindre sa compagnie?

BERTRAND.

Oui, Monsieur du Rollet & li, tous deux ensemble, ils avont....

Madame DU ROLLET.

Mon mari est avec le tien? Ah! je suis au désespoir.

Madame SIMONNEAU.

Comment donc?

Madame DU ROLLET.

S'il ſait que je ſuis venue ici avec Monſieur Grimaudin, je ſuis perdue, te dis-je.

Madame SIMONNEAU.

Bon, perdue! es-tu folle? & t'embarraſſes-tu ſi fort d'un mari?

Madame DU ROLLET.

Si je m'en embarraſſe! le mien eſt la plus méchante langue que je connoiſſe.

BERTRAND.

Oh! morguenne oui, il ne l'a pas bonne. C'eſt li qui a mis le feu ſous le ventre à l'autre, & ils s'en allont tous deux bellement vous charcher à Paris, pour vous quereller plus à leur aiſe.

Madame SIMONNEAU.

Et leur matelotte, & leurs écreviſſes?

BERTRAND.

Ils n'avont pargué! pas eu le tems de les manger; mais alles ſont payées.

Madame SIMONNEAU.

A la bonne heure; qu'on nous les ſerve. Voilà des maris qui ſont bien les choſes. Venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire apprêter le ſouper de leurs femmes! ils ſons bonnes-gens, cela eſt fort honnête.

Madame DU ROLLET.

Nous allons avoir une furieuſe querelle à ſoutenir en arrivant chez nous.

Madame SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Madame DU ROLLET.

Que demain? Tu n'y ſonges pas.

Madame SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abonniſſent en vieilliſſant. Nous n'avons qu'à nous tranquilliſer ici pendant que leur premier mouvement paſſera: plus l'aventure ſera forte, & plus ils craindront qu'elle éclate. Les maris ſont devenus prudents depuis quelques années.

Madame DU ROLLET.

Je ferai tout ce que tu voudras, je le

veux bien. Au hafard d'un fâcheux avenir, profitons du tems préfent, puifque nous y fommes. La Fleur, va dire à ces Meffieurs qu'ils viennent, les ennemis font décampés, nous fommes maitreffes du champ de bataille.

BERTRAND.

Morgué! fe peut-il que ce ne foit-là que des Bourgeoifes? alles avont les magnieres bian de qualité.

Madame SIMONNEAU.

Mon pauvre Monfieur Bertrand, force bougies, grande chere, & de la glace, nous ne te demandons pas autre chofe.

BERTRAND.

Vous ferez contentes, entrez toujours; n'y a qu'à dire à Jeanne. Tatigué! que v'là des femmes de bonne himeur! alles n'engendront point de mélancolie; ça ne gronde jamais que leurs maris, dà; ça ne fait point la meine. Oh! j'avons ça de bon, nous autres; je ne voyons, morgué! point de rechigneufes.

SCENE XXIV.

BERTRAND, LOLIVE.

LOLIVE.

MON maître n'eſt point encore venu, Monſieur Bertrand?

BERTRAND.

Je ne l'ai point vu, Monſieur de Lolive: eſt-ce que vous ne l'avez pas trouvé, pour lui faire écrire ce billet pour femme?

LOLIVE.

Cela ne preſſe pas encore. Puiſqu'elle eſt mariée, tant-pis pour elle; nous allons avoir d'autres affaires.

BERTRAND.

Morgué! c'eſt un grand libartin que votre maître, Monſieu de Lolive! Des vieilles, des jeunes, des Bourgeoiſes, des Marquiſes; il en aime de toutes les façons, & il n'en épouſe pas une.

LOLIVE.

Qu'eſt-ce à dire, il n'en épouſe pas une ? Il n'y en a preſque point qu'il n'épouſe. Mais comme, nous autres jeunes gens, nous ne faiſons pas les choſes dans toutes les regles ; il manque toujours quelque formalité à nos mariages, & c'eſt ce qui fait qu'on les caſſe.

BERTRAND.

Ça eſt bian heureux ! Oh ! il eſt né coîffé, cet homme-là ; il n'a point d'argent, il n'en gagne point, & il en dépenſe. Comment fait-il ? je n'y comprends rian, la peſte m'étouffe !

LOLIVE.

Oh diable ! je le crois bien, cela vous paſſe ; nous avons de grandes reſſources aux parties caſuelles.

BERTRAND.

Aux parties caſuelles !

LOLIVE.

Nous jouïſſons de plus de vingt-mille livres de rente en fonds d'eſprit

& de ſavoir-faire. Nous avons des droits ſur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris; ſur les enfants de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde; ſur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité; ſur les ſucceſſions qui tombent en mains mineures. Que diable ſais-je! Notre domaine eſt d'une grande étendue; & ſi, je n'y comprends pas les vieilles coquettes.

BERTRAND.

Tatigué! que vous devez être riches! Mais v'là votre maître qui vous fait ſeigne, il eſt peut-être tombé quelques nouviaux droits dans ſon domaine.

LOLIVE.

Sans adieu, Monſieur Bertrand.

SCENE XXV.

LE CHEVALIER, LOLIVE, BERTRAND.

HE bien, Lolive!

BERTRAND, *s'en allant.*

Hom! que v'là deux bonnes bêtes enſemble!

LE CHEVALIER.

Madame Bertrand s'eſt-elle chargée de mon billet: l'a-t-elle rendu? le rendra-t-elle?

LOLIVE.

Non, Monſieur, il n'y a rien à faire la petite fille eſt mariée.

LE CHEVALIER.

Elle eſt mariée! Tu te moques, je penſe.

LOLIVE.

Je ne me moque point, & vous allez voir ici ſon lendemain de noce.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la verrai du moins , je lui parlerai, je lui ferai connoître....

LOLIVE.

Gardez-vous bien de lui faire la moindre mine ſeulement, vous gâteriez toutes vos affaires.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LOLIVE.

De nouvelles mariées ſont encore toutes ſottes de leurs maris; réſervons cela pour le quartier d'hiver, au retour de la campagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne? Je n'ai pas vingt piſtoles.

LOLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous ſert votre badaud de Monſieur Ganivet, ſi ce n'eſt pour....

LE CHEVALIER.

Il a ſur lui un billet de quatre-cents louis d'or, payable au porteur.

LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans ſa poche, cet animal-là? Voilà un billet inutile .... Je veux le mettre en œuvre, moi, Monſieur; laiſſez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Oui: mais, Lolive.....

LOLIVE.

Qu'eſt-ce à dire, mais? Monſieur Georges Ganivet eſt le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille. Le pere eſt mort, le fils a hérité : c'eſt à lui de faire reſtitution, à ce qu'il me ſemble.

LE CHEVALIER.

J'en demeure d'accord : mais cependant....

LOLIVE.

Cependant il a encore eu depuis quinze jours la ſucceſſion d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au denier un. Allez, Monſieur, point de ſcrupule, nous avons de grandes hypotheques ſur tous ces héritages-là, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Je vois bien, à-peu-près, quel eſt ton deſſein.

LOLIVE.

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'approuver, je gage ?

LE CHEVALIER.

Mais de quelle maniere le faire réuſſir ?

LOLIVE.

De quelle maniere ? Attendez..... Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'eſprit, là.....

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

LOLIVE.

Ah ! Monſieur, ſi feu ma pauvre couſine n'avoit pas été pendue l'année paſſée ....

LE CHEVALIER.

Que diantre avons-nous affaire de ta couſine ! que veux-tu dire ?

LOLIVE.

C'eſt qu'il nous faudroit une per-

ſonne de mérite, voyez-vous. Hom ! que c'eſt bien dommage que ma tante & ma ſœur ſoient encore au Châtelet.

LE CHEVALIER.

Et qu'a de commun toute ta malheureuſe famille ?

LOLIVE.

J'ai tort, & vous avez raiſon, Monſieur. Vous avez ici rendez-vous avez Madame la Comteſſe, elle vaut bien ces honnêtes perſonnes-là.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

LOLIVE.

Monſieur Ganivet y doit venir auſſi.

LE CHEVALIER.

Il m'en a donné parole.

LOLIVE.

Attendez-les, & moi auſſi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Que prétends-tu faire ?

LOLIVE.

Ne vous mettez pas en peine, la

Comtesse a de l'esprit, elle entrera d'abord dans ma pensée; attendez-la, vous dis-je, nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

LE CHEVALIER.

Mais que je sache....

LOLIVE.

Mais, mais; demeurez ici seulement, & ne vous embarrassez pas du reste.

SCENE XXVI.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE ne puis deviner quel est son projet: mais il a du monde & de l'esprit, & il sort fort bien de ce qu'il entreprend: il faut le laisser faire.

SCENE XXVII.

LE CHEVALIER, MAROTTE.

LE CHEVALIER.

HE! bon jour, belle Marotte : où allez-vous ſi vîte, ma chere enfant ?

MAROTTE.

Oh çà, Monſieur, ne m'amuſez point, s'il vous plaît ; ma tante me gronderoit : laiſſez-moi lui porter ces écreviſſes, & puis je reviendrai cauſer avec vous tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi ! belle Marotte, on vous envoie chercher des écreviſſes ! on vous occupe à des emplois ſi bas ! Ah, fi ! c'eſt ſe moquer, que ....

MAROTTE.

Bon ! qu'eſt-ce que cela fait, Monſieur ? Je ne ſuis qu'une petite fille à cette heure : mais cela ne ſera pas toujours de même. Hom ! que j'ai bien envie de devenir grande !

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ? vous etes ſi jolie comme cela.

MAROTTE.

Pour ne plus aller chercher des écreviſſes. Vous dites vous-même que cela eſt ſi vilain !

LE CHEVALIER.

Il n'y faut point aller, toute petite que vous êtes.

MAROTTE.

Il n'y faut poinr aller ! Ah, ah ! & ma tante ?

LE CHEVALIER.

Votre tante eſt une bonne-femme, qui....

MAROTTE.

Oui, vous la trouvez bonne-femme, parce que vous n'êtes pas ſa petite niece : mais moi qui la ſuis, je ne la trouve pas de même. Si vous l'entendiez quand elle prend ſon ton, & qu'elle ſe met à quereller....

LE CHEVALIER.

Comment ! elle vous querelle ?

MAROTTE.

Pas ſi fort depuis quelque tems que je ſais de ſes petites fredaines; elle a peur que je n'en parle à mon oncle.

LE CHEVALIER.

Oui ! votre tante a de petites fredaines pardevers elle ?

MAROTTE.

Vraiment, il faut bien qu'elle en ait, vous dis-je; car elle eſt devenue bien meilleure qu'elle n'étoit depuis qu'elle ſe doute que je m'en doute.

LE CHEVALIER.

Et ſur quoi vous en doutez-vous ?

MAROTTE.

Je m'en vais vous le dire : mais n'en parlez pas, au moins.

LE CHEVALIER.

Non, ne craignez rien.

MAROTTE.

C'eſt elle qui reçoit l'argent du monde qui vient ici, & c'eſt mon oncle qui le ſerre.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

MAROTTE.

Hé bien, elle ne donne pas tout à mon oncle, non : elle garde toujours quelque chose, & puis elle achete tantôt des gants, tantôt un chapeau, des cravattes à dentelles, une canne quelquefois ; & tout cela n'est pas pour elle, comme vous le voyez.

LE CHEVALIER.

Non ; pour qui donc ?

MAROTTE.

Pour un grand garçon qui demeure à Paris, qu'elle appelle son neveu, & qui ne l'est pas pourtant ; car je le sais bien.

LE CHEVALIER.

Et comment le savez-vous ? Ah ! que vous êtes déja méchante, Marotte !

MAROTTE.

Il n'est pas mon cousin à moi, personne ne le connoît : c'est ma tante toute seule qui le met comme ça dans notre famille.

LE CHEVALIER.

Cela eſt admirable ! Madame Bertrand qui ſe donne auſſi des parents de contrebande ! A ce que je puis voir, tout le monde s'en mêle. Mais la voici, votre tante ; je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

MAROTTE.

Et moi, ſi vous lui dites quelque choſe, je conterai toutes vos friponneries à vos . . . là, laiſſez-moi faire.

SCENE XXVIII.

Madame BERTRAND, MAROTTE, LE CHEVALIER.

Madame BERTRAND.

QUE faites-vous donc là, petite fille ?

MAROTTE.

Rien, ma tante, c'eſt ce Monſieur-là qui me fait des queſtions, & qui me veut faire dire ce que je ne ſais pas : mais

mais je ne ſuis pas cauſeuſe, moi, vous le ſavez bien.

Madame BERTRAND.

Allez, allez porter ces écreviſſes à la cuiſine, & que votre oncle ſe dépêche de les faire cuire.

MAROTTE, *au Chevalier.*

Si vous me trahiſſez, je vous le revaudrai. (*à Madame Bertrand.*) Je m'y en vais, ma tante.

SCENE XXIX.

LE CHEVALIER, Madame BERTRAND.

LE CHEVALIER.

VOUS avez-là une petite niece, Madame Bertrand.....

Madame BERTRAND.

C'eſt une fine mouche, défiez-vous d'elle.

LE CHEVALIER.

Ne vous y fiez pas trop, vous-même.

Madame BERTRAND.

Je la connoîs, je ſais de quoi elle eſt capable. Mais, Monſieur, y a-t-il long-tems que vous êtes ici?

LE CHEVALIER.

Je ne fais que d'arriver, ma chere Madame Bertrand.

Madame BERTRAND.

Il y a une heure que Madame la Comteſſe vous attend.

LE CHEVALIER.

Elle eſt ici?

Madame BERTRAND.

Vraiment oui. Hé! tenez, la voilà qui commence à s'impatienter, je penſe. Vous avez apparemment quelque affaire enſemble? Si je vous ſuis néceſſaire à quelque choſe, vous n'aurez qu'à dire, vous ſavez bien que je ſuis toute à votre ſervice.

SCENE XXX.

LA COMTESSE, FINETTE, LE CHEVALIER.

FINETTE.

C'EST une perſonne bien honnête & bien ſerviable, que cette Dame Bertrand.

LA COMTESSE.

Hé bien! Monſieur le Chevalier, que devenons-nous? Partirez-vous pour l'armée? me marierai-je? aurons-nous ce ſoir votre bon ami Monſieur Georges Ganivet?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; & ce ſera le ſort que nous lui ferons, qui reglera votre deſtinée & la mienne.

FINETTE.

Je ne ſais pas ce que vous lui préparez: mais ſi jamais un nigaud comme lui me donnoit rendez-vous au

Moulin de Javelle, le cadeau lui coûteroit cher, ſur ma parole.

LE CHEVALIER.

Monſieur de Lolive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre, à ce qu'il m'a dit; nous n'avons qu'à l'attendre, & nous verrons.

FINETTE.

Monſieur de Lolive travaille pour vous? Vous êtes en bonne main; ce garçon-là fait de bonne beſogne.

SCENE XXXI.

BERTRAND, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FINETTE.

BERTRAND.

OH, palſangué! Monſieu le Chevalier, v'là un Monſieu qui vous charche, qui viant de faire une belle culbute.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

BERTRAND.

Ils étiont deux, une Madame & li dans une petite cariole qui ne tiant qu'un.

LA COMTESSE.

C'eſt Monſieur Ganivet, ſans doute.

BERTRAND.

Tout juſtement, v'là comme on l'appelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

BERTRAND.

Hé bian! ils avont varſé dans la riviere.

LA COMTESSE.

Dans la riviere!

FINETTE.

Voilà le mariage & la campagne à vau-l'eau. Quel dommage!

BERTRAND.

Ils ſont morgué! bian heureux que les yaux ſont baſſes en cet endroit-là! & qu'ils ne ſont tombés que ſur un tas de piarres.

LE CHEVALIER.

Sur un tas de pierres ! ſont-ils bleſſés ?

BERTRAND.

Non ! ils n'avont rian. La Madame, pourtant, crie de toute ſa force, alle dit qu'alle a la tête caſſée : mais ça n'eſt pas vrai ; ça ne ſe peut pas !

FINETTE.

Cela ne ſe peut pas !

BERTRAND.

Hé ! morgué non ! le Monſieu n'a rian, li ; & la tête d'une femme, comme vous ſavez, eſt bian plus dure à caſſer que non pas celle d'un homme.

SCENE XXXII.

GANIVET, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, BERTRAND, FINETTE, NICOLAS.

GANIVET.

PARBLEU! je n'y ſaurois que faire : elle a verſé; n'ai-je pas verſé auſſi, moi?

BERTRAND.

Palſangué! tenez, v'là le cabrioleux.

GANIVET.

Si toutes les filles & les femmes qui verſent faiſoient autant de bruit que celle-là.....

NICOLAS.

Alle dit qu'alle eſt toute moulue, Monſieu, & qu'alle ne ſauroit remuer.

GANIVET.

Hé bien! qu'on la mette dans une chambre, & mon cheval dans une écurie; je n'ai jamais vu de fille ſi délicate.

BERTRAND.

Mais tatigué ! v'là un viſage qui ne m'eſt pas inconnu.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ? Que t'eſt-il arrivé ?

GANIVET.

Cette grande virago de Chanteuſe, Mademoiſelle Michelle, dont je me ſuis ſottement embarraſſé.

LA COMTESSE.

Vous donnez dans les beautés muſiciennes, Monſieur le Baron de Ganivet !

GANIVET.

Bon ! On voit cela quelquefois par converſation ſeulement, pour la petite débauche de table : mais du reſte.....

FINETTE.

Il vous l'amenoit ce ſoir pour chanter quelqu'air à votre ſouper, je gage.

GANIVET.

Juſtement. Je l'ai trouvée toute ſeu-

le aux Tuileries. Un petit Seigneur de robe qui l'avoit priée ce ſoir à ſouper, lui a manqué de parole ; je l'ai ramaſſée par grâce ; je l'ai miſe dans ma petite chaiſe de deuil : cette maſque-là me l'a toute caſſée, elle ſe plaint encore.

LE CHEVALIER.

Ces ſortes de perſonnes-là ſont ſi peu polies, & ſavent ſi peu vivre.....

GANIVET.

N'eſt-il pas vrai ?

BERTRAND.

Morgué ! plus je l'enviſage, & plus c'eſt li-même.

GANIVET.

Tenez, parce qu'en arrivant je l'ai verſée ſur un tas de pierres ; qu'elle a peut-être la hanche meurtrie, les coudes écorchés, & quelque boſſe à la tête ; & qu'en me relevant je lui ai appuyé mon talon un peu ferme ſur le viſage, à ce qu'elle dit, elle m'appelle mal-adroit, cheval de carroſſe : oh ! dame ! je l'ai plantée là ; je n'aime pas qu'on me rudoie, moi.

LA COMTESSE.

Monſieur le Baron a raiſon.

FINETTE.

Et beaucoup de politeſſe, Madame.

BERTRAND.

Je me donne au diable, ſi ce n'eſt le neveu de Monſieur Simonneau, notre Procureur.

GANIVET.

Oh! çà, çà, ſi elle eſt malade, qu'elle ſe couche, nous ſouperons bien, nous autres. Que nous donnera-t-on? N'eſt-ce pas ici qu'on mange des matelotes ?

FINETTE

Oui, des matelotes, c'eſt le mets favori du Moulin de Javelle.

GANIVET.

Je n'y étois encore jamais venu. Oh! je ne ſuis guere débauché, moi, Madame.

LA COMTESSE.

On vous fuiroit, ſi vous l'étiez.

GANIVET.

Allons donc, Monſieur de Javelle, une bonne matelote ; tenez, voilà quatre louis d'or, faites de votre mieux ; grande chere, ſur-tout ; & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

LE CHEVALIER.

Voilà de belles manieres, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Ah ! que les gens de qualité ſavent bien faire les choſes !

BERTRAND, *s'en allant.*

Morgué ! les gens de qualité ne faiſont pas comme ça : c'eſt un badaud ; je ne m'y trompe guere.

SCENE XXXIII.

LE CHEVALIER, GANIVET, LA COMTESSE, FINETTE.

(*Ganivet se promene en se donnant des airs.*)

LE CHEVALIER.

AVEZ-VOUS jamais vu de Seigneur à la Cour mieux fait que ce jeune Gentilhomme-là, Madame ?

GANIVET.

Oh ! pour cela, Monsieur le Chevalier, vous avez des bontés.....

LA COMTESSE.

Je n'en connoîs aucun qui ait cet air-là.

GANIVET.

Ah ! quel conte, Madame !

LE CHEVALIER.

Ne lui trouves-tu pas une physionomie tout-à-fait agréable, Finette ?

GANIVET.

Oh! taiſez-vous donc, vous me faites rougir.

FINETTE.

Elle eſt des plus inſinuantes, & des plus naturelles qui ſe portent.

GANIVET.

Hé, fi donc, morbleu! Quel conte, vous dis-je!

LA COMTESSE.

Hé! vous ne parlez pas de ſon eſprit, qui eſt du plus fin, du plus vif, du plus.....

GANIVET.

Hé, mais, morbleu! Madame, quel peſte de conte!

FINETTE.

Quand quelques voyages à la Cour auront paſſé là-deſſus, Madame..... La Cour fait bien les gens de qualité.

GANIVET.

Vous m'avez promis de m'y mener, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ai garde d'y manquer.

GANIVET.

J'y ferai bonne figure : je suis riche, dà, Madame.

LA COMTESSE.

N'est ce pas votre dessein d'acheter une charge, & de vous y établir ?

GANIVET.

Vraiment oui : que faire à Paris? Oh ! je veux devenir Courtisan ; j'épouserai quelque Courtisanne, belle & de qualité : c'est le moyen de parvenir, n'est-ce pas ? Hé ! tenez, ma mere me l'a toujours dit que je ferois fortune par les femmes.

FINETTE.

Les meres prédisent juste, quelquefois.

GANIVET.

Oh diable ! la mienne n'étoit pas une sotte : elle avoit fait fortune par les hommes, elle.

LE CHEVALIER.

Oui !

GANIVET.

Ah ! ſi mon pere l'avoit laiſſé faire, je ſerois encore bien plus de qualité que je ne ſuis : mais c'étoit un jaloux, un biſarre, un homme incommode.

FINETTE.

Le ridicule ! ne vouloir pas que ſa femme lui fît des enfants de qualité !

GANIVET.

Il avoit cette folie-là. Et ne m'a-t-il pas toujours élevé comme un je ne ſais qui, moi ; comme un ſot ?

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible ?

GANIVET.

Bon ! ſi je n'avois eu un beau naturel, je ſerois le plus grand benêt qu'il y eût au monde.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas croyable !

GANIVET.

Je me donne au diable, si cela ne seroit comme je le dis : mais il avoit beau me tenir la bride haute, je prenois le mords aux dents quelquefois.

FINETTE.

Et vous faisiez de belles galopades, je pense ?

GANIVET.

Oh ! je vous en réponds : à Charenton, à Saint-Cloud, à Vincennes, à Charonne ; & toujours avec des femmes de qualité, & en carrosse, dà ; & je m'enivrois à ces parties-là, je m'enivrois. Oh ! cela forme bien l'esprit d'un jeune homme.

LA COMTESSE.

Vous ne devez votre éducation qu'à vous même. Et depuis la mort de Monsieur votre pere.....

GANIVET.

Ma tante & lui ont été troussés en moins de trois semaines, & j'hérite de tout cela. Ne suis-je pas bien heureux ?

FINETTE.

Oh ! pour cela oui, vous avez été décanaillé en bien peu de tems.

GANIVET.

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il est mon oncle, parce qu'il est le frere de mon pere : mais à moins que ce ne soit pour hériter, je ne reconnoîs point cette famille-là.

LE CHEVALIER.

Et il fait bien.

GANIVET.

J'étois hier prié d'une noce de quelque espece de cousin comme ça ; mais je n'y ai pas voulu aller.

LA COMTESSE.

Quand on s'est une fois mis dans le grand monde.....

FINETTE.

Et qu'on y est aussi avant que lui, sur-tout..... Vous ne sauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce petit homme-là, Madame.

GANIVET.

Et toutes femmes de qualité, au moins; je n'en connoîs point d'autres.

LA COMTESSE.

Je le crois bien. Mais ne craignez-vous point les affaires qui peuvent arriver.....

GANIVET.

Bon, les affaires! Oh! Dieu merci, j'entends les affaires auffi-bien qu'un autre.

SCENE XXXIV.

LA COMTESSE, GANIVET, LE CHEVALIER, FINETTE, LOLIVE *en Officier.*

LOLIVE.

QUE vois-je? Ah! ciel, l'heureufe rencontre! C'eft toi, mon pauvre Chevalier! & par quel hafard te trouvé-je ici?

LE CHEVALIER.

C'eſt Lolive, ſi je ne me trompe.

LOLIVE.

Il ſemble que tu aies peine à me reconnoître. Tu ne te remets pas le Vicomte de la Jugulardiere, ton meilleur ami ?

GANIVET.

La Jugulardiere, Madame !

LOLIVE.

Eſt-ce que le coup de canon que j'ai reçu dans le viſage, m'auroit aſſez changé les traits pour....

LE CHEVALIER.

Non, je rappelle mes idées ; je te demande pardon, ſi d'abord....

LOLIVE.

Nous ne nous étions point vus depuis cette derniere affaire qui nous arriva, je penſe.....

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

LOLIVE.

Hé! là, quand je tuai ces deux hommes, que je jettai ce grand laquais dans le puits, cette femme-de-chambre par la fenêtre, & le tout par méprise encore.

GANIVET.

Monsieur le Chevalier a de vilaines connoissances.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'en souviens, je m'en souviens.

LOLIVE.

Tu n'es pas seul au Moulin de Javelle? Mais... Non... Si-fait... Point du tout.... Pardonnez-moi.... vraiment, c'est elle-même, c'est ma niece. Hé! que j'ai de joie de te trouver ici, ma chere, ma charmante, mon incomparable Comtesse!

LA COMTESSE.

Je croyois que vous m'aviez tout-à-fait oubliée, mon oncle.

GANIVET.

Son oncle!

LOLIVE.

T'avoir oubliée, moi! Hé! voilà auſſi mes anciennes amours: cette pauvre Finette! Je ſuis bien heureux que ma chaiſe de poſte ait rompu ſi près d'ici. Hé! bon jour, coquine.

FINETTE.

Je ſuis bien votre ſervante, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Et ce jeune Gentilhomme-là, qui eſt ſi bien fait, & de ſi bonne mine?

GANIVET.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

LOLIVE.

Il eſt de ta compagnie, Comteſſe? tu es une coquette!

LA COMTESSE.

C'eſt lui qui nous donne à ſouper ce ſoir, mon oncle.

LOLIVE.

A ſouper au Moulin de Javelle! Allons, allons, tu es amoureuſe de

lui, je te le pardonne. La peſte! voilà un joli homme!

GANIVET.

Cet oncle-là fait aſſez bien ſon monde.

LE CHEVALIER.

C'eſt un homme de qualité.

LOLIVE.

Comment s'appelle-t-il? Qui eſt-il, Finette?

FINETTE.

C'eſt Monſieur le Baron de Ganivet: vous devez connoître cela, vous, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Comment, Ganivet! Hé! que je vous embraſſe, mon cher Monſieur le Baron de Ganivet, je ne connoîs autre. Les Ganivets, ils ſont de Toulouſe?

GANIVET.

Non, Monſieur; nous ſommes de Paris, diantre! Oh! je ne ſuis pas un Provincial, moi.

LOLIVE.

Hé! oui, vous êtes de Paris, vous: cela ſaute aux yeux d'abord; on ne vous le diſpute point; mais originairement, votre famille?

FINETTE.

Elle eſt originale, votre famille?

GANIVET.

Et elle vient de bien loin. Tenez, du vivant de mon pere & de ma mere, il nous venoit toujours de tems en tems des couſins de campagne qui étoient bien las quand ils arrivoient.

LOLIVE.

Juſtement, ce ſont les Ganivets dont je vous parle: Nobleſſe preſque auſſi bonne que la nôtre, ma niece.

GANIVET.

C'eſt un fort honnête Seigneur, que Monſieur le Vicomte.

LE CHEVALIER.

Et d'un grand crédit; cet homme-là peut tout à la Cour, je t'en avertis.

GANIVET.

Voilà une bonne rencontre, ſi Madame la Comteſſe pouvoit devenir amoureuſe de moi.

LA COMTESSE.

Nous vous demandons votre protection pour Monſieur le Baron de Ganivet, mon oncle; qu'il vous en ſouvienne.

LOLIVE.

Si je m'en ſouviendrai! Il aura dans quatre jours un Régiment: laiſſez-moi faire.

GANIVET.

Oh! non, non: point de Charge où l'on tue, quelque Charge où l'on vive: là, quelque Charge à boire ou à manger; j'aime à boire & à manger, c'eſt-là ma folie.

FINETTE.

Voilà des inclinations bien nobles, & de bon-ſens, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Les Ganivets ſont comme cela; tous gens d'eſprit & de mérite.

LA

LA COMTESSE.

Ne pourriez-vous point, en cas qu'il m'épouſe, mon oncle, lui ménager.....

LOLIVE.

Oui, je lui ferai avoir la Charge de premier Poilou ſuivant la Cour; cela eſt fait pour lui.

FINETTE.

Premier Poilou, Monſieur Ganivet, premier Poilou!

GANIVET.

Les bons haſards me viennent en dormant; je ne m'attendois pas à celui-là.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que vous voudriez vous défaire, mon oncle....

LOLIVE.

J'ai acheté depuis trois ſemaines la Charge de Grand-Inutile, moi; & en faveur de votre mariage, je remettrai l'autre à Monſieur Ganivet à très-bon compte.

GANIVET.

C'eſt bien de la grâce que vous me faites : & Madame la Comteſſe n'a qu'à vouloir ; je ſuis tout prêt, pour moi.

LA COMTESSE.

Puiſque mon oncle le veut abſolument, voilà qui eſt fini, je me determine.

GANIVET.

Ah! Madame.....

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoiſſe.

GANIVET.

Oh! j'irai loin, il n'y a qu'à me laiſſer faire.

LOLIVE.

Il ne faut à préſent pour ma Charge que deux-mille écus d'argent comptant, elle en vaut dix, je donne le reſte pour préſent de noce.

GANIVET.

Voilà un oncle qui fait bien les choſes.

LOLIVE.

Mais je veux les deux-mille écus tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Tout-à-l'heure, mon oncle ! le moyen ?

GANIVET.

Le moyen, Madame ! Le moyen ! Ah ! ah ! tenez, mon oncle, voilà déjà un diamant de trois-mille livres.

LOLIVE.

Oui, il les vaut bien, je le prendrai pour cela.

GANIVET.

Et puis un billet de quatre-cents piſtoles.

LOLIVE.

Cela eſt fort bon, mon neveu Ganivet.

GANIVET.

En voulez-vous encore ? Oh dame ! je ne ſuis pas un gueux, moi, afin que vous le ſachiez.

BERTRAND, & les Acteurs de la Scene précédente.

BERTRAND.

JE viens vous dire que votre matelote.....

(On entend un bruit de ſymphonie.)

Hé , palſanguié ! qu'eſt-ce que j'entends là ? v'là vos Ménétriers qui s'enivront en muſique , je penſe.

SCENE XXXVI.

Mme BERTRAND, LE COCHER ; & les Acteurs de la Scene précédente.

Madame BERTRAND.

PLACE ! place, Meſſieurs, & de la joie ; voici tout le lendemain de noce qui nous arrive.

LE COCHER.

J'en ai voituré plus de la moitié,

moi. (*à la Comteſſe.*) Ah ! vous voilà encore ! Voulez - vous que je vous remene ?

LA COMTESSE.

Ote-toi de-là, ivrogne.

MAROTTE.

Ah ! ma tante, que la mariée eſt gentille, & qu'elle eſt aiſe ! La voilà qui vient, vous allez voir.

SCENE DERNIERE.

LA MARIÉE, LA MERE DE LA MARIÉE, & les Acteurs de la Scene précédente.

Marche de la Noce.

LA MARIÉE.

HE, ma mere ! voilà le couſin Ganivet qui n'a pas voulu venir à ma noce, il vient au lendemain ; cela eſt bien honnête.

LA MERE.

Hé ! voirement oui, fille, c'eſt limême : je le ſavois bian, moi, que ce n'étoit pas par orgueil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles. Je vous ſommes bian obligés, couſin, de nous faire tant d'honneur, que de.....

FINETTE.

Comment ? comment l'entendez-vous donc ? Ce n'eſt pas lui qui vient à votre noce, c'eſt vous qui venez à la ſienne, ne vous y trompez pas.

LA MERE.

A la noce de Monſieur Ganivet?

LOLIVE.

Oui vraiment ; nous venons de le marier avec Madame la Comteſſe de la Grenouillere, que vous voyez.

LA MARIÉE.

Une Comteſſe, ma mere ! Et il ne nous a pas priées de ſa noce ! Vraiment, c'eſt un plaiſant viſage ! nous ſommes pourtant couſins-germains, afin que vous le ſachiez.

LOLIVE.

Coufins-germains ! Monfieur le Baron de Ganivet eft de race payfanne, & il a le front d'époufer une Comteffe qui eft ma niece ! Par la mort !...

LA MERE.

Qu'eft-ce à dire, une Comteffe ? Hé ! c'eft la fille à la commere Tiennette, qui eft Blanchiffeufe à la Grenouillere.

GANIVET.

Fille d'une Blanchiffeufe, mon oncle le Vicomte !

LOLIVE.

Cela fe pourroit bien, mon neveu le Poilou ; moi qui fuis Vicomte & fon oncle, je ne fuis pas de meilleure maifon que vous & elle.

GANIVET.

Comment ventrebleu ! c'eft Lolive ! Parle donc, hé ! tu te moques de moi, je penfe ?

LOLIVE.

Je fais bien l'homme de qualité, n'eft-ce pas ? Je fuis un petit Prothée,

moi. Hé ! tenez, je vais me faire mitron, pour danser à la noce ; vous ne me reconnoîtrez pas, je gage.

LA MERE.

Il me paroît que vous avez fait une sottise, cousin Ganivet.

GANIVET.

Pourquoi, une sottise ? je n'en démordrai point, je ne suis pas plus de qualité qu'elle, nous n'aurons rien à nous reprocher ; elle s'est fait Comtesse, elle me fera bien autre chose.

BERTRAND.

C'est le bian prendre. L'air de cheux nous baille de l'esprit ; tout chacun y est toujours d'accord. Allons, allons, morgué ! que les Ménétriers s'accordiaint, pour bailler l'exemple.

FINETTE.

Et vive les parties du Moulin de Javelle ! les mariages s'y font sans cérémonie.

CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

LOLIVE, *en Mitron, chante.*

VENEZ, jeunes filles,
Si gentilles ;
Venez, jeunes filles de Meudon,
Prenez bavolets & corſets à dentelles,
Pour danſer le rigaudon ;
Ne faites point les ſottes, les cruelles,
Et prenez chacune un garçon.

(Les Filles de la Noce répetent.)

Ne faiſons point les ſottes, les cruelles,
Et prenons chacune un garçon.

(Deux petits Mitrons, & deux petites Payſannes danſent un Rigaudon.)

LE MARIÉ *chante.*

L'amour que j'ai pour toi, Claudaine,
Me fait morgué ! bian de la peine.
Pour tes biaux yeux, ſoir & matin,
Je laiſſe brûler mon pain.
Mets la main ſur ma poitraine,
Et tu ſentiras comme quoi,
Mon cœur eſt toujours hors d'haleine,
Dès que je badeine avec toi.

LA MARIÉE.

À toutes celles du Village
On t'a vu jusqu'à ce jour,
Mitron volage,
Tour à tour,
Faire la cour:
Mais, puisque le mariage
L'un à l'autre nous engage,
Laissons-là le badinage,
Et pour la paix du ménage,
Ne va plus cuire qu'à mon four.

(*Lolive danse un passe-pied avec une Mitronne.*)

LA MARIÉE, *vient saluer Ganivet en chantant.*)

Humble salut au cousin George,
De la part des cousins Mitrons.

(*Les Mitrons & les Mitronnes répetent.*)
Humble salut, &c.

LE MARIÉ.

Aga donc ! comme il se rengorge !
C'est la fleur des nouveaux Barons.

LES MITRONS.

Humble salut, &c.

LA MARIÉE, *en s'adreſſant à Ganivet, chante.*

Voyez comme il fait le Seigneur,
Et les airs qu'il ſe donne !
Il eſt le fils d'un Procureur,
Nous ſommes de race mitronne.
Entre ces deux états, couſin,
La différence n'eſt pas forte ;
L'un conduit le ſac au Moulin,
L'autre au Palais le porte.

(Lolive & une Mitronne danſent enſemble une Gavotte.)

LE COCHER *ivre, qui a amené une partie de la Noce, chante.*

Sur ces charmantes rives,
Cochers, que votre ſort eſt doux !
Vous êtes toujours ivres :
Trop heureux, trop heureux qui l'eſt comme vous.
Vive nos équipages !
On fait dans ces réduits d'amour,
Nombre de mariages,
A vingt ſols, à vingt ſols par heure, en un jour.

(Les deux petits Mitrons, & les deux petites Payſannes danſent une Gigue.

LOLIVE *chante.*

Pour faire honneur à la Noce,
Rions, chantons, & danſons tous.

(*Tous les Acteurs & Actrices répet.*

Pour faire honneur, &c.

LOLIVE.

Que pour neuf mois, Monſieur l'époux,
Releve ſa Claudaine en boſſe.
Pour faire honneur, &c.

LE CHŒUR.

Pour faire honneur, &c.

LE MARIÉ.

Mais que Claudaine à ſon époux,
Ne donne point de fruit précoce.
Pour faire honneur, &c.

LE CHŒUR.

Pour faire honneur, &c.

LOLIVE.

Du premier enfant de chez nous
Margot ne fut que trois mois groſſe.
Pour faire honneur, &c.

(*Tous les Acteurs & Actrices ſortent du Theâtre en danſant & en chantant.*)

FIN.

(4) 1907 4

PQ
1794
D3Z7
1783
v.2

Dancourt, Florent Carto
Choix de pieces du t
francais

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR